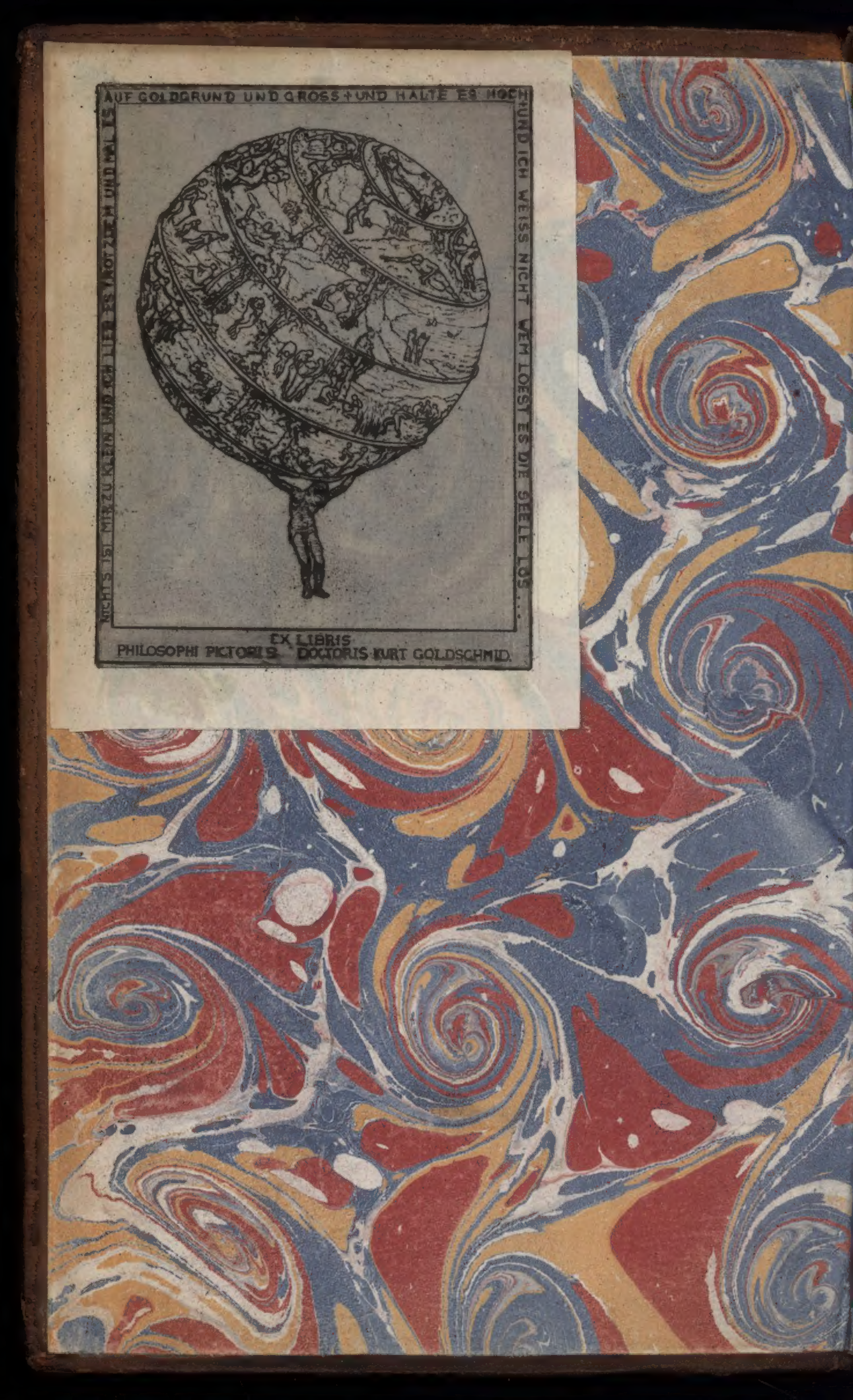
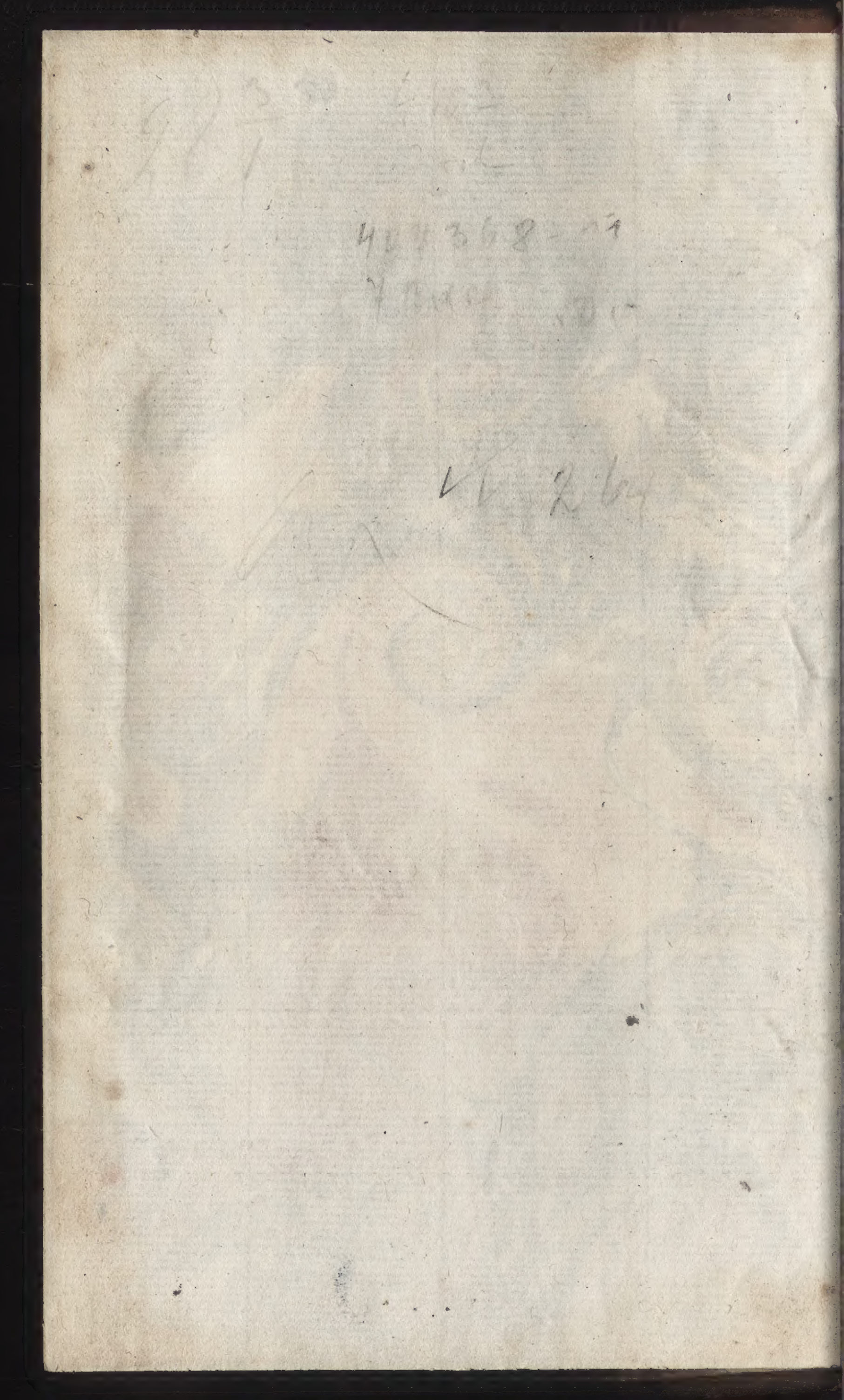


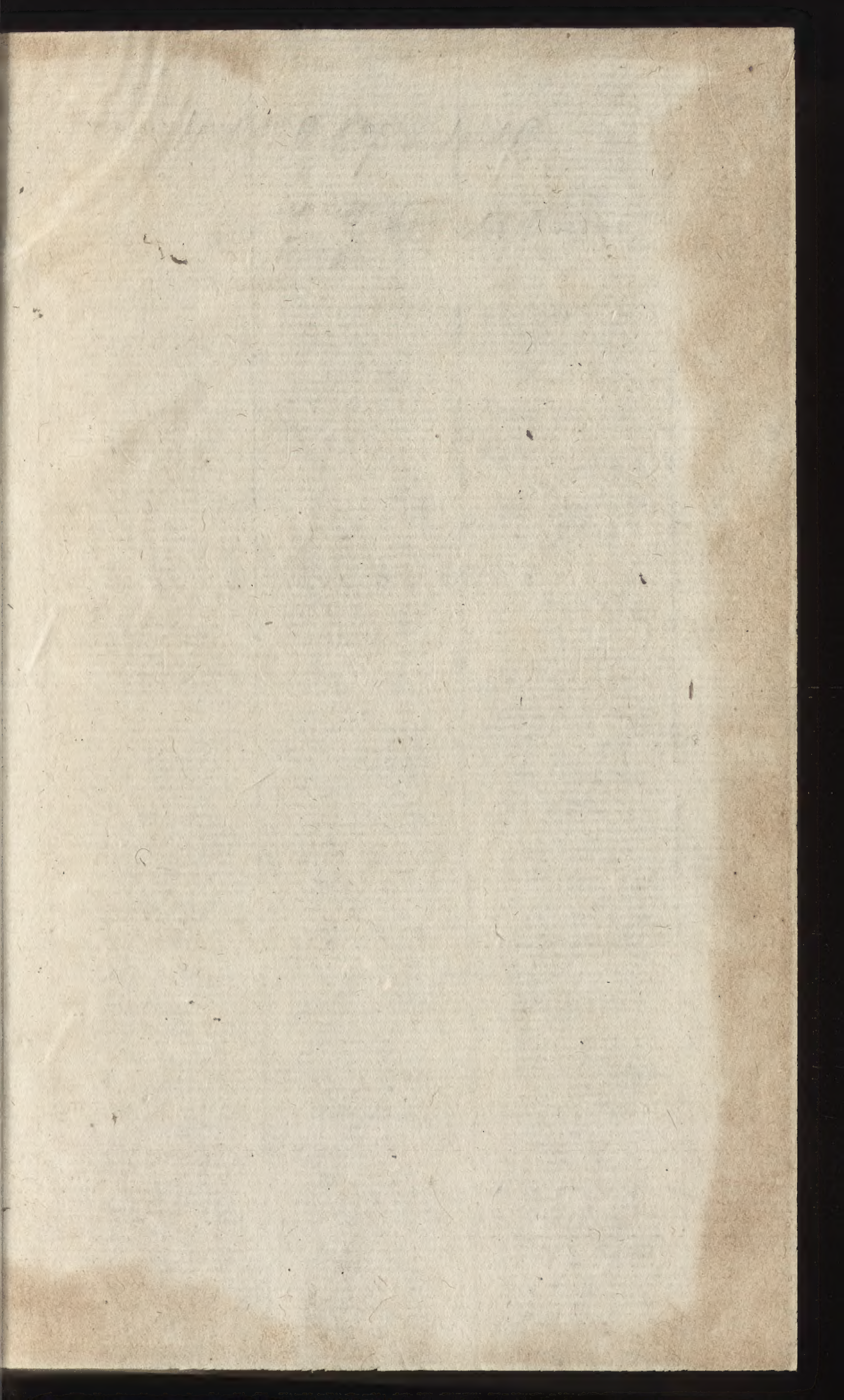

NICHTS IST MIR ZU KLEIN UND ICH LIEB ES TROTZDEM UND MAL ES
AUF GOLDGRUND UND GROSS + UND HALTE ES HOCH
UND ICH WEISS NICHT WEM LOEST ES DIE SEELE LOS...
EX LIBRIS
PHILOSOPHI PICTORIS DOCTORIS KURT GOLDSCHMID.

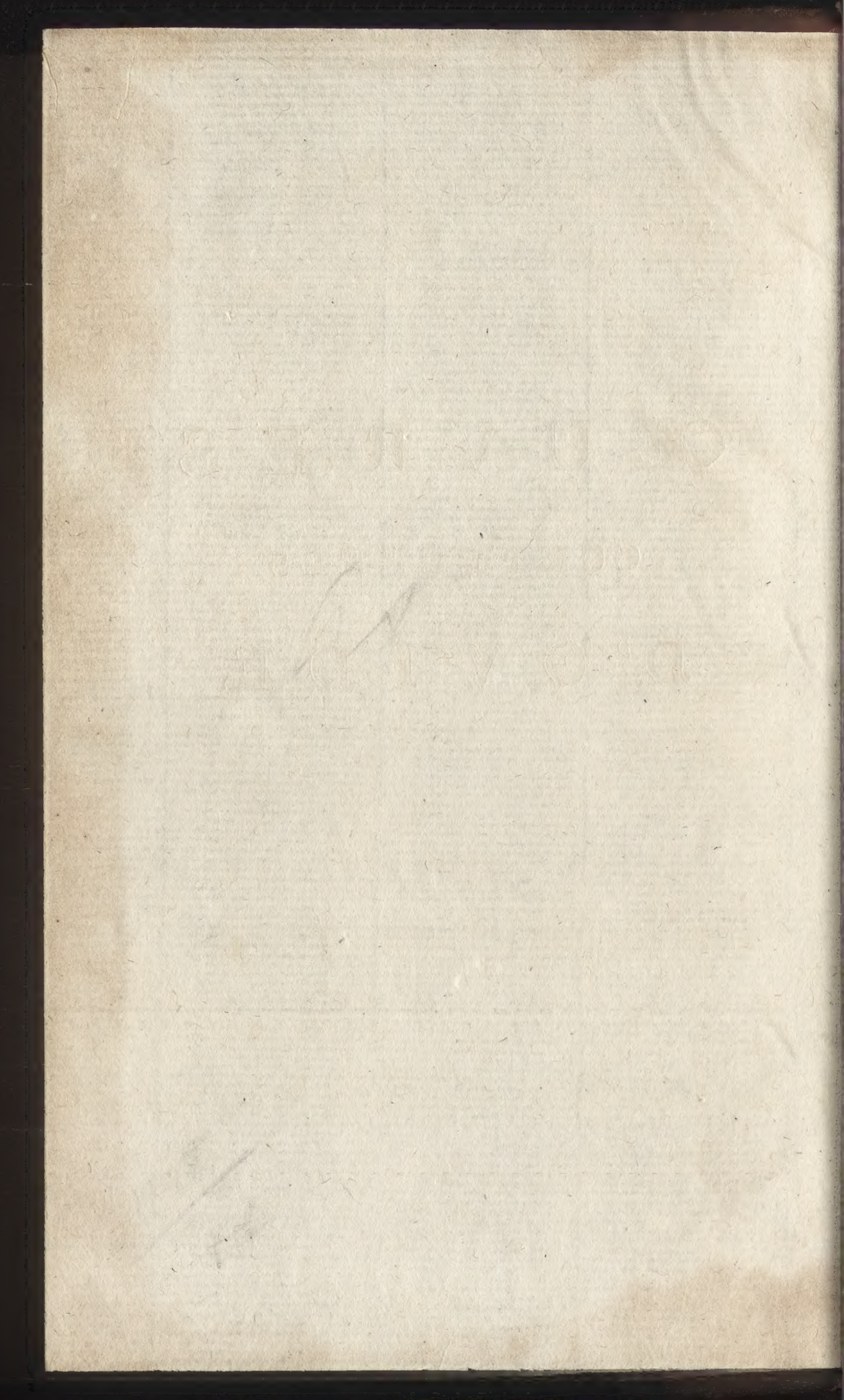
Alice

EX LIBRIS
OSCAR
LADNER

WIEN
MDCCCCXVI







ŒUVRES

COMPLETTES

D'OVIDE.

Tome 1.er



L'AGE D'OR.

L'Age d'or commença. On observait alors les règles de la bonne foi et de la justice ....

francois marie Queverdo inv. del.　　ph. Triere sculp.

ŒUVRES

COMPLETTES

D'OVIDE;

TRADUITES EN FRANÇAIS;

Auxquelles on a ajouté la vie de ce poëte; les Hymnes de CALLIMAQUE; le *Pervigilium Veneris*; l'Épitre de LINGENDES sur l'exil d'Ovide; et la traduction en vers de la belle Elégie d'Ovide sur son départ, par LE-FRANC DE POMPIGNAN.

Edition imprimée sous les yeux et par les soins de

J. CH. PONCELIN.

TOME PREMIER.

A PARIS.

Chez DEBARLE, Imprimeur-Libraire, au Bureau général des Journaux, rue du Hurepoix, quai des Augustins, N°. 17.

AN VII.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

C'EST pour la première fois que le plus aimable poëte de l'antiquité paroît entièrement en français. Jamais son Art d'aimer, son Remède d'amour, sa Consolation à Livie, son Imprécation contre Ibis et sa Description des Poissons, n'avoient été imprimés en notre langue. Les deux premiers de ces ouvrages ont seulement été mis en vers; mais ces paraphrases sont plutôt des imitations libres, que de véritables traductions.

Parmi les traductions déjà connues, nous avons choisi celles qui jouissent d'une réputation soutenue depuis longues années. Telle est celle des Métamorphoses, par Bannier, laquelle sera toujours recherchée, tant à cause de sa fidélité, que pour les notes, recherches et observations dont il a enrichi ce chef-d'œuvre d'Ovide.

Peut-être eût-on pu donner un coloris

plus riche, que ne l'a fait Bannier, à la traduction de l'une des plus belles productions de l'antiquité ; mais il seroit difficile de rendre mieux l'auguste physionomie de l'original ; et c'est-là le principal mérite d'une traduction.

Nous ne dirons rien ici des pièces qui paroissent ici pour la première fois en français. C'est au public qu'il appartient d'en juger. Nous pouvons néanmoins observer que si la fidélité, jointe à l'élégance, peut faire estimer une traduction, celle que nous lui offrons sera lue avec quelqu'interêt.

PREFACE,

PRÉFACE.

Les fables sont pour la plupart si anciennes, que leur origine se perd dans l'antiquité la plus reculée. Ceux qui en furent les premiers auteurs, sont aussi peu connus que le temps auquel elle commencèrent de paroître; et les savans qui ont le plus approfondi cette matière, se contentent de dire qu'elles remontent au temps où les descendans de Noé se séparèrent pour former différentes colonies. Ainsi, ce qu'on peut penser de plus raisonnable à ce sujet, est que les fables ne furent inventées, ni dans le même temps, ni dans le même pays, ni par les mêmes personnes.

Comme elles sont fondées sur la vérité, ainsi que je tâchai de le prouver dans l'ouvrage que je donnai au public, il y a quelques années, sur cette matière, je ne doute pas que la communication que Dieu voulut bien avoir avec les patriarches, et dont la connoissance se conserva par tradition dans le paganisme, n'ait été la première source

de ce mélange continuel des Dieux et des hommes qui fait tout le merveilleux de ces anciennes fictions.

Dans les premiers temps, les hommes n'adoroient qu'un seul Dieu. Noé conserva dans sa famille le culte que ses pères avoient rendu au créateur; mais ses descendans ne furent pas long-temps à en altérer la pureté. Les crimes auxquels ils s'abandonnèrent, affoiblirent bientôt l'idée de la divinité, et on commença à l'attacher à des objets sensibles. Ce qui parut dans la nature de plus brillant et de plus parfait, enleva leurs hommages; et par cette raison le soleil fut le premier objet de leur superstition. Du culte du soleil on passa à celui des autres astres et des planètes; et toute la milice du ciel, pour me servir de l'expression de Moyse, s'attira un culte religieux, ainsi que les élémens, les fleuves et les montagnes. On n'en demeura pas là; la nature elle-même fut regardée comme une divinité; et sous différens noms, elle devint l'objet du culte de différentes na-

tions. Enfin, les grands hommes parurent mériter, ou par leurs conquêtes, ou par l'invention des arts, des honneurs qui n'étoient dus qu'au créateur de l'univers : et voilà l'origine de tous ces Dieux que le paganisme adoroit.

A cette première source on peut en joindre plusieurs autres, que je me contenterai de proposer ici en peu de mots, parce qu'elles se trouveront développées dans mes explications. La première, et peut-être la plus féconde, a été la vanité des hommes, qui les porta à croire que l'héroïsme même, pour paroître plus parfait, avoit besoin d'être soutenu par d'ingénieux mensonges. De-là tout ce faux sublime qu'on trouve dans l'histoire des premiers conquérans. Ajoutez à cette source le défaut des lettres, qui obligeoit, dans les premiers temps, de confier à l'infidélité de la mémoire, des faits qui ne passoient à la postérité qu'avec des ornemens qu'on croyoit nécessaires pour les faire admirer. Des orateurs, qui n'auroient pas cru louer les morts au gré des

vivans, s'ils n'avoient mêlé du merveilleux et du surnaturel dans leurs discours; des voyageurs crédules, qui, trompés les premiers par de faux rapports, les rendoient ensuite à leurs compatriotes comme des vérités dont ils auroient été témoins oculaires; les peintres, dont les imaginations ont souvent passé pour des réalités; une philosophie grossière et uniquement fondée sur le rapport des sens, laquelle pour rendre raison des phénomènes qu'on ne comprenoit pas, animoit les astres et les planètes, les fleuves et les fontaines; des mots équivoques de langues étrangères, qu'on prenoit toujours dans le sens qui offroit du merveilleux; l'envie d'avoir des Dieux pour ancêtres, qui faisoit remonter la plupart des généalogies à Hercule, à Apollon et à Jupiter; des prêtres intéressés, qui, pour donner cours à des cérémonies lucratives, mêloient dans l'histoire de leur origine, toutes les fables qu'ils croyoient propres à les rendre plus respectables; enfin, des poëtes qui, après s'être un peu trop livrés au feu de leur imagination, ont été cependant jus-

tifiés dans la suite par le soin qu'on a pris de les regarder comme des modèles, sans lesquels il n'étoit plus possible de réussir : c'est dans leur ouvrage sur-tout qu'on voit la vérité sacrifiée à d'ingénieux mensonges. Les bergers y deviennent des satyres, , et les bergères des Nymphes ou des Nayades ; les oranges des pommes d'or, et les vaisseaux à voiles, des chevaux aîlés.

Mais de tous les poëtes, ceux qui ont introduit le plus de fables, sont les poëtes dramatiques et les poëtes épiques. Ceux-là, pour rendre les spectacles plus intéressans, ont mêlé mille fictions aux évènemens qui faisoient le sujet de leurs tragédies, et ont fait souvent intervenir les Dieux dans leurs dénouemens. Ceux-ci, pour soutenir l'épopée, semblent ne s'être nourris que de fables et de fictions, pour parler le langage de M. Despreaux (1).

> Là, pour nous enchanter tout est mis en usage ;
> Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage ;
> Chaque vertu devient une divinité.
> Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.

(1) *Art. Poët. Chant. III.*

Ce n'est plus la vapeur qui forme le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse, &c.

Des sources que je viens d'indiquer, et peut-être encore de plusieurs autres, sortirent une infinité de fables, qui, transmises d'abord par tradition, ou conservées dans des fêtes et des jeux qui en rappeloient le souvenir dans quelques ouvrages fugitifs, dans des éloges funèbres, et dans des épithalames, passèrent d'abord dans les archives des temples, ensuite dans l'histoire, et composèrent une grande partie des annales du monde; on les fit aussi entrer dans la morale, et dans le systême de la religion, et on en fit des corps d'histoire et de théologie. Hésiode en composa sa théogonie. Homère en fit le principal ornement de l'Iliade et de l'Odyssée. Tous les autres poëtes à l'envi, les tragiques sur-tout, les adoptèrent, et y ajoutèrent sans scrupule tout ce qui pouvoit embellir et sou-

tenir les sujets qu'ils avoient choisis. Ainsi grossissoit de jour en jour, parmi les Grecs sur-tout, grands amateurs de fictions, un systême, qui, tout monstrueux qu'il étoit par les pièces mal assorties qui le composoient, étoit néanmoins le systême dominant.

Outre les auteurs que je viens de nommer, il y en eut plusieurs autres, tant poëtes qu'historiens, qui entreprirent en différens temps des compilations de fables. Nicande, de la ville de Colophon, qui écrivoit vers la 160me. olympiade, en composa un recueil, sous le titre de *changemens* ou *métamorphoses* (1).

Héraclide de Pont en ramassa aussi un grand nombre, vers l'an 350, avant l'ère chrétienne, dans l'ouvrage qu'il intitula : *Les Allégories d'Homère*. Anticlide en fit un autre sous le titre du *Retour* (2) sans qu'on sache si c'est du retour des Argonautes qu'il s'agit, ou de celui des Grecs

(1) Ετεροιȣμενα.

(2) Περινόςȣ.

après la prise de Troye. Silenus de Chio, outre plusieurs histoires dont parlent Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, avoit, selon Tzetzès (1), composé une compilation de fables. Philarque, environ 150 ans avant Notre Seigneur, donna aussi au public un *abrégé de mythologie* (2), ainsi qu'on peut le voir dans Suidas. Théodore, comme nous l'apprenons de Stobée et de Plutarque, avoit composé des métamorphoses, et Boeus une ornithogonie, qui est citée dans Antonius Libéralis. Enfin Apollodore avoit recueilli les anciennes fables dans sa bibliothèque, comme nous pouvons le conclure des trois livres qui nous restent.

C'est de tous ces recueils qu'Ovide tira les sujets qui composent les 15 livres de ses métamorphoses; et il paroît, par ce qui nous reste des anciens sur cette matière, qu'il les a infiniment surpassés. Au lieu d'un recueil froid, insipide, ou simplement didactique, il en fit une espèce de poëme,

(1) *In Licoph.*

(2) Ἐπιτομὲν μυθικειν.

dont l'univers entier est la scène, et qui embrasse tous les temps qui s'étoient écoulés depuis le commencement du monde jusqu'au siècle où il écrivoit. Que de traits, que de couleurs différentes ne falloit-il pas avoir ramassées pour tant de tableaux ! Cependant il les a tous finis ces tableaux, et à la fin de l'ouvrage son pinceau n'est point affoibli. Il a plus fait encore ; dans des fables qui se ressemblent, parce que souvent ce sont des Nymphes changées ou en arbres, ou en rochers, ou en fontaines, il a su mettre les nuances délicates qui les distinguent les unes des autres. Aglaure, métamorphosée en rocher, est différente d'Anaxarète qui éprouve le même changement : les Héliades qui deviennent des peupliers, ne resemblent ni à Daphné ni à Dryope, qui sont aussi changées en arbres. Aréthuse et Cyane métamorphosées l'une et l'autre en fontaines n'ont rien de commun, même dans le détail de leur changement. Ce sont toujours de nouvelles images, des beautés singulières. Uni dans

les narrations, pathétique, tendre et touchant dans les monologues, élevé dans les harangues, Ovide fait passer imperceptiblement le lecteur d'une fable à une autre par des liaisons souvent fort ingénieuses. Il a su même, dans une matière obscure, garder une espèce d'ordre chronologique. On le voit en effet, après avoir commencé par le chaos et le déluge, s'approcher d'évènement en évènement, jusques à la mort de Jules César, par où il a fini cet ingénieux et pénible ouvrage.

Ce n'est point cette sorte de respect qu'on a pour un auteur que l'on traduit, qui m'engage à faire cet éloge des métamorphoses d'Ovide. Parmi tant de beautés avouées presque de tout le monde, je ne laisse pas de trouver des défauts; et la franchise avec laquelle je vais les exposer, justifiera suffisamment les louanges que je viens de donner à ce poëte.

Ovide avoit un génie extrêmement fécond, et les expressions les plus heureuses sembloient venir d'elles-mêmes se placer

dans les endroits les plus difficiles à exprimer. Mais cette fécondité même est devenue un défaut chez lui; il n'a pas su la ménager, et s'est trop livré aux saillies de son imagination. Aimant à épuiser ses sujets, il ne croyoit jamais en avoir assez dit. Eloigné de cette sage retenue qui laisse toujours quelque chemin à faire aux lecteurs, Ovide, pour vouloir avoir trop d'esprit, leur ôte le plaisir d'en avoir eux-mêmes: trop diffus, il seroit fâché d'oublier la moindre circonstance. On peut ajouter encore qu'il joue trop souvent sur les mots, et qu'il court après les pointes. S'il veut peindre le trouble et la consternation de Phaëton, il l'aveugle au milieu même de la source de la lumière.

Suntque oculis tenebræ per tantum lumen obortæ (1).

Il appelle les devoirs funèbres que rend Apollon à Coronis,

Injustaque justa peregit (2).

jouant ainsi sur le mot *justa*, consacré à cette sorte de devoirs.

(1) *Métam. Lib. II.*
(2) *Lib. II.*

Lorsqu'Alcyone dit qu'il lui semble qu'elle éprouve toutes les horreurs du naufrage de Ceyx, le poëte la fait exprimer ainsi : *et sine me, me Pontus habet* (1). Peu content d'avoir exposé son idée et de l'avoir mise dans un beau jour, il la remanie encore, et la retourne en cent façons différentes. Hécube, après la mort d'Achille, ne se contente pas de dire *nunc quoque mî metuendus erat* (2), elle ajoute, *cinis ipse sepulti in genus hoc sævit*, et puis encore, *tumulo quoque sensimus hostem*. Si Virgile avoit mis dans la bouche de la même Hécube ces paroles, *nostri orbator Achilles*, il s'en seroit tenu là. Ovide lui fait ajouter, *Æacidæ fœcunda fui*, et encore après, *inferias hosti peperi*, comme si une pensée devenoit nouvelle, parce qu'elle est présentée au lecteur avec des expressions différentes.

Des beautés et des défauts que je viens d'exposer naissent également les difficultés

(1) *Métam. Liv. XI, v. 701.*
(2) *Lib. XIII. v. 503.*

de la traduction. Il est difficile de bien rendre Ovide dans ses beaux endroits, et presque impossible de le faire goûter dans ceux que je viens de critiquer. Nous ignorons si les jeux de mots avoient de la grace dans la langue latine, mais nous savons qu'il est bien rare qu'ils en aient dans la langue française. Il y a apparence que les Grecs et les Latins étoient peu choqués des répétitions, puisqu'on en trouve très-fréquemment dans leurs meilleurs auteurs. Peut-être que l'abondance de leurs langues et les expressions qui ne leur manquoient pas pour mettre de la variété dans les mêmes choses dites plusieurs fois, les rendoient supportables. Parmi nous, soit manque de synonymes, soit que par vivacité nous aimions à courir sans cesse à de nouvelles images, sans nous fixer trop long-temps sur la même, les répétitions nous paroissent presque toujours ennuyeuses. Les détails aussi trop circonstanciés nous déplaisent par la même raison; ils nous arrêtent trop long-temps sur le même ob-

jet. Contens d'apprendre, par exemple, qu'une personne a été changée ou en fontaine, ou en arbre, nous sommes choqués des détails anatomiques dans lesquels Ovide entre pour décrire ces changemens. Le poëte, paré des plus belles expressions, devient froid, et le traducteur, à qui elles manquent souvent, languit encore davantage.

On concevra facilement que tous ces détails doivent faire beaucoup de peine à un traducteur ; mais ce qui m'a le plus coûté, a été de rendre dans une langue chaste, un poëte qui l'est peu. Les métamorphoses, à les bien définir, ne sont que l'histoire des passions des Dieux et des hommes, surtout de leurs amours, et les effets de cette dernière passion y sont toujours exposés avec trop de licence : les portraits que fait Ovide, dans ces occasions, sont trop vifs ; la pudeur y est peu ménagée, et c'est dans ces endroits-là seulement qu'il ne donne que trop à penser. J'espère que les précautions que j'ai prises pour ne me servir d'aucune

expression qui pût blesser les oreilles délicates, seront du goût de ceux qui n'apprennent l'histoire des foiblesses des grands hommes, que pour tâcher de s'en garantir; J'avois bien senti tout le poids d'une entreprise si difficile à exécuter. Je savois la peine qu'on a lorsqu'il s'agit de faire passer les beautés d'une langue dans une autre; que la difficulté croissoit à mesure que l'auteur, qu'on entreprend de traduire a plus de génie et d'imagination, qu'elle étoit encore plus grande lorsque cet auteur aime les jeux de mots, les pointes et les détails; enfin qu'elle devenoit presque insurmontable, lorsqu'il s'agissoit d'un ouvrage en vers, dont la beauté consiste en partie dans la mesure, la cadence et l'harmonie, dans des images vives, dans des métaphores hardies, et dans des comparaisons fréquentes. Le succès de la plupart de nos traductions m'avoit appris que ces comparaisons, ces métaphores, ces images devenoient souvent languissantes dans notre prose, et que quand il seroit possible d'en remplacer les beautés par l'élégance du style,

et par la richesse de l'expression, l'harmonie, du moins, et la cadence étoient en pure perte pour le traducteur.

Effrayé à la vue de ces difficultés, je me refusois à un travail que je croyois au-dessus de mes forces. Comme je m'étois toujours appliqué à une sorte d'étude, où il me suffisoit de prendre le sens des auteurs que je devois citer, sans m'embarrasser ni des tours, ni des expressions, je ne m'étois jamais occupé à traduire, et je ne pouvois me résoudre à commencer par un ouvrage difficile et de longue haleine; lorsqu'enfin je me rendis aux avis sages et judicieux d'une personne (*), qui est aussi connue parmi les savans par sa générosité, son goût et sa politesse, que par la justesse de son esprit, sa sagacité et son érudition. J'eus même la vanité de croire que je réussirois, par la raison qu'il me crut propre à réussir.

On a donné dans ces derniers temps de très-bonnes règles pour bien traduire.

(*) *M. de Boze, secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres.*

La

La meilleure et la plus sûre est de s'attacher à l'esprit de l'auteur que l'on traduit plutôt qu'à ses paroles. Les langues ont chacune un tour, un ordre, un génie qui leur est particulier. Ce qui est élégant en latin, rendu dans le même tour en français devient froid et insipide. Il ne suffit pas qu'une traduction soit simple, claire, correcte, et qu'elle rende exactement les pensées d'un auteur, il faut encore qu'elle rende sa délicatesse et toute son élégance. Si on s'attache trop à la lettre, on devient dur et froid, comme le dit Horace (1); si on s'en écarte trop, on court risque de donner ses propres pensées pour celles de l'auteur original (2). Moins occupé à rendre le nombre que la valeur des mots, l'interprête doit savoir à propos s'éloigner également d'une contrainte servile et d'une liberté excessive; tenir le juste milieu entre une timidité judicieuse et une heureuse hardiesse, se soustraire à la tyrannie de la lettre,

(1) *Art. Poët.*
(2) *Cic. de Orat.*

se rendre maître des sens, et se soumettre aux tours de sa langue. Cependant un traducteur trop libre a ses inconvéniens. Toute paraphrase déguise le texte et fait languir. Comme elle peint les images, moitié de fantaisie, moitié d'après l'original, elle n'est souvent ni originale, ni copie. Pour tout dire en un mot, il faut connoître à fond le génie de l'auteur que l'on traduit, se transformer en lui le plus qu'il est possible, et si notre langue ne peut fournir toutes les beautés de l'original, il faut prendre un essor généreux, et payer en équivalent. Lorsqu'on traduit un poëte, cet essor est encore plus permis : le tour et l'expression peuvent être un peu plus libres; les métaphores ne sont point alors un défaut; les répétitions, lorsqu'elles sont variées, ont leur grace, et c'est dans cette occasion que la prose n'est pas soumise à cette sévère exactitude qui la gêne par-tout ailleurs.

Tout se réduiroit à faire parler dans notre langue l'auteur que l'on traduit, comme il auroit parlé lui-même; mais cet engage-

ment est bien plus considérable qu'on ne pense. Car comment ne se seroient point énoncés en français Horace, Virgile, Ovide? Quelle finesse dans l'expression, quel tour vif et ingénieux n'auroient-ils pas pris? Ils se seroient fait admirer dans notre langue, comme ils se sont fait admirer dans la leur; et si c'est-là le point de vue dans lequel on doive les faire paroître, lorsqu'on veut réussir, il y a de quoi faire trembler le traducteur le plus hardi.

Je n'ai pas dessein de faire valoir ma traduction aux dépens de celles qui l'ont précédée; mais je puis avancer hardiment que les métamorphoses traduites plusieurs fois avoient encore besoin de l'être. Soit négligeance, soit manque de bons manuscrits qui fixassent la véritable leçon qu'il falloit suivre, dès la première de ces traductions, on remarque des fautes que ceux qui sont venus après n'ont pas évitées. Ovide y est pris souvent à contre-sens; on n'est point entré dans son esprit, on le fait languir en le paraphrasant, ou on l'estropie en ne ren-

dant qu'une partie de ce qu'il a voulu dire. On ne présente pas toujours les mêmes images, et on lui en substitue d'autres qui ne sont ni aussi riantes, ni aussi belles. Il me seroit aisé de donner ici une liste des fautes que j'ai remarquées dans ces traductions ; mais comme je sens que j'ai besoin moi-même de beaucoup d'indulgence, il ne me conviendroit pas de faire trop rigoureusement le procès aux autres. Les auteurs ont leur juge naturel, c'est à lui à décider si j'ai rendu Ovide exactement.

Pour mettre le lecteur en état d'en juger plus facilement, j'ai fait imprimer à côté de la traduction le texte latin (*), corrigé exactement par le savant et laborieux M. Burman ; et je dois avouer que ces corrections, qui souvent développent d'une manière claire et précise le vrai sens d'Ovide, m'ont été d'un grand secours. Mais comme il y a des endroits où elles n'offrent pas

(*) L'auteur parle de l'édition *in-fol.* publiée en 1732, avec de belles figures en taille-douce, imprimée chez les *Wetsteins* et *Smith*.

une image aussi riante que les leçons de quelques manuscrits, je me suis cru dispensé de le suivre alors, et je rapporte dans une note au bas des pages, les raisons qui m'ont obligé de l'abandonner.

Pour ce qui regarde mon style, comme les métamorphoses sont presque toujours racontées d'une manière simple et naturelle, il a fallu prendre le milieu entre un style empoullé et un style trop simple. Un ton trop élevé est difficile à soutenir, et les chûtes en sont trop remarquables. Cependant comme il y a des occasions où Ovide s'élève, j'ai tâché de le suivre, et peut-être que cette variété ne fait pas une petite partie de la beauté d'un ouvrage de longue haleine.

Après avoir travaillé depuis plusieurs années à l'intelligence des fables, on s'attend bien sans doute que je joindrai à ma traduction des explications; c'est aussi ce que je n'ai pas manqué de faire ; et c'est de cette partie de mon ouvrage que je dois rendre compte dans cette préface.

Les fables peuvent être envisagées sous différens rapports, et on s'apperçoit aisément qu'elles renferment plusieurs sens. Voilà ce qui a porté les mythologues à en parler si différemment les uns des autres, chacun ayant saisi l'allégorie qui étoit la plus conforme à sa manière de penser, ou au plan de ses études. Et comme le voile dont les poëtes ont couvert les vérités renfermées dans leurs fictions y a répandu une mystérieuse obscurité, on y a trouvé tout ce qu'on a voulu, physique, morale, chymie, médecine. Pour moi, accoutumé depuis long-temps à ne regarder les fables que comme les dépositaires des événemens du monde naissant, je me suis toujours appliqué à découvrir l'histoire qu'elles renferment. Les actions des anciens héros furent célébrées d'abord par des cantiques qu'on chantoit en leur honneur. Tel est le premier état des fables, et, si j'ose m'expliquer ainsi, leur enfance. Ces cantiques, dans lesquels les belles actions des grands hommes étoient, sans doute, exposées d'une manière

fort simple et fort naturelle, comme dans la plupart de nos anciennes chansons, passèrent ensuite dans les ouvrages des poëtes, avec tous les ornemens de la poésie. Ceux qui dans la suite lurent ces anciens poëmes, n'ayant pu se persuader que de grands génies n'eussent employé que des faits souvent peu intéressans, s'imaginèrent qu'ils avoient caché sous leurs fictions tout le secret des sciences et des arts, et ouvrirent par-là un vaste champ à l'allégorie. On entendit finesse à tout. Les Poëtes eurent de l'esprit par-tout, même dans les endroits où ils n'avoient songé qu'à transmettre de la manière la plus simple, la tradition reçue; et ce qui est assez dans le goût des hommes, sur-tout lorsqu'il s'agit de louer ceux qui ne sont plus, la simplicité elle-même devint sublime, et plus sublime que le merveilleux le mieux caractérisé. Les philosophes platoniciens pressés dans la suite par les apologistes de la religion chrétienne qui leur reprochoient d'une manière triomphante l'absurdité de leurs anciennes fables, sai-

sirent ces allégories et en inventèrent de nouvelles pour rendre supportable le systême de leur religion.

Telle est l'origine des allégories. Je m'éloigne entièrement dans ces explications de cette méthode d'interpréter les fables qu'ont suivie ceux qui avoient traduit avant moi les métamorphoses d'Ovide. La morale, par exemple, qu'on en peut tirer est souvent arbitraire, ou si elle sort naturellement du fond du sujet, les lecteurs ont le chagrin de voir qu'on leur enlève des réflexions qu'ils auroient faites eux-mêmes; réflexions, au reste, qui se présentent si naturellement, que ce n'est pas la peine de se faire un mérite de les écrire; qui ne voit pas en effet que la fable de Phaëton représente un jeune téméraire qui forme une entreprise au-dessus de ses forces; que celle de Narcisse nous apprend les foiblesses de l'amour-propre; et celle des compagnons d'Ulysse, changés en pourceaux, les désordres où se plongent ceux qui se livrent aux charmes de la volupté.

Il n'en est pas de même de l'histoire que renferment ces anciennes fictions, qui, avec un sens moral, présentent aussi des événemens souvent assez considérables; comme la connoissance de ces faits demande des discussions laborieuses, on est bien aise de s'en épargner la peine.

C'est par ce motif que j'ai laissé à mes lecteurs le plaisir de faire tous les frais de la morale et des allégories; et j'ai réservé pour moi les discussions épineuses que demande un sujet si obscur et si embrouillé, sûr que ce partage ne me fera point de jaloux.

La plus grande peine que j'ai eue dans ces explications, a été de réduire ce que d'amples recueils m'ont fourni sur cette matière que j'avois déjà ébauchée dans mon explication des fables : ce que j'ajoute à dessein, parce qu'il n'est pas possible que cet ouvrage ne m'ait servi dans des faits qui sont uniques dans l'histoire, et que j'avois déjà recueillis. J'espère cependant qu'on trouvera dans les explications que je donne

aujourd'hui des choses plus recherchées ; l'abrégé de plusieurs dissertations que j'ai lues à l'académie, et bien des découvertes que m'ont fournies mes illustres confrères que j'ai souvent consultés, tant sur la traduction que sur les explications.

Lorsque les sujets demandent de trop grandes discussions, je mets en abrégé ce qu'ils ont de plus intéressant, et je renvoie par des citations, ceux qui voudront les approfondir davantage, aux auteurs qui pourront les satisfaire. Un ouvrage qui est fait pour tout le monde doit être à la portée des lecteurs de toute espèce, et j'ai cru leur devoir plus de considération, qu'aux savans qui n'ont pas besoin de mes lumières.

LA VIE D'OVIDE,

TIRÉE DE SES ÉCRITS.

PAR M. G***.

PUBLIUS Ovide Nason naquit à Sulmone, ville de l'Abruzze citérieure, dans le pays des Péligniens, situé entre les fleuves de Pescara et de Sangro. Il vint au monde le second jour des Quinquatres ou Quinquatries, fêtes que l'on célébroit à Rome le treizième des calendes d'avril et qui duroient cinq jours. C'étoit au commencement de la cent quatre-vingt-quatrième olympiade, l'an de Rome 711, quarante-trois ans avant notre époque, sous le consulat d'Hirtius et Pansa, qui périrent la même année en combattant contre Marc-Antoine qui assiégoit Modène. Ovide nous apprend lui-même ces circonstances, sur-tout dans la

dixième Elégie du quatrième livre des Tristes, où il dit :

Sulmo mihi patria est, gelidis uberrimus undis,
Millia qui novies distat ab urbe decem.
Editus hinc ego sum, nec non, ut tempora noris,
Cum cecidit fato Consul uterque pari.

Il étoit d'une famille de chevaliers romains, et il honora lui-même ce titre par son esprit et par ses talens. Né avec un génie aisé et fécond, et en particulier avec une grande facilité et une forte inclination pour la poésie, il donna dès son enfance des marques certaines de la beauté de son esprit et des progrès qu'il étoit capable de faire dans les lettres. On cultiva avec soin ses talens naturels. Envoyé à Rome avec son frère qui étoit plus âgé que lui d'un an, il profita beaucoup dans ce séjour du bon goût et de la belle littérature. Etant entré dans sa seizième année, il prit la robe virile qu'on appeloit *libre*, parce qu'alors on sortoit de la pédagogie des maîtres, et *pure*, parce qu'elle étoit toujours blanche, excepté qu'il y avoit un peu de pourpre. C'étoit la coutume

alors de prendre cette robe dès qu'on étoit entré dans sa seizième année. Il fut revêtu en même-temps de celle qu'on appeloit le *laticlave*, qui se donnoit communément de son temps aux enfans des chevaliers distingués, et qui étoit une espèce d'assurance que dans la suite ils seroient reçus dans l'ordre des sénateurs. Peu de temps après il alla à Athènes, tant par le desir de connoître d'autres pays que le sien, que pour y faire de nouveaux progrès dans l'étude, et parcourut aussi quelques autres villes de la Grèce, comme il le dit dans la seconde Elégie du premier livre des Tristes :

Nec peto, quas quondam petii studiosus, Athenas :
Oppida non Asiæ, non loca visa priùs.

Mais il n'est pas vrai que dans sa jeunesse il ait porté les armes sous Marc-Varron, ni qu'il ait été en Asie. Le plus grand avantage qu'il remporta du séjour qu'il fit à Athènes, fut de s'être perfectionné dans la connoissance de la langue grecque, et l'on voit par quelques endroits de ses poé-

sies qu'il avoit lu Homère et les meilleurs auteurs qui avoient écrit dans la même langue. La lecture du premier fortifia encore davantage le penchant naturel qu'il avoit pour la poésie : il le suivit avec ardeur ; il s'y livra sans mesure. Son père l'apprit avec peine : il craignit qu'il ne devînt incapable de toute occupation plus sérieuse, et que par-là il ne mît obstacle à son élévation, et à ce que l'on appelle la fortune. Il tenta de le détourner de la route dans laquelle il étoit entré avec tant de zèle et le sollicita de s'appliquer plutôt à l'éloquence. C'étoit en effet la voie la plus sûre alors pour parvenir aux grades et aux honneurs.

Ovide, docile à ce conseil, fit quelque temps violence à son attrait pour la poésie ; il étudia même avec soin les orateurs ; il fréquenta ceux qui brilloient par leur éloquence ; il se mit sous la discipline d'Arelius Fuscus, et de Portius Latron, et étudia sous eux la rhétorique. Il y a lieu de croire que ce fut en ce temps-là qu'il fit

ces *déclamations* dont parlent plusieurs auteurs, et que nous n'avons plus. C'étoient des discours d'éloquence et des espèces de plaidoyers que l'on faisoit composer aux jeunes gens pour les exercer. Ces déclamations, comme le remarque M. Rollin au tome XI de son histoire ancienne, étoient instituées pour disposer aux actions sérieuses du bureau dont elles devoient être une fidelle expression. Et cette sorte de composition renfermoit toutes les parties et toutes les beautés qui se trouvent dans un discours suivi. Ovide y réussit; et entraîné dans la suite au bureau, il s'y distingua, comme il le fait entendre dans ces vers du second livre de ses Tristes :

Nec malè commissa est nobis fortuna reorum
Lisque decemdecies inspicienda viris.
Res quoque privatas statui sine crimine judex, etc. (1).

Mais il est difficile de résister long-

(1) Peut-être cependant Ovide ne veut-il parler que des fonctions de la place de triumvir qu'il remplit quelque temps, comme je le dirai plus bas.

temps à un goût naturel qui est ordinairement la marque de ce à quoi l'on est le plus capable de réussir. Ovide étoit peu touché des honneurs que son éloquence lui attiroit, et des applaudissemens que plusieurs de ses causes lui méritèrent. L'ambition d'ailleurs ne le sollicitoit point avec cette vivacité qui fait tout entreprendre à ceux qu'elle domine, pour parvenir aux charges et aux dignités. La volonté de son père qui le retenoit dans une profession que son goût ne lui avoit point fait embrasser, quelque force qu'elle eût sur son esprit, n'empêchoit pas qu'il ne tournât de temps en temps les yeux vers le Parnasse, et qu'il n'accordât quelque chose à son inclination. J'étois, dit-il, touché des raisons de mon père; j'abandonnai l'Hélicon à sa sollicitation; mais pendant que j'écrivois en prose, les vers couloient eux-mêmes de ma plume:

Sæpè pater dixit, studium quid inutile tentas?
Mæonides nullas ipse reliquit opes (1).

(1) *Trist. l.* 4. *Eleg.* 10.

Motus

Motus eram dictis : totoque Helicone relicto ,
Scribere conabar verba soluta modis :
Sponte suâ carmen numeros veniebat ad aptos ,
Et quod tentabam scribere versus erat.

Le penchant l'emporta enfin ; et sans attendre la mort de son père, il se réconcilia avec les Muses pour les servir le reste de ses jours , avec une constance que les malheurs qu'il éprouva dans la suite ne purent jamais affoiblir. Il se flatta d'ailleurs d'obtenir à leur suite une vie douce et tranquille , et un nom illustre qui passeroit avec éclat jusques dans la postérité la plus reculée ; et il ne se trompa pas. Ayant fixé sa demeure à Rome , il ne tarda pas à se voir un grand nombre d'amis, tous illustres par leur noblesse, ou distingués par leur mérite. Il laissa sans regret à son frère les honneurs du barreau , mais qui lui furent enlevés avec la vie, à l'âge de vingt ans ; pour lui il nè soupira plus qu'après ceux du Parnasse. Tous ses amis ; et quels amis ! Tibulle, Corneille Sévérus, Sabinus , Sextus Pompéius , Grecinus , et

beaucoup d'autres, contribuèrent à fortifier son inclination par les applaudissemens qu'il en recevoit. Tous aimoient à le voir et à s'entretenir avec lui. Il fut estimé et honoré à la cour d'Auguste, et l'on se faisoit gloire de le connoître et d'avoir part à son amitié. Tout jeune qu'il étoit, les plus célèbres poëtes de son temps le recherchèrent avec autant d'ardeur qu'il en avoit pour se lier avec eux ; entr'autres Æmilius Macer, Ponticus, Properce, Battus. Horace lui-même voulut l'avoir pour ami : mais il ne paroît pas qu'il ait eu aucune liaison avec Virgile. Ovide dit seulement qu'il l'a vu (1).

Virgilium vidi tantùm.

Quoiqu'Ovide ne pensât, ce semble, qu'à faire sa cour aux Muses, il parvint cependant à plusieurs grades. Il n'avoit guère que vingt ans lorsqu'il fut fait *triumvir*. M. Masson, qui a écrit en latin la vie

(1) *Trist. l. 4. Eleg. 10.*

de notre poëte, croit qu'il fut un de ces triumvirs qu'on appeloit *Capitales*, parce qu'ils avoient droit de condamner à mort les personnes de la plus basse condition, tels qu'étoient les esclaves, les malfaicteurs et les voleurs. Ils avoient aussi la garde des prisons. Ces triumvirs faisoient partie de ce quon appeloit *vigintivirs*, qui étoit un grade pour entrer dans le sénat. Peu de temps après, Ovide fut fait décemvir, dont un des privilèges étoit d'avoir une place marquée dans les jeux publics. Celle qu'obtint le poëte étoit, ou dans l'orchestre parmi les sénateurs, ou dans les quatorze degrés parmi les chevaliers.

Ce fut vers le même temps qu'il se maria pour la première fois : il dit lui-même qu'il étoit encore très-jeune alors; mais celle qu'il épousa n'étoit pas de son choix (1) :

Penè mihi puero nec digna, nec utilis uxor
Est data : quæ tempus perbreve nupta fuit.

Il ne garda pas long-temps cette pre-

(1) *Trist. l.* 4. *Eleg.* 20.

mière femme, et en prit bientôt une seconde qu'il répudia de même. On ne sait pas quand il en épousa une troisième : mais l'on sait qu'il conserva à celle-ci son estime et son cœur. Quelques auteurs prétendent qu'elle s'appeloit Pérille, et que c'est celle à qui le poëte a adressé une de ses élégies, et dont il loue beaucoup l'esprit, l'érudition même, et sur-tout le talent pour la poésie. Mais Ovide, dans tous les vers qu'il a adressés à sa femme, ne la nomme point, et ne dit rien qui porte à croire que ce fut celle dont il s'agit. Ceux qui ont cru que Pérille fut sa fille, n'ont pas mieux rencontré. Ce vers, sur lequel ils se fondent,

Utque pater natæ, duxque comesque fui,

et qui se lit dans l'Élégie VII qui lui est adressée, signifie seulement qu'Ovide avoit eu autant d'attention pour Pérille qu'un père en a pour sa fille, et qu'il avoit été son guide dans ses études. On seroit peut-être mieux fondé à dire que Pérille ne fut pas

moins l'objet de ses louanges et de son estime, que celui de son amour. Ovide, presque insensible aux honneurs que peuvent entraîner après soi les emplois et les dignités, avoit conservé toute sa tendresse pour la volupté. La fougueuse passion de l'amour le dominoit autant que celle de faire des vers. Le plus grand nombre de ses poésies ne respire que la mollesse, et se sent de sa vie efféminée. Souvent même il s'y fait gloire de ce qui auroit dû le couvrir de confusion. Il paroît qu'il avoit donné un libre cours à ses passions ; et ce qui montre jusqu'où alloit la corruption de son cœur, il désire dans une de ses élégies de mourir dans le sein même de la volupté. Je ne pense pas, dit sur cela M. Bayle, que la courtisanne Laïs, qui mourut de la manière que notre poëte trouvoit si heureuse, eût voulu que cela lui arrivât. J'ajoute qu'il y a lieu de croire qu'Ovide lui-même ne parloit pas fort sérieusement quand il faisoit un souhait si honteux. C'est une de ces extravagances où un accès de passion peut bien jeter pour un mo-

ment un débauché, mais que son cœur démentiroit au même instant qu'il écouteroit la raison.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que les pièces que l'amour a dictées à Ovide sont extrêmement passionnées. Si l'on n'y trouve point ces expressions obscènes qu'on lit dans Catulle, dans Horace et dans Martial, le poison que l'auteur y présente n'en est que plus dangereux. Plus il y a d'art dans ces écrits, plus le poëte a soin de n'y employer que des termes convenables à la mollesse qui en fait le caractère; plus les traits qu'il lance sont capables de blesser, plus les plaies qu'ils font sont dangereuses. Il est vrai qu'en faisant son apologie dans le lieu de son exil, il protesta qu'il n'avoit point fait les actions qu'il avoit décrites, et que l'esprit avoit eu beaucoup plus de part que le cœur à ce qu'il avoit dit. On a assuré la même chose de M. de la Fontaine, dont les contes, le plus ingénieux peut-être de tous ses ouvrages, font presque à chaque vers rougir la pudeur, et

ne paroissent propres qu'à corrompre les mœurs. Mais le cœur peut-il être chaste quand les discours sont déshonnêtes, et que l'on sait si bien exprimer tous les rafinemens des plus honteuses voluptés, et du libertinage le plus effréné ?

Ovide, peu content de louer l'amour et ses effets, voulut encore apprendre l'art d'aimer et de se faire aimer. C'est-à-dire, selon la réflexion même de Bayle, qu'on ne soupçonnera point d'avoir eu une morale sévère, qu'Ovide réduisit en système une science pernicieuse, dont la nature ne donne que trop de leçons, et qui n'a pour but qu'un plaisir dont on rougit souvent dès qu'on l'a goûté, et qui entraîne pour l'ordinaire après soi la ruine de celui qui s'y est livré, et trop souvent le déshonneur des familles. Ovide avoit déjà plus de quarante ans lorsqu'il mit au jour ce dangereux systême. Son livre fit beaucoup de mal parmi la jeunesse romaine : il ne servit qu'à y allumer un feu, qui, sans être excité, n'est que trop capable de

faire par lui-même de grands ravages. Il avoit publié quelques années auparavant ses cinq livres des amours, dont la plupart des pièces étoient le fruit de sa jeunesse. Il nous apprend lui-même, dès l'entrée, qu'il les publia deux fois : la première, ils étoient divisés en cinq livres : il les réduisit à trois la seconde fois.

Qui modo Nasonis fueramus quinque libelli
Tres sumus : hoc illi prætulit auctor opus.

Ce fut dans l'intervalle de ces deux éditions, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'il publia ses Epitres héroïques, qui ne sont pas le moins passionné de ses ouvrages. L'Art d'aimer commença à indisposer Auguste contre Ovide. Cet empereur, tout payen qu'il étoit, le regardoit comme un livre infâme, et comme l'art de commettre des adultères, ainsi que ce prince ne faisoit pas difficulté de le dire. Cependant il y avoit déjà dix ans que ce livre étoit public, lorsqu'Auguste se résolut à en punir l'auteur. Son indignation éclata enfin ; et

sans avoir égard ni aux talens d'un poëte qu'il avoit aimé, ni à la beauté de son génie, ni à son âge qui étoit de plus de cinquante ans, il le relégua à Tomes, ville de la Scythie d'Europe sur les bords du Pont-Euxin. C'étoit l'an 762 ou 763 de la fondation de Rome.

Je n'ignore pas que plusieurs prétendent que les poésies licencieuses d'Ovide ne furent que le prétexte de sa disgrace, et que ses actions, ou celles dont il avoit été témoin en furent la cause; mais il y a lieu de croire que le tout ensemble occasionna son infortune. Ovide lui-même, parlant de sa disgrace, avoue qu'elle eut deux causes: l'une est son *Art d'aimer;* pour l'autre, il refuse de la dire. Il fait entendre seulement que c'étoit une faute, et non pas un crime. Ses vers influèrent donc aussi dans son malheur; il se défend trop sérieusement sur cet article pour n'en être pas convaincu, et cette première raison fait honneur à Auguste. De la manière dont le poëte en parle, on diroit même que c'étoit-là son

crime capital. Il emploie tout son esprit à se justifier par quantité d'exemples sacrés et profanes. Théâtre, assemblées, jeux publics, divinités même; il intéresse tout dans sa cause, ou plutôt il tâche de rendre tout criminel pour se montrer innocent, ou du moins pour faire croire qu'il l'étoit. Ce n'est pas ainsi qu'on s'attache à excuser un simple prétexte inventé pour amuser le public et tromper sa crédulité.

Mais j'ai dit, après Ovide lui-même, que son exil eut encore une autre cause. « Ah! pourquoi, dit-il, ai-je été le témoin » indiscret de ce qu'il ne falloit pas voir? » Ce sont mes yeux qui m'ont rendu cou- » pable : oui, mes yeux téméraires ont vu » ce qu'ils ne devoient jamais voir. Actéon » vit autrefois Diane prête à se mettre au » bain : ce fut une imprudence; il la vit » sans le vouloir : cependant, livré à ses » chiens furieux, il en devint la proie. C'est » qu'à l'égard des Dieux, ce qui arrive par » hasard, est quelquefois puni comme un » crime : non le hasard n'est pas toujours

» une excuse légitime devant une divinité » offensée ». C'est ainsi que le P. de Kervillars, jésuite, traduit ces vers du second livre des Tristes :

Cur aliquid vidi? Cur noxia lumina feci?
Cur imprudenti cognita culpa mihi?
Inscius Actæon vidit sine veste Dianam :
Præda fuit canibus non minus ille suis.
Scilicet in Superis etiam fortuna luenda est ;
Nec veniam læso numine casus habet.

Le poëte dit à-peu-près la même chose dans l'Elégie V du IIIe. livre du même ouvrage, où il s'exprime ainsi :

Inscia quod crimen viderunt lumina plector :
Peccatumque oculos est habuisse meum.
Non equidem totam possum defendere culpam,
Sed partem nostri criminis error habet.

Mais qu'avoit-il vu ? Il ne le dit pas : il déclare même qu'il doit sur cela garder un silence inviolable, de peur d'aigrir de nouveau l'empereur (1).

Perdiderint cum me duo crimina, carmen et error;
Alterius facti culpa silenda mihi.
Nam non sum tanti renovem ut tua vulnera, Cæsar,
Quem nimio plus est indoluisse semel.

On ne peut donc deviner en quoi ses

(1) *Trist. l. 2.*

yeux avoient péché. Nul historien, soit contemporain, soit postérieur, n'a voulu, ou n'a pu nous en instruire. Sidoine Apollinaire, et quelques autres, ont cru qu'il avoit eu un commerce criminel avec Julie, fille d'Auguste, et que c'est elle que le poëte désigne sous le nom de Corynne dans ses livres des amours. On ne disconvient pas que la lecture des poésies licencieuses d'Ovide, n'ait donné à Julie, ou du moins augmenté en elle le goût de toutes ces horreurs qui causèrent son déshonneur et sa perte. Mais par ces poésies licencieuses on ne peut entendre, comme plusieurs se le sont imaginé, le poëme de *l'Art d'Aimer*. Julie étoit hors de Rome, et l'objet de l'indignation de l'empereur, son père, plusieurs années avant que le poëte excitât contre lui l'orage dont il sentit toute la violence, et même quelque temps avant qu'il eût composé le poëme dont il s'agit. D'ailleurs il auroit pu, par ses vers lascifs, amollir le cœur de Julie sans avoir eu pour cela avec elle un commerce illicite. Quand on pourroit même soupçonner tout ce qu'on voudroit de cette

princesse, y a-t-il lieu de croire qu'Ovide eût été assez hardi et assez dépourvu de raison pour se prêter à une intrigue qui ne pouvoit être long-temps ignorée? L'exil de ce poëte qui n'arriva qu'environ dix ans après celui de Julie, eût-il été enfin une peine proportionnée à un crime pour lequel on faisoit mourir des fils de triumvirs? Que Julie ne soit pas non plus celle qu'Ovide désigne sous le nom de Corynne, il est aisé, ce semble, de s'en convaincre, si l'on fait bien attention que par-tout où il parle de la seconde cause de sa disgrace, il dit que c'est sans dessein; que c'est par erreur, par un pur hasard qu'il a offensé Auguste. Auroit-il parlé ainsi s'il eût aimé la fille même de cet empereur, sous le nom de Corynne? S'il eût vécu avec elle de la manière dont il le dit dans l'Elégie V du premier livre de ses amours? Ce n'auroit plus été une erreur ou une imprudence; ç'auroit été un crime avéré, dont il se seroit librement rendu coupable. Il avoit d'ailleurs plus de cinquante ans quand

il éprouva le ressentiment d'Auguste ; et il convient lui-même dans l'Elégie X du IVe. livre de ses Tristes, qu'il avoit aimé Corynne dès sa jeunesse.

Carmina cùm populo primùm juvenilia legi,
Barba refecta mihi bisve semelve fuit,
Moverat ingenium totam cantata per urbem;
Nomine non verò dicta Corynna mihi.

Quelques-uns veulent qu'il avoit surpris Auguste lui-même dans une action criminelle avec sa fille Julie ; et ils se fondent sur ce que Suétone, dans la vie de Caligula, dit que celui-ci publioit que sa mère étoit née de l'inceste d'Auguste avec Julie. Mais Suétone ne dit pas que ce crime fût réel, qu'il fût même appuyé sur quelque preuve un peu fondée : il dit seulement que Caligula répandoit ce bruit : *Prædicabat matrem suam ex incesto quod Augustus cum Julia filia commisisset, procreatam.* Mais quel fond peut-on faire sur le témoignage d'un prince aussi justement décrié que Caligula, qui ne craignit pas de chercher à déshonorer Auguste pour se vanter d'en être

sorti en droite ligne ? De plus, quelle apparence qu'Ovide, aussi plein d'esprit qu'il l'étoit, eût osé, même une seule fois, et quoiqu'en termes couverts, retracer un fait si détestable aux yeux d'un prince dont il n'étoit occupé qu'à appaiser la colère ? Il y en a qui mettent l'exil du poëte sur le compte de Julie, fille de la première, et petite-fille d'Auguste. Elle se trouvoit alors à la cour, d'où sa mère étoit bannie depuis long-temps. On sait d'ailleurs qu'elle n'étoit que trop fidelle à suivre ses traces, et qu'elle eut le même sort. L'exil d'Ovide suivit le sien de près : ce qui a fait juger que ce poëte s'étoit trouvé mêlé dans quelque intrigue, et qu'il avoit été témoin, peut-être par hasard, de quelque désordre secret de cette princesse. Mais il faut avouer que tout cela n'est que conjectures. Ovide ne s'est point expliqué, et personne ne l'a fait pour lui. Je ne vois pas plus de fondement à attribuer la disgrace du poëte à Mécénas. Toute la preuve que l'on en donne est qu'Ovide ne dit pas un mot de ce cour-

tisan, si comblé d'éloges par la plupart des poëtes de son temps. Mais Ovide peut avoir eu d'autres raisons pour n'en point parler. Peut-être même n'eut-il avec lui aucune liaison : ce qui ne seroit pas étonnant, puisqu'il dit lui-même qu'il n'a point été lié avec Virgile, qui étoit si avant dans les bonnes graces de Mécénas (1).

Notre poëte banni de Rome, loin de ses amis et des objets de ses plaisirs, exilé dans un pays tout propre à glacer le génie le plus vif, et réduit à un état d'autant plus triste qu'il étoit plus opposé à ses inclinations, et à son premier genre de vie, n'en fit pas moins sa cour aux Muses, et la poésie fit toute sa consolation. Ses Tristes furent le premier fruit de son exil. C'est proprement l'histoire de ses malheurs. Jamais, dit le P. de Kervillars, qui a traduit si élégamment cet ouvrage en prose, jamais peut-être la douleur, si éloquente dans tous les hommes, ne parla un langage plus naturel, plus noble et plus élégant. Tout y respire

(1) *Meibomii Mæcenas, pag.* 141.

un air de tristesse majestueuse. Le P. Bouhours en étoit si frappé, qu'il a cru ne pouvoir mieux louer quelques lettres de M. de Bussi Rabutin, composées dans son exil, qu'en les comparant à celles du poëte relégué à Tomes. Mais Ovide eut beau se plaindre, il eut beau solliciter son retour en langage des Dieux, le demi-Dieu offensé demeura inflexible.

Plusieurs auteurs en ont pris occasion d'accuser Auguste de dureté, et même d'inhumanité. Mais personne, que je sache, ne s'est exprimé plus vivement sur cela que M. de Lingendes dans son élégie pour Ovide, où il dit entr'autres :

Ovide, c'est à tort, que tu veux mettre Auguste
Au rang des immortels,
Ton exil nous apprend qu'il étoit trop injuste
Pour avoir des autels.

Aussi t'ayant banni sans cause légitime,
Il t'a désavoué,
Et les Dieux l'ont souffert pour te punir du crime
De l'avoir trop loué.

Il falloit que ce fût un cruel, un barbare,
De raison dépourvu,
Pour priver son pays de l'esprit le plus rare
Que Rome ait jamais vu, &c.

Tibère, successeur d'Auguste, qui n'avoit pas le même intérêt à la disgrace du poëte, ne se laissa pas plus attendrir; et soit indifférence, soit quelque autre raison, ce prince se mit peu en peine d'avoir à Rome un bel esprit de moins dans un siècle si fécond en beaux esprits.

Tout ce qu'Auguste avoit fait pour diminuer quelque chose de la rigueur de l'exil du poëte, c'est que dans l'arrêt de sa condamnation il avoit employé le terme de *reléguer*, au lieu de celui *d'exiler*. C'étoit une espèce de faveur; car, selon les jurisconsultes, l'exil, dans sa signification rigoureuse, dit un bannissement par arrêt du sénat, ou par sentence du juge, et emporte avec soi la confiscation des biens; au lieu que le relégué n'est éloigné que pour un temps par ordre du prince; c'est ce qu'on appelle aussi un homme disgracié. Mais,

comme on vient de le voir, la disgrace d'Ovide fut par l'effet un véritable exil, puisqu'il ne put obtenir son rappel. Tout l'avantage qui lui fut accordé, c'est qu'on lui laissa la jouissance de son patrimoine. Ce qu'on peut louer en lui, est que l'inflexibilité d'un prince, dont il avoit eu si long-temps les bonnes graces, ne put jamais le porter à rien écrire contre lui qui marquât un cœur aigri et ulcéré. Il ne cessa même de le louer avec un excès qui tenoit de l'idolâtrie, et il en devint réellement idolâtre quand il eut appris sa mort. Il fit non-seulement son éloge en langue des Sarmates, c'est-à-dire, dans la langue que l'on parloit dans le lieu de son exil, et qu'il s'étoit appliqué à apprendre, pour y être moins étranger; il poussa la folie jusqu'à l'invoquer, et à lui consacrer une chapelle, où il alloit lui offrir de l'encens et l'adorer tous les matins. C'est ce qu'il écrit en ces termes à son ami Græcinus :

Nec pietas ignota mea est : videt hospita terra,
In nostrâ sacrum Cæsaris esse domo.....

Et plus bas :

His ego do toties cum thure precantia verba
Eo quoties surgit ob orbe dies, etc.

Il est aisé de sentir que le desir de revenir à Rome, étoit le principal motif de cette ridicule idolâtrie, et si l'on ne s'en moqua pas à la cour de Tibère, au moins n'y eut-on aucun égard. Les Sarmates furent plus sensibles à son infortune : Ovide trouva non-seulement de l'humanité parmi ces barbares, il en reçut aussi beaucoup de civilité. Ils l'aimèrent, l'honorèrent même, et firent des décrets pour lui donner des marques de leur estime. Ils lui accordèrent plusieurs exemptions, ce qui étoit une faveur extraordinaire parmi eux ; et ils le couronnèrent publiquement pour faire honneur à son mérite et à ses talens. C'est Ovide lui-même qui nous apprend ce détail. Ces peuples néanmoins ne furent pas contens de l'affreuse description qu'il faisoit de leur pays ; ils s'en plaignirent à lui-même ; il leur en fit des excuses qui aug-

mentèrent leur affection et leur attention pour lui. Il assure qu'il se conduisit sagement avec eux, et qu'il n'y écouta point la voix de ses passions qu'il n'avoit pensé qu'à contenter à Rome. Cette retenue, jointe à ce qu'il ne trouvoit point chez les Sarmates le plaisir de la conversation, qui l'amusoit souvent dans sa patrie, lui laissoit beaucoup de temps pour faire des vers. Il n'aimoit d'ailleurs ni à boire, ni à jouer. Il falloit donc que la poésie fût sa ressource. Les vers eussent coulé de sa plume avec encore plus d'abondance et de satisfaction, s'il eût trouvé des gens à qui il eût pu les réciter; car il avoue que de marcher dans les ténèbres, et de faire des vers qu'on ne peut lire à personne, c'est la même chose. Son exil dura neuf ou dix ans, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort, qui arriva au commencement de la 199[e]. olympiade, vers l'an de Rome 770, la troisième année, ou, selon d'autres, la cinquième du règne de Tibère. Il avoit environ 60 ans. Il avoit desiré, au cas qu'il mourût dans le lieu de son exil,

que ses cendres fussent portées à Rome, et que l'on mît sur son tombeau l'épitaphe suivante qu'il avoit composée :

Hic ego qui jaceo tenerorum lusor amorum ;
Ingenio perii Naso poëta meo.
At tibi qui transis, ne sit grave, quisquis amasti
Dicere, Nasonis molliter ossa cubent.

Les sentimens exprimés dans cette épitaphe sont conformes à son génie et à ses principes ; mais il ne paroît pas que ses desirs aient été remplis.

Ovide est beaucoup plus connu par ses vers que par les actions de sa vie. Je ne parlerai point de ses métamorphoses. On ne peut rien ajouter à ce que M. l'abbé Bannier en dit dans la préface de l'exacte et élégante traduction qu'il a donnée de cet ouvrage, et qu'il a enrichie de notes aussi utiles que savantes. Ovide avoit jeté ces métamorphoses au feu, avec plusieurs autres de ses poésies, soit par dépit, soit, comme il le dit, parce qu'il n'y avoit pas mis la dernière main.

Carmina mutatas hominum dicentia formas :
Infelix domini quod fuga rupit opus.

Hæc ego discedens, sicut benè multa meorum,
Ipse meâ posui mœstus in igne manu, etc. (1).
Vel quod eram musas, ut crimina nostra, perosus :
Vel quod adhuc crescens et rude carmen erat.

Mais ses précautions furent inutiles ; on avoit des copies de cet ouvrage, et il est parvenu jusqu'à nous. Il a été même traduit dans presque toutes les langues qui ont cours parmi les peuples où l'on a eu quelque soin de cultiver les lettres. Ovide étoit jeune quand il le composa, et l'on s'en apperçoit.

Il fit ses fastes dans un âge plus avancé. Avant lui, Cl. Quadrigarius, Afranius, Ennius, Pison, Fannius et Labénius, avoient traité cette matière (2). Mais selon les critiques, c'étoit d'un style fort sec et très-simple. Ovide, tant par les graces de la poésie, que par la fécondité de son imagination, trouve le moyen de répandre des fleurs sur toute la route qu'il nous a tracée. Il apporte les causes historiques ou

(1) *Trist. l.* 1, *Eleg. 6.*

(2) Dissertation sur les Fastes, par M. Couture, dans les mémoires de l'académie des belles-lettres, tome I.

fabuleuses de toutes les fêtes ou féries qu'il attribue à chaque mois, le lever et le coucher de chaque constellation, d'une manière à faire regretter la perte des six derniers qu'il avoit, dit-on, composés pour faire son année entière. Je dis qu'il avoit, dit-on, composés; car il n'est pas certain qu'il eût achevé ces six derniers livres de la manière dont il s'exprime au second livre des Tristes :

Sex ego fastorum scripsi, totidemque libellos,
Cumque suo finem mense volumen habet.

Il semble mettre de la distinction entre les six premiers et les six derniers, et donner seulement à entendre que ceux-là étoient déjà avancés. C'est ce qu'il paroît dire encore plus clairement dans les deux vers suivans, où il dit que le malheur de sa disgrace interrompit son travail :

Idque tuo nuper scriptum sub nomine, Cæsar,
Et tibi sacratum sors mea rupit opus.

Son premier dessein avoit été de dédier cet ouvrage à Auguste, et peut-être que

ce qui l'empêcha de l'exécuter, est que ce prince mourut pendant qu'il le composoit ou qu'il le renvoyoit. Quoi qu'il en soit, il le dédia à Germanicus, fils de Drusus, neveu et fils adoptif de Tibère. Il se flattoit, en donnant cette marque d'estime à ce prince, de le rendre sensible à ses peines. Le père Rapin (1), jésuite, homme d'esprit et bon critique, ne fait pas difficulté de dire que les fastes d'Ovide sont l'ouvrage du meilleur goût, et le plus judicieux de tous ceux qui sont sortis de sa plume; et que le poëte y fait voir qu'il avoit acquis cette perfection de prudence et de modération qui consiste à dire seulement ce qui est nécessaire et ce qui convient. C'est un ouvrage de beaucoup d'érudition, mais de cette érudition que l'on puise dans la plus belle antiquité : et au jugement de plusieurs critiques, c'est-là, et là seulement, que le poëte paroît supérieur à lui-même, quoiqu'on y trouve quelquefois de l'inexactitude et de

(1) Rap. compar. d'Homère et de Virg.

la négligence (1). Il est aisé aussi d'y remarquer le génie superstitieux des anciens qui s'appliquoient peu à approfondir une religion qui répondoit si bien à leurs mœurs et aux penchans de la nature. Ovide paroît cependant en avoir connu le ridicule. Il sait, comme Horace, railler avec agrément les prétendues divinités du paganisme, en les représentant semblables aux hommes, et en leur donnant la même manière d'agir. Il avoit trop d'esprit pour être sérieusement persuadé d'une religion qui n'avoit d'autorité qu'autant que les hommes lui en donnoient : mais il étoit aussi trop amateur du plaisir, et trop plein de lui-même, pour s'en former une plus solide et plus relevée qui eût captivé son esprit et son cœur.

Je reviens aux *Fastes* : par ce mot il faut entendre le calendrier des Romains, où étoient marqués jour par jour leurs fêtes, leurs cérémonies, leurs jeux, les jours d'audience et ceux qui ne l'étoient pas, etc.

(1) Lezeau, préf. de la trad. du premier livre des Fastes.

L'auteur du livre *de Mirabilibus Romæ*, que le savant bénédictin, dom Bernard de Montfaucon, a publié dans son *Diarium Italicum*, a eu la simplicité de prendre cet ouvrage d'Ovide pour un martyrologe : *fuit templum Jovis et Monetæ*, dit-il, *sicut reperitur in martyrologio Ovidii de Fastis.* Ce n'est pas le seul trait d'ignorance de cet auteur.

Il y a lieu de croire que le poëte avoit fait ces fastes, au moins ce qui nous en reste, avant que d'être relégué à Tomes, et qu'il les revit seulement dans le lieu de son exil ; mais ces Tristes en cinq livres, et ses élégies datées du Pont qui sont en quatre livres, furent le fruit de son exil. Pontanus estimoit beaucoup les dernières : Les *Pontiques*, dit-il, sont autant au-dessus des *Tristes*, que le poëme héroïque est au-dessus de l'élégie. Mais un défaut qui règne dans ces deux ouvrages, c'est que la fiction y paroît trop, et que le poëte aime souvent à s'égayer jusque dans les sujets les plus graves et les plus sérieux.

Le vaisseau qui le porte au lieu destiné pour son exil, est-il accueilli de la tempête ? il s'amuse à compter les flots qui se succèdent les uns aux autres avec impétuosité, et dont la fureur lui annonce un naufrage prochain :

Qui venit hic fluctus, fluctus supereminet omnes,
Posterior nono est, undecimoque prior (1).

S'il faut en croire Ovide, dit M. l'abbé Souchay (1), la mort, toute présente qu'elle est, n'a rien qui l'étonne; il la brave en homme intrépide : mais il ne peut se résoudre à servir de pâture aux poissons :

Nec lethum timeo : genus est miserabile lethi :
Demite naufragium : mors mihi munus erit.
Est aliquid, fatove suo, ferrove cadentem,
In solitâ moriens ponere corpus humo;
Est mandata suis aliquid sperare sepulcra,
Et non æquoreis piscibus esse cibum.

Et de peur qu'on ne s'imaginât qu'il écri-

(1) *Trist. l.* 1, *Eleg.* 2.

(2) Deuxième discours sur les poët. Eleg. dans les mémoires de l'académie des belles-lettres, tome VII.

voit après coup : Je vois, dit-il ailleurs, en parlant de la même tempête, je vois ce qui l'irrite ; c'est que malgré ses menaces, j'aie l'assurance de faire des vers. Il est juste qu'elle l'emporte sur un mortel. Eh bien, ajoute-t-il, je cesse d'écrire, qu'elle cesse donc aussi de nous menacer.

Improba pugnat hyems, indignaturque quòd ausim
Scribere, se regidas incutiente minas.
Vincat hyems hominem, sed eodem tempore, quæso,
Ipse modum statuam carminis, illa sui.

C'est en vain, dit sur cela le critique que je viens de citer, c'est en vain qu'Ovide se peint comme actuellement exposé au péril ; il ne m'intéresse point en sa faveur : je ne partage point ses dangers, parce que j'apperçois la fiction, et que je me dis à moi-même : Quand il tenoit ce langage, il étoit déjà parmi les Sarmates, ou du moins il entroit dans le port. M. l'abbé Souchay reproche encore d'autres défauts à Ovide. Ce poëte, dit-il, ne laisse rien à deviner, il exprime toujours plus qu'il ne peint : il offre une idée sous toutes les images dont

elle est susceptible, et ne la quitte qu'après avoir épuisé les images qui peuvent la représenter. Cette abondance excessive est comme le fonds de son caractère; les exemples en sont très-fréquens dans ses pièces, sur-tout dans ses élégies. Il aime ce qui est superflu : il s'en tient rarement au seul nécessaire; en quoi consiste pourtant l'excellence d'un ouvrage, qui n'est jamais plus parfait que quand on ne peut rien y retrancher, sans en altérer la perfection. Avec ces défauts, Ovide a de belles qualités : il est léger, abondant, fleuri; il surprend, il étonne par son incomparable facilité. Un savant allemand prétend même que la lecture de ses poésies peut être d'une grande utilité aux orateurs, sur-tout à ceux qui sont chargés de traiter en public les affaires civiles (1) : n'est-ce pas trop exagérer l'utilité des écrits d'Ovide ? Ce savant raisonne plus juste quand il en conseille la lecture, à cause de la pureté et de l'élé-

(1) Bœcler, *de Eloquentiâ viri civilis*, *inter dissert. Bœcl.* Tome I, pag. 121.

gance du style, quoique de ce côté-là même Ovide ne soit pas sans défauts (1). La latinité d'Ovide, dit le savant Walchius dans son histoire critique de la langue latine, page 408, est pure, douce, claire, élégante, si on la compare à celle de Martial, de Claudien, de Stace, et de quelques autres; mais si on veut la faire entrer en parallèle avec celle de Cicéron, de César, de Salluste, de Tite-Live, on trouvera qu'elle est inférieure à celle de ses auteurs, et qu'elle a des défauts que ceux-ci n'ont point.

Cette facilité paroît encore plus dans les épitres d'Ovide qu'on appelle Héroïdes. Le style en est pur, et l'imitation des passions et l'expression des inclinations et des mouvemens du cœur s'y montrent si sensiblement, que l'on voit bien que c'étoit-là le grand talent de ce poëte. Mais il veut y paroître trop spirituel; il court souvent

(1) Bœcler, *de comparandâ lat. ling. facilit.* Tome III, disert. académic. pag. 334, 336, 340.

après des ornemens frivoles, et répand quelquefois des fleurs au lieu de montrer des sentimens. Toutes ces épitres en vers qui portent le nom de quelque Héroïde, ne sont pas d'Ovide, quoiqu'elles se trouvent parmi les siennes. Il y en a d'Aulus Sabinus; quelques-unes ont été faites depuis Ovide, d'autres lui ont été supposées. Il avoue celles de Pénélope, de Phyllis, de Canacé, d'Hypsipyle, d'Ariadne, de Phèdre, de Didon, de Sapho. Scaliger y ajoute, mais peut-être sans beaucoup de fondement, celles de Briséïs, d'Œnone, d'Hermione, de Déjanire, de Médée, de Laodamie, et d'Hypermnestre. Ces épitres sont remplies de sentimens tendres et passionnés, et d'une morale qui n'est digne que de l'école du libertinage et de la volupté.

C'est encore plus le caractère des trois livres de *ses Amours*, et des trois autres sur l'*Art d'Aimer*, dont j'ai déjà parlé suffisamment pour un ouvrage qui auroit dû être dans un éternel oubli, si la corruption

tion naturelle à l'homme depuis le péché n'eût pas tout mis en œuvre pour le répandre (1). Il est vrai que dans ce dernier ouvrage il n'y a presque d'indécence que dans le sens, et qu'il n'y en a point, ou presque point dans les expressions. Mais les préceptes dont il est rempli sont extrêmement dangereux, et rien n'étoit plus capable de corrompre la jeunesse romaine que la morale lascive qui y règne. J'en dis presque autant de son livre du *Remède de l'Amour.* C'est un remède qui n'est pas sans poison : c'est un nouvel artifice plus propre à enflammer les passions, qu'à contribuer à les éteindre, quoique l'on ne puisse disconvenir que l'on y trouve des maximes fort raisonnables et fort sages.

Une des bonnes qualités d'Ovide fut celle de n'être point satyrique. Il étoit ce-

(1) *Opus amorum, et artis amandi*, dit Valchius dans son histoire de la langue latine, pag. 411, *nocet vitæ innocentiæ, à cujus lectione juventutem imprimis, cujus pectora mollia, et ceræ similia sunt, omninò removendam esse arbitramur.*

pendant très-capable de s'exercer dans la satyre, comme il l'a fait voir dans son poëme intitulé Ibis, ou contre Ibis. On ignore contre qui il l'écrivit : on sait seulement que celui qui en est l'objet s'étoit déclaré son ennemi, peu de temps après qu'il eut été disgracié. Aussi fut-ce un des premiers écrits que le poëte fit à Tomes, comme il semble qu'on doive le conclure de ce qu'il dit au commencement, qu'il avoit cinquante ans lorsqu'il le composa :

Tempus ad hoc, lustris jam bis mihi quinque peractis ;
Omne fuit Musæ carmen inerme meæ :
Nullaque, quæ possit, scriptis tot millibus exstat
Littera Nasonis sanguinolenta legi.

D'autres croient cependant que ce petit poëme fut fait avant qu'il fût relégué à Tomes. Quoi qu'il en soit, il falloit que celui contre qui il s'y déchaîne, l'eût vivement irrité pour l'obliger à faire une telle violence à son caractère. Il fait passer en revue dans cette pièce tous les tourmens qui

se trouvent marqués dans l'histoire et dans la fable, et dont il avoit pu se rappeler le souvenir pour les souhaiter à celui qu'il désigne sous le titre d'*Ibis*. Denys Salvaing, seigneur de Boissieu, a fait sur ce poëme un commentaire fort estimé. *Commentarios ad Ovidii in Ibim Elegiam, doctos, Jupiter! Et laboriosos in lucem edidit*, dit Chorier, dans la vie de ce savant, page 40. Ce commentaire fut imprimé à Lyon en 1633, *in*-4°., et non en 1638, comme le dit l'abbé de Marolles, dans la préface de la traduction française qu'il a faite du même poëme.

Voilà tous les ouvrages d'Ovide qui sont parvenus jusqu'à nous, si l'on en excepte les fragmens de quelques autres, si courts qu'ils ne méritent pas la peine d'être comptés: tels sont, par exemple, le peu de vers qui nous restent du poëme sur les oiseaux, pièce dont parle Pline dans le trente-troisième livre de son histoire naturelle; et le petit fragment d'une autre pièce en forme d'élégie, intitulée : *De medicamine faciei*. Plusieurs

savans prétendent même qu'Ovide n'en étoit point l'auteur, mais il dit lui-même le contraire dans le troisième livre de son Art d'aimer :

Est mihi quo dixi vestræ medicamina formæ
Parvus, sed cura grande, libellus, opus.

L'Elégie, intitulée la *Noix* ou le *Noyer* (*nux*) lui est aussi attribuée, et elle n'est pas éloignée de son style : cependant on doute que ce soit son ouvrage.

Entre les écrits qui sont plus sûrement de lui, et que nous avons perdus, ou qui sont encore cachés dans la poussière de quelque bibliothèque, on compte : 1°. Les six derniers livres des Fastes, supposé, comme je l'ai dit, qu'il les ait faits. 2°. Médée, tragédie : Quintilien en parle; elle est louée aussi dans le dialogue des orateurs, ou sur les causes de la corruption de l'éloquence, que les uns donnent à Tacite, d'autres à Quintilien, mais dont il est plus sûr de dire que l'auteur est inconnu.

Ovide lui-même semble faire allusion à cette tragédie dans le deuxième livre des Tristes, où il parle ainsi :

Et dedimus tragicis scriptum regale cothurnis,
Quæque gravis debet verba cothurnus habet.

3°. Des déclamations : le seul ouvrage que l'on connoisse qu'il ait fait en prose. J'en ai parlé plus haut. 4°. Une traduction des Phénomènes d'Aratus. Lactance en fait mention dans le livre II de ses institutions divines, n°. 5, et en rapporte les trois derniers vers. 5°. Un assez grand nombre d'épigrammes. 6°. Un livre contre les mauvais poëtes : il est cité par Quintilien, livre VI. 7°. Le triomphe de Tibère : on croit que c'étoit un poëme où il célébroit la victoire de ce prince en Illyrie. Un poëme à la louange de l'empereur Auguste. Ovide le composa après la mort de ce prince, comme je l'ai déjà fait remarquer : il le fit en langue des Sarmates, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'épitre ou l'élégie XIII du

quatrième livre de ses épitres écrites du Pont.

Ah, pudet! et Getico scripsi sermone libellum...
Materiam quæris? laudes de Cæsare dixi.

9°. Deux livres sur le combat naval donné à Actium entre Octavius et Antoine, l'an de Rome 723. 10°. Un livre d'oracles ou de divinations.

Outre ces écrits d'Ovide que nous n'avons plus, on lui en attribue plusieurs qui ne sont point sortis de sa plume. Par exemple, 1°. Passerat, Barthius, l'abbé Lezeau, et plusieurs autres, le font auteur de la *Consolation à Livie*, sur la mort de Drusus, frère de Tibère. L'abbé Lezeau (1) fixe même le temps de la composition de cette pièce, et dit qu'Ovide la fit durant son exil. Mais cette épître est du poëte Pedo Albinovanus, contemporain et ami d'Ovide qui le loue dans ses poésies, et qui lui a

(1) *Lezeau, vie d'Ovide, au-devant de la traduction du premier livre des Fastes.*

adressé l'élégie X du quatrième livre de ses lettres écrites du Pont. 2°. On a encore attribué à Ovide un panégyrique en vers, adressé à Calpurnius Pison : quelques-uns prétendent que c'est l'ouvrage de Lucain. 3°. Une élégie *de Philomela*, ou des différens sons ou des voix des oiseaux, des quadrupèdes, etc. Cette élégie est indigne de notre poëte : il y a plus lieu de croire qu'elle vient de quelque grammairien chrétien, qui vivoit dans les premiers siècles de l'église. 4°. L'élégie *de Pulice*, publiée par Goldast, sous le nom d'Ofilius Sergianus, n'est pas moins indigne d'Ovide, de même que la pièce intitulée, *le Songe*. 5°. C'est aussi sans fondement qu'on le fait auteur des argumens des livres de l'Enéïde de Virgile, que l'on trouve sous son nom dans plusieurs manuscrits. Mais rien n'est plus ridicule que de mettre sur son compte les trois liv. intitulés, *de Vetula*, qui furent imprimés à Cologne en 1470, et dont on a fait depuis plusieurs

éditions. Cet ouvrage plein de froides railleries, et d'une latinité souvent corrompue, est peut-être sorti de la plume de quelque moine des bas siècles, ou du protonotaire Léon, qui a fait la préface. On peut lire les marques principales de supposition dont cet écrit est plein, dans la bibliothèque latine de Jean Albert Fabricius, tom. II, p. 383 et suivantes, et dans Policarpe Lyser, dans son histoire des poëtes du moyen âge.

Les ouvrages d'Ovide ont souvent été mis au jour, depuis et presque dès l'origine de l'imprimerie. Maittaire, dans ses annales de l'imprimerie, cite une édition *in-folio*, faite à Rome en 1471, par Conrad Swveynheym, et Arnoul Pannartz. Les Amours, les Epîtres héroïdes, et les Tristes, avoient déjà paru par les soins des mêmes, en 1469. On réimprima Ovide à Venise en 1472 et en 1474. A Boulogne en Italie en 1480, et avec une préface d'Accursius à Venise en 1486. Toutes ces éditions sont *in-folio*. On en fit une *in*-12 à Venise en 1516,

mais on n'y trouve pas les métamorphoses. Henri Etienne dans son *Pseudo-Cicero*, loue l'édition d'Alde de 1503, en trois volumes *in*-8°. Alde en fit une autre en 1515, et une troisième en 1533, aussi en trois volumes. Ovide fut encore imprimé à Bâle en 1527, en 1532 et en 1548, et à Venise en 1530, à Bâle encore en 1549 et 1550, en deux volumes *in-folio*, avec les commentaires d'Antoine Constant, ou Constance, de Paul Marsus, de Barthelemi Merula, de Domitio Calderini, et de plusieurs autres. Gryphe l'imprima à Lyon en 1546, en trois volumes *in*-12. Plantin le donna en 1566 et en 1578, en trois petits volumes *in*-12, avec les scholies de Victor Giselin. Il parut en 1601 à Francfort, chez Wechel avec les notes des différens commentateurs. A Lyon en 1603, dans le *Corpus poëtarum latinorum*. Daniel et Nicolas Heinsius s'appliquèrent aussi à revoir le texte de ce poëte; et le premier le publia ainsi revu, à Leyde en 1629, à Amsterdam

en 1630, et depuis au même lieu en 1653. Corneille Schrevelius le publia à Leyde en 1661, *in*-8°. avec les notes *variorum*. On estime beaucoup l'édition que Nicolas Heinsius donna à Amsterdam en 1661, en 3 volumes *in*-12. C'est son édition, au moins pour la correction du texte, que Burchard Cnipping a suivie dans celle qu'il donna à Leyde en 1670, en 3 volumes *in*-8°., et qui fut réimprimée chez Blaeu à Amsterdam en 1683. Daniel Crespin s'est aussi conformé à l'édition de Nicolas Heinsius dans celle qu'il fut chargé de faire à l'usage de feu M. le Dauphin, et qui fut imprimée à Lyon, en 4 volumes *in*-4°. en 1689. On a encore des éditions d'Ovide faites à Amsterdam en 1702. A Leipsick en 1703. A Londres, par les soins de Michel Maittaire, en 1718, en 3 volumes *in*-12, et dans le premier volume du recueil des poëtes latins, imprimé dans la même ville, *in-folio*, en 1713, par les soins du même Michel Maittaire. Pierre Burman a procuré aussi

une édition d'Ovide en 1714, et depuis en 1727, avec les notes de différentes personnes, en 4 volumes *in*-4°, à Amsterdam, chez MM. Westein. Je n'en cite pas davantage : cette énumération seroit trop longue et trop ennuyeuse. On peut consulter sur cela le chapitre IX de l'Histoire critique de la langue latine, écrite en latin, par Jean-George Walchius, qui marque les éditions d'Ovide, à qui il donne la préférence, et l'ordre selon lequel il conseille de lire les écrits de ce poëte : la bibliothèque latine de Jean-Albert Fabricius, tome I, depuis la pag. 279 jusqu'à 288, et tome II, depuis la page 358 jusqu'à 382. Cet habile bibliothécaire, que la mort a enlevé à la république des lettres le 30 avril 1736, parle aussi dans les endroits que je viens de citer, de plusieurs traductions d'Ovide en francais, en flamand, en allemand, en danois, en anglais, etc. Il pouvoit en citer quelques autres, en d'autres

langues, sur-tout en italien, dont il se contente de rapporter quelques-unes. Les métamorphoses parurent en cette langue dès 1497, à Venise, *in-folio*, et depuis on imprima dans la même langue la plus grande partie des écrits du même poëte en différentes villes d'Italie, et ailleurs, comme on peut le voir dans l'ouvrage intitulé, *Notizia de' libri rari nella lingua italiana, &c.* de l'édition de Londres 1726, *in*-4°., pages 146, 147 et 148. Voyez aussi, sur quelques éditions d'Ovide, les jugemens des savans de M. Baillet, tome IV, *in*-4°. et le dictionnaire critique de Bayle à l'article d'Ovide. A l'égard des traductions françaises de ce poëte, je ne connois que l'abbé de Marolles qui nous ait donné en notre langue toutes les poésies de cet auteur : encore en a-t-il excepté les métamorphoses qui méritoient mieux assurément d'être traduites que l'Art d'aimer, les Héroïdes, etc. Cet abbé, aussi mauvais que

fécond traducteur, dit qu'il n'avoit été que six semaines à traduire les six livres des Fastes : mais il semble qu'il ne devoit pas s'en vanter, de peur de faire naître un préjugé désavantageux à son ouvrage, comme ayant été précipité. Aussi cette traduction n'est-elle ni exacte, ni pure pour le style : et l'on trouve les mêmes défauts dans les autres traductions d'Ovide qu'il donna depuis 1660 jusqu'en 1661, et qui forment 7 vol. *in*-8°. C'est pour cela que le sieur de l'Estang, (c'est-à-dire, Gaspard de Tende, savant provençal, mort en 1697), dans son traité *De la Traduction ou Règles pour apprendre à traduire la langue latine et la langue française*, a tiré de ces versions de l'abbé de Marolles des exemples des mauvaises traductions. Avant le sieur de Marolles, Renouard avoit donné une traduction des Métamorphoses, à Paris, chez Guillemot, en 1625, *in*-8°. Mais cette traduction n'est plus supportable depuis long-temps. Le sieur Duryer en a

donné une autre en 1660, *in-folio*, à Paris, avec des explications historiques, morales et politiques; et M. l'abbé de Bellegarde en a publié une nouvelle à Paris, en 1701, en 2 vol. *in*-8°. et *in*-12. L'abbé Lezeau, comme je l'ai déjà insinué, avoit entrepris une traduction des six livres des Fastes, et il paroît qu'il étoit capable d'y réussir; mais il n'a donné que la traduction du premier livre, qui fut imprimée en 1714, à Paris, chez Barbou. Le traducteur y a joint d'amples notes critiques et historiques, qui, selon moi, sont ce qu'il y a de plus estimable dans son ouvrage. La vie d'Ovide, qui est à la tête, est trop superficielle, et l'auteur y adopte trop facilement les idées de Ciofanius et de quelques autres, qui se sont souvent trompés sur le compte d'Ovide. Les Tristes, ou *les Elégies pontiques*, ou datées du Pont, en forme de lettres, ont été traduites avec autant d'élégance que d'exactitude par le P. de Kervilars, jesuite, et enrichies de notes utiles. Cette traduction

contient deux vol. *in*-12, imprimés à Paris ; le premier en 1724, et le second en 1725.

On trouve peu de traductions de poëtes en prose, qui semblent moins être traductions, et qui aient plus l'air original que celle-ci. Les pensées d'Ovide n'y sont point, pour l'ordinaire, comme dans une langue étrangère. En général le poëte y retient tout son caractère, et y parle français comme son langage naturel. Je ne parle point des traductions en vers : il n'y a presque aucun ouvrage d'Ovide qui n'ait été ainsi ou traduit, ou imité, ou paraphrasé par nos poëtes. Tout le monde connoît les Métamorphoses en vers français par Thomas Corneille, frère de Pierre, les Epîtres d'Ovide, aussi en vers par Claude-Gaspard Bacher de Méziriac, imprimées à Bourg-en-Bresse, en 1632, et réimprimées depuis plusieurs fois : les Epîtres et Elégies amoureuses d'Ovide, traduites en vers par l'abbé Barrin, etc. L'Ovide en vers burlesques

par d'Assoucy ne mérite pas d'être compté. M. Boileau a fait connoître en deux mots le mérite de cet ouvage dans son art poétique, où il dit : (1)

> Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
> Et jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs.

(1) L'auteur de cette vie d'Ovide ne parle pas de la traduction des fastes, publiée en 1784, par M. Bayeux, avocat au parlement de Normandie, parce que cet ouvrage n'existoit pas lorsqu'il écrivoit. (*Note de l'éditeur.*)

TABLE
DES FABLES
CONTENUES DANS LES TROIS VOLUMES
DES
MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

TOME SECOND.

LIVRE CINQUIEME.

que Proserpine lui seroit rendue, si elle n'avoit rien mangé depuis qu'elle étoit arrivée dans le royaume de Pluton; mais Ascalaphe ayant dit qu'elle avoit mis dans sa bouche quelques grains de grenade, Jupiter, suivant l'arrêt des Parques, établit qu'elle demeureroit chaque année, six mois avec Pluton, et six mois avec sa mère; Proserpine, irritée de ce procédé, changea Ascalaphe en hibou. Comme les Syrènes s'étoient trouvées en la compagnie de Proserpine, lorsqu'elle fut enlevée, les Dieux leur donnèrent des aîles pour l'aller chercher par toute la terre. 31

FAB. X. *Après que le jugement de Jupiter eut appaisé Cérès, cette Déesse alla trouver Aréthuse, pour apprendre l'histoire de ses amours. La Nymphe lui raconta qu'Alphée qui l'aimoit, l'ayant poursuivie un jour, elle implora le secours de Diane, qui l'avoit changée en fontaine, et la terre s'étant entr'ouverte pour lui donner passage, elle alla ressortir dans la Sicile, où le fleuve Alphée mêlant ses eaux avec les siennes, l'avoit accompagnée.* 38

FAB. XI. *Cérès, ayant ordonné à Triptolème d'aller par-tout le monde enseigner l'art de*

LIVRE SIXIEME.

LIVRE SEPTIEME.

prie Médée de le rajeunir; ce que cette princesse exécute avec les herbes qu'elle va cueillir en différens endroits. Les filles de Pélias, l'ayant priée de rendre le même service à leur père, Médée, pour venger Jason des maux que ce prince avoit faits à Eson, les ayant obligées de lui couper la gorge, sous prétexte de faire couler dans ses veines un sang qui pût lui redonner des forces, ce malheureux prince devient la victime de la crédule tendresse de ses filles. Médée, pour éviter le châtiment qu'elle méritoit, se sauva sur son char. 149

FAB. V. -- XIX. *Toutes ces fables ne contiennent que le voyage de Médée, où le poëte mêle plusieurs métamorphoses. Médée s'étant retirée à Corinthe, et ayant appris que Jason avoit épousé la fille de Créon, elle mit le feu au palais de ce prince, qui y fut brûlé avec sa fille, poignarda les deux enfans qu'elle avoit eu de Jason, et se sauva à Athènes, où Egée l'épousa.* 161

FAB. XX. -- XXIV. *Hercule enchaîne le chien infernal à trois têtes, qui, transporté de rage, souilla de son écume la terre, qui depuis ce temps-là produit des herbes vénimeuses. Médée voulant faire mourir Thésée avec*

LIVRE HUITIEME.

en devint amoureuse, il tue ce monstre, se délivre du labyrinthe et emmene cette princesse dans l'isle de Naxe, où il l'abandonna. Bacchus pour la consoler lui offrit son cœur, et pour rendre son nom immortel, plaça dans le ciel la couronne qu'il lui avoit donnée. 227

FAB. III. *Dédale ennuyé de son exil, trouva le moyen de se sauver de l'isle de Crête avec des aîles. Son fils Icare n'ayant pas suivi le conseil qu'il lui avoit donné de ne point s'élever trop haut, la chaleur du soleil fondit la cire qui attachoit ses aîles, et ce jeune téméraire tomba dans la mer, où il périt: cette mer a toujours porté son nom depuis ce funeste accident. La sœur de Dédale lui ayant confié son fils Perdix, pour l'instruire dans les arts, Dédale jaloux des progrès que son neveu faisoit, le précipita du haut d'une tour; Minerve qui a toujours favorisé les beaux arts, le changea avant qu'il tombât à terre, en perdrix.* 231

FAB. IV. *Œnée, roi de Calydon, ayant oublié Diane dans un sacrifice qu'il offroit à tous les autres Dieux, cette Déesse en fut si irritée, qu'elle envoya un sanglier monstrueux dans la campagne, qui y fit mille ravages: il fallut assembler toute la noblesse du pays pour lui donner la chasse. Méleagre, fils d'Œnée, se mit à la tête*

l'avoit apportée, qui fut ensuite changé en un rocher. Ce héros prépara un bûcher que Philoctete alluma; il s'étendit dessus et fut consumé par la flamme après avoir fait lui-même le récit de ses exploits. Lorsque le feu eut consumé ce qu'Hercule avoit de mortel, Jupiter l'enleva dans le ciel et le mit au rang des Dieux. 301

Fab. V. et VI. *Junon prie Lucine, Déesse qui préside aux accouchemens, d'empêcher Alcmène d'accoucher heureusement d'Hercule. De sorte que Lucine, sous la figure d'une vieille femme, se mit à la porte du palais d'Alcmène dans une posture qui l'empêchoit d'accoucher, et lui faisoit sentir des douleurs violentes. Galanthis, l'une des servantes d'Alcmène, ayant apperçu cette vieille en cette posture, s'imagina qu'elle nuisoit à sa maîtresse, et pour la faire retirer, elle publia que sa maîtresse étoit enfin délivrée, et la vieille qui le crut, s'étant levée, Alcmène accoucha d'abord heureusement. Lucine, pour punir l'esclave, la métamorphosa en belette, animal qui fait ses petits par la bouche.* 310

Fab. VII. VIII. IX. et X. *Une Nymphe en fuyant Priape qui la poursuivoit, est métamorphosée en arbre; Dryope ayant coupé un rameau de cet arbre pour le donner à son fils*

LIVRE DIXIÈME.

TOME TROISIEME.

LIVRE ONZIEME.

délivrer, ce Dieu lui ordonna d'aller se laver dans le Pactole, qui depuis ce temps-là roule un sable d'or. 6

Fab. IV. V. et VI. *Pan charmé des éloges que lui donnoient les Nymphes qui l'entendoient jouer de la flûte, en devient si fier qu'il osa défier Apollon. Tmole pris pour arbitre, jugea que le son de la lyre de ce Dieu, l'emportoit sur la flûte de Pan, et tout le monde souscrivit à ce jugement. Midas seul fut d'un avis contraire, et Apollon, pour punir et marquer sa stupidité, lui donna des oreilles d'âne. Comme personne ne s'étoit apperçu de cette vengeance d'Apollon; Midas cachoit avec soin cette difformité, mais son barbier l'ayant découverte, et n'en osant rien dire, il fit un trou en terre, où il déposa un secret qui l'embarrassoit; il en sortit peu de temps après des roseaux qui publièrent que Midas avoit des oreilles d'âne. Apollon et Neptune déguisés en maçons, s'offrirent moyennant une somme dont ils convinrent avec Laomédon, de bâtir les murailles de Troye. Lorsque l'ouvrage fut fini, ce prince refusa de les satisfaire: ce qui irrita si fort Neptune qu'il inonda toutes les campagnes voisines. Pour l'appaiser, Laomédon fut obligé d'exposer sa fille Hésione à la fureur d'un monstre. Hercule l'ayant dé-*

LIVRE DOUZIEME.

LIVRE TREIZIÈME.

LIVRE QUATORZIÈME.

LIVRE QUINZIÈME.

puni suivant la loi qui défendoit aux Argiens d'abandonner la ville sans la permission des magistrats. On fait un scrutin pour le juger; mais par un prodige singulier, les boules noires qu'on y avoit jetées s'étant trouvées blanches, Mycile fut absous, et alla en Italie, où il bâtit la ville de Crotone. Pythagore ayant quitté Samos, sa patrie, va habiter à Crotone, où il enseigne sa doctrine. Sa réputation y attire Numa Pompilius. Le poëte prend de-là occasion d'exposer les dogmes de ce philosophe, et de s'étendre sur les changemens différens et les métamorphoses qui arrivent dans la nature. Egérie, après avoir long-temps pleuré la mort de Numa, son époux, sans pouvoir être consolée, ni par les Nymphes, ni par Hyppolite, qui lui raconte l'histoire de ses malheurs, se retire dans la forêt d'Aricine, où elle est changée en fontaine. Un paysan, en labourant, vit une motte de terre s'animer et former un enfant qu'on nomma Tagès, et qui dans la suite fut un célèbre devin. Romulus jette son dard du mont Aventin sur le mont Palatin, qui y prend racine et forme un arbre; ce qui est regardé comme un heureux présage de la grandeur et de la durée de l'empire romain. Cippus. s'étant regardé dans le Tibre,

FIN DE LA TABLE DES FABLES.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS.

J'AI formé le dessein de chanter tous les changemens arrivés dans la nature aux corps qui ont été revêtus de nouvelles figures. Dieux! auteurs de tous ces changemens, favorisez mon entreprise, et conduisez cet ouvrage depuis le commencement du monde jusqu'à présent.

FABLE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

Dieu débrouille le chaos, en tire les quatre élémens, et tous les autres corps qui composent le monde, et les établit chacun dans le lieu qu'ils doivent occuper.

AVANT que la mer, la terre et le ciel qui les environne, fussent produits, l'univers entier ne présentoit qu'une seule forme. Cet amas confus,

ce vain et inutile fardeau, dans lequel les principes de tous les êtres étoient confondus, c'est ce qu'on a appelé le chaos. Le soleil ne prêtoit point encore sa lumière au monde; la lune n'étoit point sujette à ses vicissitudes ; la terre ne se trouvoit point suspendue au milieu des airs, où elle se soutient par son propre poids ; la mer n'avoit point de rivages; l'eau et l'air se trouvoient mêlés avec la terre, qui n'avoit point encore de solidité; l'eau n'étoit point fluide, et l'air manquoit de lumière : tout étoit confondu. Aucun corps n'avoit la forme qu'il devoit avoir, et tous ensemble se faisoient obstacle les uns aux autres. Le froid combattoit contre le chaud, le sec avec l'humide, les corps qui étoient durs attaquoient ceux qui ne faisoient point de résistance : les pesans disputoient avec les légers. Dieu, ou la nature elle-même, termina tous ces combats, en séparant le ciel d'avec la terre, la terre d'avec les eaux, et l'air le plus pur d'avec l'air le plus grossier. Le chaos ainsi débrouillé, Dieu plaça chaque corps dans le lieu qu'il devoit occuper, et établit les loix qui devoient en former l'union. Le feu, qui est le plus léger des élémens, occupa la région la plus élevée ; l'air prit au-dessous du feu la place qui convenoit à sa légèreté; la terre, malgré sa pesanteur, trouva son équilibre, et l'eau qui l'environne fut placée dans le lieu le plus bas.

FABLE II.

ARGUMENT.

Après que tous les Êtres vivans furent produits, Prométhée forma l'homme en détrempant de la terre avec de l'eau, et Minerve anima son ouvrage.

Après cette première division, Dieu arrondit la surface de la terre, et répandit les mers par-dessus. Il permit aux vents d'agiter les eaux, sans toutefois permettre aux vagues de passer les bornes qui leur furent prescrites. Il forma ensuite les fontaines, les étangs, les lacs et les fleuves, qui, renfermés dans leurs rives, coulent sur la terre, où ils sont quelquefois engloutis; ou ils portent leurs eaux dans la mer, et comme ils n'ont plus alors d'autres rivages que ceux de l'Océan, ils se trouvent moins pressés que dans les bords qui les resserroient auparavant. Il commanda aussi aux campagnes de s'étendre, aux arbres de se couvrir de feuilles, aux montagnes de s'élever, et aux vallées de s'abaisser. Comme le ciel est coupé par cinq zones, dont il y en a deux qui sont à droite, deux à gauche, et une au milieu, qui est la plus

chaude, Dieu partagea la terre de la même manière. Celle de ses cinq zones qui occupe le milieu, est inhabitable par sa trop grande chaleur ; celles qui sont aux deux extrêmités, sont toujours couvertes de neiges et de frimats ; les deux autres sont tempérées par le mêlange du chaud et du froid. L'air s'élève au-dessus de la surface de la terre : comme il est plus pesant que le feu, il est aussi plus léger que l'eau et que la terre. C'est dans la région de l'air que se forment les brouillards, les nuages, les tonnerres qui épouvantent les hommes, et les vents qui forment également la foudre et la grêle. L'auteur du monde a établi leur empire dans cette région, mais heureusement ils y ont leurs routes marquées; sans cela, ils renverseroient tout, tant est grande la discorde qui règne entre eux. *Eurus* a fixé son séjour dans le pays où se lève l'aurore, et ce vent souffle du côté de l'Arabie, de la Perse et des climats voisins de l'Orient. Les rivages où le soleil se couche sont le partage du *Zéphyre*. L'affreux *Borée* s'est emparé des climats glacés du septentrion ; et le vent du midi, qui forme les nuages et les pluies, règne dans la région qui est opposée au nord. Enfin l'*Ether*, ou cet élément fluide et léger qui n'a rien de cet air grossier qui nous environne, devint la matière dont le ciel fut formé. Dès que l'auteur de la nature eut réglé les limites qui de-

voient servir de barrière aux différens corps qui composent l'univers, les astres, qui étoient renfermés dans la masse informe du chaos, commencèrent à briller de toutes parts; et afin que chaque région fût peuplée, les étoiles, images des Dieux, furent placées dans le Ciel; les poissons habitèrent les eaux; les bêtes à quatre pieds eurent la terre pour demeure, et l'air fut le partage des oiseaux. Il manquoit encore au monde un être plus parfait: il en falloit un qui fût doué d'un esprit plus élevé, et qui par-là, fût en état de dominer sur les autres. L'homme fut formé, soit que l'auteur de la nature l'eût composé de cette semence divine qui lui est propre, ou de ce germe céleste, que la terre, qui ne venoit que d'être séparée du ciel, renfermoit dans son sein. Prométhée ayant détrempé de la terre avec de l'eau, en forma l'homme à la ressemblance des Dieux; et au lieu que tous les autres animaux ont la tête penchée vers la terre, l'homme seul la lève vers le ciel, et porte ses regards jusqu'aux astres. C'est ainsi qu'un morceau de terre, qui n'étoit auparavant qu'une masse stérile, parut sous la forme d'un homme, être jusqu'alors inconnu à l'univers.

FABLE III.

ARGUMENT.

Les quatre âges du monde suivirent la formation de l'homme. Le premier fut l'âge d'Or, pendant lequel on vit régner sur la terre, l'innocence et la justice.

L'AGE d'Or commença. On observoit alors les règles de la bonne-foi et de la justice, sans y être contraint par les loix. La crainte n'étoit point le motif qui faisoit agir les hommes, on ne connoissoit point encore les supplices. Dans cet heureux siècle, il ne falloit point graver sur l'airain ces loix menaçantes, qui ont servi dans la suite de frein à la licence. On ne voyoit point en ce temps-là des criminels trembler en présence de leurs juges; la sécurité où l'on vivoit n'étoit point l'effet de l'autorité que leur donnent les loix. Les arbres tirés des forêts n'avoient point encore été transportés dans un monde qui leur étoit inconnu. L'homme n'habitoit que la terre où il avoit pris naissance, et ne se servoit point de vaisseaux pour s'exposer à la fureur des flots. Les villes, sans murailles ni fossés, étoient un asyle assuré. Les trompettes, les casques, l'épée, étoient des choses

qu'on ne connoissoit pas encore, et le soldat étoit inutile pour assurer aux citoyens une vie douce et tranquille. La terre, sans être déchirée par la charrue, fournissoit toutes sortes de fruits, et ses habitans satisfaits des alimens qu'elle leur présentoit, sans être cultivée, se nourrissoient de fruits sauvages, ou du gland qui tomboit des chênes. Le printems régnoit pendant toute l'année : les doux zéphirs animoient de leur chaleur les fleurs qui naissoient sur la terre : les moissons se succédoient sans qu'il fût besoin de labourer ni de semer. On voyoit de toutes parts couler des ruisseaux de lait et de nectar, et le miel sortoit en abondance du creux des chênes et des autres arbres.

FABLE IV.

ARGUMENT.

Dans le siècle d'Argent, les hommes commencent à être moins heureux et moins justes que dans le siècle d'Or. Dans l'âge d'Airain qui leur succède, ils deviennent encore plus méchans ; mais leur malice ne se déclare entièrement que dans le siècle de Fer.

LORSQUE Jupiter, après avoir précipité dans le Tartare son père Saturne, se fut emparé de

l'empire du Monde, on vit paroître le siècle d'argent. Ce siècle fut, à la vérité, moins heureux que celui qui l'avoit précédé ; mais il fut plus heureux encore que celui d'Airain qui le suivit. Jupiter ayant abrégé la durée du Printemps, en forma l'Eté, l'Automne et l'Hiver, et divisa ainsi l'année en quatre saisons; alors les chaleurs excessives rendirent l'air brûlant, et les vents froids le glacèrent. Les hommes, obligés de se mettre à l'abri, se retirèrent dans les antres, dans les buissons les plus épais, ou sous des cabanes : telles furent leurs premières maisons. Enfin, la terre, pour être fertile, eut besoin d'être cultivée, et il fallut lui confier l'espérance du laboureur.

A ces deux âges succéda celui d'Airain. Les hommes, devenus plus farouches, commencèrent alors à ne respirer que la guerre. Cependant ils ne se portèrent point encore à cet excès de scélératesse qui fut le caractère du siècle de Fer. Ce fut alors qu'on vit un débordement général de tous les vices. La pudeur, la bonne-foi et la vérité bannies de la terre, firent place à la fraude, à la trahison, à la violence, et à une avarice insatiable. Le pilote s'abandonna aux vents qu'il ne connoissoit point; les arbres changés, en vaisseaux, quittèrent le séjour des montagnes, pour aller braver les vagues et les flots. Il fallut marquer, par des limites, le partage de cette même

terre, qui jusqu'alors avoit été commune, de même que l'air et la lumière. Peu contens des abondantes moissons et des autres alimens qu'ils en retiroient, les hommes allèrent fouiller jusque dans ses entrailles, pour en arracher les trésors qu'elle tenoit cachés dans les lieux les plus profonds, comme si elle eût craint d'irriter leur convoitise. A peine en eut-on retiré le fer, et l'or encore plus pernicieux que le fer, que l'on vit naître la discorde, qui employa l'un et l'autre, et qui, d'une main ensanglantée, fit retentir de tous côtés le bruit des armes. On ne vécut que de rapines; l'hospitalité ne fut plus un asyle assuré; le beau-père commença à redouter son gendre, et la paix ne régna que rarement entre les frères. Le mari attenta sur la vie de sa femme, la femme sur celle de son mari. La cruelle marâtre employa le poison; les enfans abrégèrent les jours de leurs pères. La piété fut méprisée et abandonnée de tout le monde et de toutes les divinités; Astrée quitta la dernière le séjour de la terre, qu'elle vit couverte de sang.

FABLE V.

ARGUMENT.

Les Géans ayant tenté de se rendre maîtres du Ciel, Jupiter les ensevelit sous les montagnes qu'ils avoient entassées les unes sur les autres, pour y donner l'assaut, et la Terre ayant animé leur sang, en forme des hommes cruels et féroces.

Les cieux qui auroient dû être un asyle plus assuré que la terre, ne furent cependant pas à couvert de l'insulte des Géans, qui en tentèrent la conquête. Pour y réussir, ils entassèrent montagnes sur montagnes : mais Jupiter, d'un coup de foudre, ayant mis en poudre le mont Olympe, renversa l'Ossa qui avoit été placé sur le Pélion, et ensevelit ses ennemis sous ces vastes masses. On ajoute que la Terre, abreuvée du sang des Géans, ses enfans, en forma de nouveaux hommes. Ces restes infortunés d'une race cruelle se distinguèrent par leur mépris pour les Dieux, par leur violence et par leur amour pour le meurtre et pour le carnage. Ce sang pouvoit-il former des hommes moins cruels ?

FABLE VI.

ARGUMENT.

Jupiter voyant les crimes de cette race impie, fait assembler les Dieux, et détermine de détruire l'Univers.

LORSQUE Jupiter eut considéré du haut des Cieux les crimes de cette race impie, il gémit, et se ressouvenant du festin abominable que Lycaon venoit de lui présenter, il fut transporté d'une colère digne du maître du Monde. Résolu d'assembler les Dieux, il les fit appeler au conseil, et ils s'y rendirent tous en diligence. Ils est un chemin dans le Ciel qu'on apperçoit lorsqu'il n'y a point de nuages; sa blancheur lui a fait donner le nom de *Voie de lait.* C'est par-là que l'on se rend au palais de Jupiter; à droite et à gauche sont les maisons des Dieux les plus puissans; les divinités d'un moindre rang habitent ailleurs; et c'est l'assemblage de tous ces palais qui forme ce qu'on pourroit appeler la Cour du Ciel, s'il n'étoit point trop hardi de s'exprimer ainsi. Dès que les Dieux se furent assis sur des sièges de marbre, Jupiter, placé sur un trône plus

élevé, et appuyé sur son sceptre d'ivoire, ayant branlé trois ou quatre fois la tête, et fait trembler la terre, la mer et le ciel, s'exprima en ces termes, qui marquoient son indignation et sa colère.

« Non, lorsque ces monstres, dont les cent » bras étoient entortillés de serpens, tentèrent de » se rendre maîtres du Ciel, je ne fus pas si » embarrassé à en conserver l'empire, que je le » suis aujourd'hui. L'ennemi, il est vrai, étoit » redoutable, mais je n'avois en tête que des » hommes d'une seule race; une seule victoire » nous mettoit tous en sûreté. Aujourd'hui, j'ai » pour ennemi tous les habitans de la terre: il » faut les perdre tous, si je veux régner. J'ai » tout tenté pour les sauver; j'en jure par le » Styx, et par les autres fleuves de l'Enfer; mais » enfin, lorsqu'une plaie est incurable, il faut y » appliquer le fer pour garantir les parties qui » ne sont pas encore corrompues. Je tiens sous » mon empire les demi-Dieux, les Nymphes, les » Faunes, les Satyres, les Sylvains et les autres » divinités champêtres: si nous ne les avons pas » encore placées dans le Ciel, laissons-les du » moins jouir en paix de l'asyle que la terre leur » présente. Mais pouvez-vous croire qu'ils y » soient en sûreté, lorsque le cruel Lycaon m'a » tendu des piéges, à moi, qui lance la foudre » et qui vous tiens tous sous mon empire? » A

ce discours, tous les Dieux saisis d'horreur, demandèrent avec empressément la vengeance d'un crime si hardi. Ainsi, lorsque des mains parricides voulurent éteindre le nom Romain dans le sang de César, l'univers épouvanté de ce sacrilège en frémit d'horreur, et vous vîtes, grand Empereur (1), le zèle de vos amis, avec le même plaisir que Jupiter remarqua celui des Dieux qui se déclarèrent pour lui. Après que ce Dieu eût appaisé, du geste et de la voix, le murmure que son discours avoit excité, et que le respect qu'on avoit pour lui eut imposé silence aux autres Dieux, il continua ainsi :

« Le criminel a été puni, n'en soyez point in-
» quiets; mais je veux vous apprendre et son
» crime et la vengeance que j'en ai tirée. Je savois
» dans quels désordres les hommes étoient tom-
» bés, et j'aurois souhaité que le bruit qui s'en
» étoit répandu, eût été faux. Obligé de descen-
» dre du Ciel et de me revêtir d'une figure hu-
» maine, j'allai visiter la terre. Je ne finirois
» point si je voulois vous parler de tous les cri-
» mes qui s'y commettoient ; le mal étoit encore
» plus grand que ce qu'on en avoit publié ».

(1) *Auguste.*

FABLE VII.

ARGUMENT.

Lycaon, roi d'Arcadie, pour s'assurer si c'étoit Jupiter lui-même, qui étoit venu loger dans son Palais, lui fit servir dans un festin le corps d'un ôtage qu'on lui avoit envoyé. Ce Dieu, pour le punir, le changea en loup.

APRÈS avoir traversé la montagne de Menale, dont les forêts sont remplies de bêtes sauvages, celle de Cyllène, et le mont glacé de Lycée, qui est couvert de pins, j'entrai sur le soir dans la maison du cruel tyran qui gouverne l'Arcadie. J'avois assez fait connoître que c'étoit une divinité qui venoit le visiter, et le peuple me rendoit déjà les hommages qui me sont dûs. Lycaon se moquant de leur crédulité : « Je saurai bientôt, dit-il, si mon hôte est un Dieu ou un homme ; j'ai un secret infaillible pour m'en assurer ». Il vouloit en effet m'ôter la vie, pendant que je serois endormi ; c'étoit par ce moyen qu'il prétendoit découvrir la vérité. Ce n'est pas tout : pour le festin qu'il me préparoit, il fit égorger un des ôtages que les Molosses lui avoient envoyé ; et

ayant fait bouillir une partie des membres de ce malheureux, et fait rôtir le reste, il les fit servir. Un feu vengeur allumé par mon ordre, consuma bientôt ce palais. Lycaon épouvanté prend la fuite, et dès qu'il est au milieu de la campagne, et qu'il veut parler et se plaindre, il ne fait que heurler; transporté de rage et toujours avide de sang et de carnage, il tourne sa fureur contre tous les animaux qu'il rencontre. Ses habits se changent en poil, ses bras prennent la même forme que ses jambes; en un mot, il devient loup; et dans ce changement, il conserve presque sa même figure, même couleur grisâtre dans son poil, l'air farouche, le même feu dans ses yeux, et tout son corps porte l'image de son ancienne férocité. Une seule maison a péri; mais elle n'étoit pas la seule qui méritât de périr. La cruelle discorde s'est emparée de la terre: on diroit que tous les hommes ont juré d'être méchans. Il faut donc, et je l'ai résolu, qu'ils reçoivent promptement le châtiment qu'ils ont mérité.

FABLE VIII.

ARGUMENT.

Jupiter ne se contenta pas de la perte de Lycaon pour épouvanter le reste des hommes ; mais, parce qu'ils étoient tous criminels, il résolut de les exterminer par un déluge universel.

Une partie des Dieux approuva la résolution que Jupiter avoit prise d'exterminer le genre humain ; et ceux qui furent de son sentiment, ajoutèrent de nouvelles raisons pour allumer encore davantage son courroux. Les autres Dieux se contentèrent de se déclarer pour son avis : mais la perte du genre humain parut également sensible à toute l'assemblée. On demanda à Jupiter ce que deviendroit le monde, lorsqu'il ne seroit pas habité ? Qui offriroit alors de l'encens sur leurs autels ? S'il livreroit la terre à la merci des bêtes féroces ? Le souverain des Dieux fit cesser leurs demandes et leur inquiétude, en leur promettant qu'il auroit soin de tout, que la terre seroit repeuplée, que ses nouveaux habitans seroient bien différens de ceux qui les avoient précédés, et que leur origine même auroit quelque chose de merveilleux. Prêt à lancer ses foudres sur

sur la terre, il craignit que tant de feux allumés de toutes parts, ne parvinssent jusqu'au Ciel, et n'embrasassent les voûtes sacrées. Il se ressouvint qu'il étoit écrit dans le livre des destinées, qu'un jour la mer, la terre et le ciel même seroient en feu, et que tout l'univers périroit dans un embrâsement général. Il change de résolution : il quitte les foudres que les Cyclopes venoient de forger ; et pour punir les hommes, il forme le dessein de les ensevelir sous les eaux, en faisant tomber des torrens de pluie de toutes les parties du ciel. Il renferme sur le champ dans les antres d'Eole, l'Aquilon et les autres vents qui écartent les nuages, et ne laisse en liberté que le vent du Midi. Le voilà d'abord ce vent impétueux, qui vole avec ses aîles mouillées, le visage couvert d'un nuage épais et obscur, et la barbe chargée de brouillards. Les nuées assemblées sur son front, font couler l'eau de ses cheveux, de ses aîles et de son sein. Dès que ce vent orageux eut rassemblé les nuages, et qu'il les eut entassés les uns sur les autres, on entendit un grand bruit, et la pluie commença de tomber en abondance. La messagère de Junon, parée de différentes couleurs, Iris amène de nouvelles eaux, et entretient l'humidité des nuages. En vain le laboureur forme des vœux pour ses moissons, elles sont renversées ; et il voit périr en un moment

le travail de toute l'année. Les eaux qui tombent du ciel ne suffisent pas à Jupiter irrité ; Neptune, son frère, vient à son secours, et lui prête ses ondes. Il rassemble tous les fleuves dans son palais, et leur tient ce discours : « Un seul mot » va vous faire entendre mes ordres. Ouvrez vos » sources, donnez un libre cours à vos eaux ; que » rien ne les arrête ». A peine le Dieu de la mer avoit proféré ce peu de paroles, que tous les fleuves partirent ; et ayant lâché les digues qui retenoient leurs eaux, elles commencèrent à couler avec impétuosité.

Neptune lui-même frappe la terre d'un coup de son trident ; elle en est ébranlée, et l'eau sort en abondance de ses gouffres les plus profonds. Les fleuves débordés inondent la terre, entraînent bleds, arbres, troupeaux, hommes, et renversent également les temples et les maisons. S'il se trouve quelque palais qui résiste à l'impétuosité du torrent, l'eau le couvre entièrement, et les tours mêmes demeurent ensevelies sous les ondes. Déjà la terre et la mer étoient confondues : tout étoit couvert d'eau, et l'océan n'avoit plus de rivages. L'un cherche un asyle sur une montagne, l'autre se jette dans une barque, et rame sur les lieux mêmes qu'il venoit de labourer. Celui-ci navigue sur ses moissons, ou sur son village inondé. Celui-là trouve un poisson au sommet

d'un arbre. Si par hasard on veut jeter l'ancre, elle s'attache dans un pré, les vaisseaux voguent sur les vignes : les monstres de la mer reposent dans les lieux où les chèvres paissoient auparavant ; les Néréïdes sont étonnées de voir sous les ondes, les bois, les villes et les maisons. Les dauphins habitent les forêts et ébranlent les arbres avec leurs nageoires ; les loups nagent pêle-mêle avec les brebis ; l'onde entraîne les lions et les tigres ; la force des sangliers, ni la vîtesse des cerfs ne peuvent les garantir du naufrage ; les oiseaux fatigués, après avoir cherché inutilement la terre pour s'y reposer, se laissent tomber dans l'eau ; l'inondation avoit déjà couvert les montagnes, et les lieux les plus élevés étoient submergés. Une partie de ceux qui s'y étoient retirés étoient ensevelis sous les vagues, et ceux que l'onde avoit épargnés périrent par la faim.

FABLE IX.

ARGUMENT.

Neptune calme les flots irrités, et ordonne à Triton de sonner de sa conque pour faire rentrer la mer dans ses bornes, et les fleuves dans leurs lits; Deucalion et Pyrrha se sauvent seuls du déluge.

La Phocide, qui est entre l'Attique et la Béotie, étoit autrefois un pays fertile : le déluge la confondant alors avec la mer, n'en fit qu'un vaste champ couvert d'eau. Dans cette contrée est une montagne qui s'élève jusqu'au ciel, et dont les deux sommets sont au-dessus des nuages : son nom est le Parnasse. Là s'arrêta la petite barque qui portoit Deucalion et sa femme. C'étoit le seul endroit que les eaux eussent épargné. Dès que Deucalion y fut arrivé, il offrit ses hommages aux nymphes Corycides, aux autres divinités de cette montagne, et à Thémis qui y rendoit alors ses oracles : car il n'y eut jamais d'homme plus juste ni plus équitable que Deucalion, ni de femme plus vertueuse et qui eût plus de respect pour les Dieux que Pyrrha. Jupiter voyant tout l'univers

submergé, et que de tant de milliers d'hommes et de femmes il ne restoit que ce couple pieux, ordonna à l'Aquilon de dissiper les nuages. Dès que le temps fut devenu serein, la terre commença à se découvrir : la mer irritée se calma ; Neptune, quittant son trident, appaisa les flots, et ordonna à Triton de paroître sur les ondes avec son habit de pourpre, et de sonner de sa conque pour faire rentrer les flots dans la mer, et les fleuves dans leurs lits. Cette conque est une espèce de trompette recourbée, qui va toujours en s'élargissant. Elle se fait entendre du milieu de la mer aux deux extrêmités du monde. Dès que Triton eut donné le signal, toutes les eaux de la mer, et celles qui étoient répandues sur la terre, l'entendirent et se calmèrent ; la mer commença à avoir des rivages, et les fleuves coulèrent dans leurs lits ; les montagnes parurent sortir de la terre, la terre elle-même se montra peu-à-peu, et sembloit s'élever à mesure que les eaux s'abaissoient. Les arbres long-temps cachés sous les flots, firent enfin paroître leurs têtes dépouillées de feuilles et chargées de limon : lorsque Deucalion apperçut la terre entièrement déserte, dont un profond silence rendoit le spectacle encore plus affreux, les yeux baignés de larmes, il parla ainsi à Pyrrha : « O ma sœur ! ô mon épouse ! qui êtes » seule restée de toutes les femmes ; le sang et le

» mariage nous unirent autrefois ; aujourd'hui
» nos communs malheurs doivent nous unir en-
» core davantage. De quelque côté que le Soleil
» jete ses regards, il ne voit que nous deux sur
» la terre ; le reste est enseveli sous les eaux,
» encore notre vie n'est-elle point en sûreté ; les
» nuages répandus de tous côtés m'épouvantent.
» Infortunée, que deviendriez-vous, si vous étiez
» échappée seule et sans moi de ce naufrage uni-
» versel ? Comment pourriez-vous calmer vos en-
» nuis ? Qui pourroit vous consoler dans vos
» malheurs ? Pour moi, je puis vous l'assurer,
» ma chère épouse, je n'aurois pas survécu à
» votre perte, et les mêmes eaux qui vous au-
» roient engloutie, m'auroient servi de tombeau.
» Que je souhaiterois de posséder le secret de mon
» père Prométhée, et de pouvoir réparer le genre
» humain, en animant, comme il fit, un peu de
» limon ; nous sommes restés seuls de tout ce qui
» respiroit dans l'univers : les Dieux l'ont ainsi
» voulu ; seuls nous faisons voir qu'il y a eu des
» hommes sur la terre ».

FABLE X.

ARGUMENT.

Deucalion et Pyrrha repeuplèrent la terre, en jetant derrière eux des pierres, de la manière que Thémis, dont ils avoient consulté l'oracle, le leur avoit prescrit.

Ce discours leur arracha des larmes ; résolus d'implorer le secours du Ciel, et de consulter les oracles, ils allèrent sur les bords du Céphise, dont les eaux, quoiqu'encore troubles et chargées de limon, couloient dans son lit ordinaire. Après s'être purifiés en répandant de l'eau de ce fleuve sur leurs têtes et sur leurs habits, ils tournèrent leurs pas vers le temple de Thémis. Le toît en étoit couvert d'une mousse bourbeuse et puante, et ses autels étoient sans feu. A peine eurent-ils touché les degrés du temple, qu'ils se prosternèrent à terre, et pleins de respect et de frayeur ils les baisèrent en adressant leurs vœux à la Déesse. Si les Dieux, dirent-ils, se laissent fléchir aux prières des mortels, s'ils ne sont point inexorables, apprenez-nous, Thémis, de quelle manière nous pourrons réparer le genre humain; et soyez

sensible à la désolation où l'univers est réduit. La Déesse touchée de cette prière rendit cet oracle : *Sortez du temple, voilez-vous le visage, détachez vos ceintures, et jetez derrière vous les os de votre grand'mère.* Etonnés de cet oracle, et ayant gardé pendant long-temps un profond silence, Pyrrha prend enfin la parole, disant qu'elle refusoit d'obéir à l'ordre de la Déesse. Elle la prie en tremblant de lui pardonner, si elle n'ose troubler les mânes de sa mère, en jetant ainsi ses os. Cependant ils examinent attentivement les paroles ambiguës de l'oracle, et cherchent à en découvrir le sens. Enfin, Deucalion calma par ces paroles l'inquiétude de Pyrrha. Ou je suis bien trompé, dit-il, ou les paroles de Thémis ont un autre sens : cet oracle n'ordonne rien de criminel; notre mère, c'est la terre, et ses os sont les pierres qu'on nous ordonne de jeter derrière nous. Quoique ce discours eût ébranlé l'esprit de Pyrrha, elle doutoit encore si c'étoit-là le véritable sens des paroles qu'elle venoit d'entendre, tant cet oracle leur laisse d'incertitude. Mais quel danger y avoit-il à l'éprouver? Ils sortent du temple, se couvrent la tête, défont leurs ceintures, et jetent derrière eux des pierres, de la manière que Thémis le leur avoit prescrit. Ces pierres, (qui pourroit le croire, si l'antiquité n'en rendoit témoignage)? commencèrent à s'amollir, à devenir

flexibles, et prirent une nouvelle figure: et comme elles n'avoient déjà plus cette dureté qui leur est naturelle, on les vit croître; de sorte qu'on y appercevoit, quoique confusément, quelque ressemblance avec des hommes : telle à-peu-près est celle qu'on remarque dans une statue de marbre, que le ciseau a commencé à tailler; mais qui n'est encore qu'ébauchée. Ce qu'il y avoit d'humide et de terrestre dans les cailloux fut changé en chair; les parties les plus dures et les plus inflexibles devinrent des os; leurs veines ne changèrent ni de forme ni de nom. Ainsi, dans peu de temps, avec le secours des Dieux, les pierres que Deucalion avoit jetées, formèrent des hommes, et celles de Pyrrha, des femmes. C'est de-là que vient cette dureté qui fait le caractère de l'homme, et cette force pour soutenir le travail : notre conduite découvre assez notre origine.

FABLE XI.

ARGUMENT.

La terre réchauffée par les rayons du soleil, forma plusieurs monstres ; entr'autres le serpent Python, qu'Apollon tua à coups de flêches. Pour célébrer la mémoire d'un événement si mémorable, il institua les jeux Pythiens, et prit le surnom de Pythien.

LORSQUE la terre fut réchauffée par les rayons du soleil, et que la chaleur eut fait fermenter la boue et le limon, les germes qui y étoient restés, comme dans le sein de leur mère, commencèrent à croître, et la terre produisit d'elle-même différentes espèces d'animaux. Ainsi, lorsque le Nil est rentré dans son lit, le limon qu'il laisse dans les campagnes inondées, produit un nombre infini d'insectes que l'on apperçoit en labourant la terre. Les uns commencent à se former, les autres n'ont pas encore tous leurs membres, et souvent dans le même animal, une partie est vivante, pendant que le reste n'est qu'une terre informe. L'humidité et la chaleur tempérée d'une certaine manière deviennent aisément le principe de la fé-

condité : car le feu et l'eau, quoique contraires, produisent tous les êtres, et l'union de ces deux qualités si opposées, est la source de la génération. Ainsi, la boue que le déluge avoit laissée, se trouvant échauffée par l'ardeur du soleil, la terre produisit non-seulement des animaux connus, mais aussi des monstres qu'elle ne connoissoit pas encore ; elle te forma, quoique malgré elle, monstrueux Python, serpent d'une espèce nouvelle, qui devint la terreur des humains, par la masse énorme de ton corps. Apollon, qui jusqu'alors ne s'étoit servi de ses flêches que contre les chevreuils et les daims, épuisa son carquois contre cet affreux serpent, qui vomit enfin tout son venin avec son sang ; et de peur que le temps n'effaçât le souvenir d'une victoire si mémorable, il institua des jeux solemnels, qui portèrent le nom de Pythiens, du monstre dont il venoit de délivrer la terre. Ceux qui, dans ces jeux, étoient vainqueurs, ou à la lutte, ou à la course, ou à la conduite des chars, recevoient pour récompense une couronne de chêne : car il n'y avoit point encore de lauriers, et les couronnes dont Apollon ornoit sa tête, étoient faites de branches de toutes sortes d'arbres.

FABLE XII.

ARGUMENT.

Apollon étant devenu amoureux de Daphné, fille du fleuve Pénée, et ne pouvant la rendre sensible, se mit à la poursuivre : mais la Nymphe ayant imploré le secours de son père, elle fut changée en laurier.

Daphné, fille du fleuve Pénée, fut le premier objet de la tendresse d'Apollon. Cette passion fut moins un effet du hasard, qu'une vengeance de l'Amour irrité contre lui. Ce Dieu, fier de la victoire qu'il venoit de remporter sur le serpent Python, ayant vu le fils de Vénus qui bandoit son arc ; que prétendez-vous faire, jeune efféminé, lui dit-il, de ces armes, qui auroient bien meilleure grace entre mes mains que dans les vôtres? Je sais porter des coups certains contre les bêtes féroces et contre nos ennemis, et je viens de voir expirer le serpent Python, ce monstre qui de son vaste corps couvroit plusieurs arpens de terre. Contentez-vous d'allumer avec votre flambeau un feu que je ne connois pas, et ne comparez pas vos victoires avec les miennes. Servez-vous de vos

flèches, à votre gré, lui dit l'Amour, blessez tout ce que vous rencontrerez, c'est contre vous que j'adresserai les miennes, et la gloire que vous remporterez sur les animaux sera autant au-dessous de la mienne, qu'ils sont eux-mêmes au-dessous de vous. Il dit, et ayant pris son vol sur le Parnasse, il tira de son carquois deux flêches, dont les effets sont bien différens; l'une fait naître l'amour, l'autre l'éteint: celle qui l'allume est dorée et fort pointue; celle qui le chasse est émoussée, et n'a qu'une pointe de plomb. C'est de ce dernier trait que l'Amour blesse Daphné; le cœur d'Apollon fut percé de l'autre. Le Dieu conçoit d'abord un violent amour; la fille de Pénée fuit son amant, et se cache dans le fond des forêts, où, charmée d'imiter Diane, elle fait de la chasse sa plus amusante occupation. C'est alors que les cheveux liés négligemment avec un ruban, elle se pare des dépouilles des animaux. Plusieurs personnes l'avoient déjà demandée en mariage; mais sans se soucier de l'hymen ni de l'amour, elle ne songeoit qu'à courir dans les bois. Cependant son père lui disoit souvent: ma fille, vous devez me donner un gendre, c'est de vous seule que j'attends des petits-fils. Ce discours la faisoit rougir, et regardant le mariage même comme un crime, elle se jetoit entre les bras de son père: « Per» mettez-moi, mon père, lui disoit-elle, de gar-

» der toujours ma virginité : accordez-moi la » même grace que Jupiter a accordée à Diane ». Pénée y consentit : mais sa beauté et ses charmes deviennent un grand obstacle à ses desirs. Apollon la voit, l'aime, et souhaite de la posséder ; il l'espère ; mais malgré la connoissance qu'il a de l'avenir, son espérance est vaine. Tel que le feu qui s'allume si facilement dans le chaume, après que l'on a coupé les moissons, ou dans des buissons, lorsqu'un voyageur en approche de trop près le flambeau qu'il porte, ou qu'il l'y jette, lorsque le jour commence à paroître : le cœur d'Apollon est embrâsé d'un feu violent qui le dévore. Voyant les cheveux de la Nymphe flotter négligemment sur ses épaules, que seroit-ce, disoit-il, s'ils étoient arrangés avec plus de soin ? Il regarde ses yeux, qui brillent comme deux astres, sa bouche vermeille, ses doigts, ses mains et ses bras à demi-nuds. Persuadé que les beautés qu'elle cache, surpassent encore celles qu'elle laisse appercevoir, son amour se nourrit d'une espérance trompeuse. En vain il tâche de l'arrêter par ses discours, elle fuit plus vîte que le vent. « Demeurez, belle Nymphe du Penée, lui disoit- » il, demeurez ; ce n'est point un ennemi qui » marche sur vos pas : la brebis fuit le loup, la » biche le lion, et la timide colombe l'aigle qui » la poursuit ; ce sont leurs ennemis, et c'est

» l'amour seul qui m'oblige à suivre vos pas. Je » crains pour vous une chûte funeste, je crains » que les épines de ces buissons ne vous blessent, » et que je n'en sois la cause. Le chemin où vous » marchez, est difficile et raboteux; courez avec » moins de précipitation, et je vais modérer l'ar- » deur avec laquelle je vous poursuis. Du moins » jetez un de vos regards sur votre amant: ce » n'est point un de ces bergers rustiques qui con- » duisent leurs troupeaux sur les montagnes. Vous » ignorez le prix de votre conquête; si vous le » connoissiez, vous ne me fuiriez peut-être pas. » Delphes, Claros, Ténédos et Patare me ren- » dent les honneurs qui me sont dûs. Fils de Jupi- » ter, je découvre le passé et l'avenir: c'est à moi » qu'est dû l'art ingénieux d'accorder la voix au » son de la lyre: mes flèches portent toujours des » coups assurés; mais hélas! celle qui m'a percé » le cœur est bien plus dangereuse: inventeur de » la médecine, l'univers me regarde comme un » Dieu secourable et bienfaisant; je connois la » vertu de toutes les plantes; mais en est-il quel- » qu'une qui puisse guérir de l'amour? Non, » sans doute, et mon art, si favorable à tous les » mortels, devient pour moi seul un art inutile ». Apollon en auroit dit davantage; mais Daphné ayant redoublé ses pas, l'obligea à interrompre ses plaintes. Elle fuit, et sa fuite la fait paroître

encore plus belle. Ses habits en désordre, qui flottent au gré des vents; ses cheveux qui semblent jouer avec les Zéphyrs; tout augmente sa beauté. Enfin, le Dieu amoureux voyant que ses plaintes et ses caresses étoient également inutiles, se met à courir après elle de toute sa force. Imaginez-vous un lévrier qui poursuit un lièvre dans une plaine; vous voyez l'un courir avec une extrême légèreté, l'autre employer toutes ses ruses pour l'éviter: quelquefois le chien semble tenir sa proie, et ouvre la gueule pour la saisir: le lièvre lui-même, se croyant pris, fait un nouvel effort pour s'échapper. Voilà l'image d'Apollon et de Daphné. L'espérance et la crainte augmentent également leur légèreté. Apollon, soutenu par les aîles de l'Amour, paroît voler: il ne lui donne aucun relâche; il la touche presque, et son haleine fait voltiger ses cheveux: Daphné, épuisée par une course si violente, voit enfin ses forces l'abandonner. Elle pâlit, et se tournant vers les eaux du Pénée, « Mon père, dit-elle, s'il est vrai que » les fleuves jouissent du privilège de la divi- » nité, venez à mon secours, ou, vous terre, » engloutissez-moi; puisque j'ai eu le malheur de » plaire, effacez cette beauté qui me devient si » funeste ». A peine sa prière est-elle finie, que tous ses membres s'engourdissent, son corps se couvre d'une tendre écorce, ses cheveux se changent en

en feuilles, ses bras deviennent des branches, ses pieds, autrefois si légers, s'attachent à la terre, sa tête devient celle d'un arbre, et conserve encore sa beauté et son éclat. Le nouvel arbre devient les délices d'Apollon, il le touche, et sent palpiter, sous l'écorce, le cœur de sa maîtresse. Il embrasse ses rameaux qui semblent encore rejeter ses caresses. « Puisqu'enfin, lui dit-il, » vous ne pouvez plus être mon épouse, du » moins je veux que cet arbre me soit consacré. » Mes cheveux, ma lyre, mon carquois seront » toujours ornés de lauriers. Toutes les fois que » les capitaines romains monteront en triomphe » au Capitole, c'est vous qui les couronnerez : » vous couvrirez de vos branches le chêne qui » est à la porte des empereurs; et comme mes » cheveux portent toujours les marques de ma » jeunesse, vos feuilles conserveront toujours leur » verdure ». Quand Apollon eut cessé de parler, le laurier parut baisser sa tête, comme pour marquer qu'il acceptoit les offres qu'on venoit de lui faire.

FABLE XIII.

ARGUMENT.

Jupiter amoureux d'Io, fille du fleuve Inaque, la poursuit, et couvre la terre de ténèbres, dont il enveloppe cette Nymphe, pour lui ravir son honneur.

DANS la Thessalie est une vallée nommée Tempé, que des bois environnent de tous côtés. Le Pénée, qui tombe du haut du Pinde, y roule avec précipitation ses flots écumans, qui, formant une espèce de nuage, vont mouiller les arbres des forêts voisines, et se font entendre de fort loin. C'est dans un antre de cette montagne, qu'est la demeure de ce grand fleuve; c'est de-là qu'il donne sa loi à ses eaux, et aux Nymphes qui les habitent. Tous les fleuves de la contrée se rendirent dans ce lieu, incertains s'ils devoient le féliciter ou le plaindre de la perte de sa fille. Le fleuve Sperchée, dont les rives sont couvertes de peupliers; l'Enipée, dont les eaux sont toujours agitées, le vieux Apidane, le doux Amphryse et le rapide Æas; enfin, tous les autres fleuves, dont les ondes, après plusieurs détours, vont se jeter

dans la mer, ne manquèrent pas d'y venir. Le seul Inaque ne se trouva point; il étoit alors renfermé dans son antre, où il grossissoit ses eaux des larmes que son affliction lui faisoit répandre. Ce père infortuné pleuroit la perte de sa fille Io: il ne savoit si elle étoit morte ou vivante; et comme il ne la trouvoit en aucun lieu, il s'imaginoit qu'elle n'étoit plus, ou craignoit pour elle des malheurs encore pires que la mort. Jupiter l'ayant trouvée qui sortoit de chez son père: « Aimable » fille, lui dit-il, beauté digne de Jupiter même, » vous qui êtes peut-être déjà destinée à faire le » bonheur de quelque mortel, qui ne mérite pas » d'être votre époux, venez dans ces forêts voi- » sines vous mettre à couvert de l'ardeur du » soleil; que la solitude de ce bois ne vous effraie » point, vous y serez en sûreté avec un Dieu qui » commande dans le Ciel, et qui lance le tonnerre. » Ne me fuyez point », continuá-t-il, car elle commençoit à prendre la fuite. Elle avoit déjà passé les pâturages de Lerne, et les campagnes de l'Arcadie, lorsque Jupiter couvrit la terre d'un nuage épais, qui porta l'obscurité jusqu'au lieu où étoit Io. Par ce moyen il l'arrêta et lui ravit son honneur.

FABLE XIV.

ARGUMENT.

Jupiter ayant changé Io en vache, pour la dérober à la jalousie de Junon, fut obligé de la remettre à cette Déesse, qui la donna en garde au vigilant Argus. Alors, Jupiter envoya Mercure pour endormir ce gardien, et lui ôter la vie.

CEPENDANT Junon ayant jeté les yeux sur la terre, fut étonnée de la voir couverte d'épaisses ténèbres, et après avoir admiré cette obscurité, que les nuages avoient produite dans un temps serein, elle chercha son mari, dont elle connoissoit assez les infidélités, et ne le trouvant point dans le Ciel : ou je suis bien trompée, dit-elle, ou l'on me trahit; aussi-tôt elle descendit sur la terre et dissipa les nuages. Jupiter, qui avoit prévu l'arrivée de son épouse, avoit changé Io en une génisse, qui même sous cette forme conservoit encore de la beauté. Junon ne put s'empêcher de l'admirer, et feignant d'ignorer cette aventure, demanda à Jupiter à qui appartenoit la génisse et de quel troupeau elle étoit, Jupiter, pour ter-

miner toutes ses demandes, lui dit que la terre venoit de la produire. Mais quel fut son embarras, lorsque Junon le pria de la lui donner? Il trouve qu'il y auroit de la cruauté à livrer son amante à sa rivale, il devient suspect s'il ne le fait pas : l'Amour le veut, et l'Amour l'auroit emporté, s'il n'eût craint, en refusant à sa sœur et à son épouse une chose qui paroissoit être de si petite conséquence, d'augmenter ses soupçons, et de lui faire croire qu'il y avoit là quelque mystère caché. Après même que Jupiter la lui eut donnée, Junon ne fut pas tout-à-fait sans crainte, elle se défioit de lui; et pour se délivrer de l'inquiétude que lui causoit le présent, elle en fit dépositaire Argus, qui avoit cent yeux à la tête : il n'y en avoit jamais que deux qui se fermassent à la fois, les autres veilloient et faisoient sentinelle. En quelqu'endroit qu'il s'arrêtât, il ne perdoit point Io de vue; elle étoit toujours devant ses yeux, même quand il lui tournoit le dos. Il la laissoit paître pendant le jour, la nuit il l'enfermoit, et un indigne lien la tenoit attachée. L'herbe et quelques feuilles d'arbres faisoient toute sa nourriture : la terre souvent toute nue lui servoit de lit, et l'eau bourbeuse étoit sa boisson ordinaire. En vain elle s'efforce de tendre ses bras à Argus, elle ne trouve point de bras pour pouvoir le fléchir; elle ne forme, pour se plaindre,

que des mugissemens, qui l'épouvantent elle-même. Elle vint une fois paître sur les bords du fleuve Inaque, son père, dans ces lieux où elle avoit accoutumé de jouer; mais ayant apperçu dans l'eau les cornes qu'elle avoit sur la tête, elle en fut épouvantée et se mit à fuir. Dans l'état où elle est, son père ni les Nayades, ses sœurs, ne la reconnoissent point. Elle les suit cependant, se laisse toucher; ils sont charmés de sa beauté. Le vieux Inaque arrache de l'herbe, elle baise les mains qui la lui présentent, et laisse couler des larmes. Ah! si elle avoit l'usage de la parole, elle lui demanderoit du secours, elle lui apprendroit et son nom et ses malheurs. A défaut de la parole, elle lui trace avec le pied sur le sable la triste histoire de son changement. « Que je suis » malheureux », s'écrie ce prince infortuné, en se jetant au cou de la génisse? « Hélas! ma chère » fille, je vous ai cherchée par-tout sans vous trou- » ver, et j'étois encore moins à plaindre que dans » le moment où je vous retrouve. Vous ne me » parlez point, vous ne répondez pas à mes plain- » tes; je vous vois pousser de profonds soupirs, » et vos mugissemens sont les seuls interprêtes » de vos malheurs: dans l'ignorance où j'étois de » votre triste destinée, j'avois formé le dessein de » vous marier, et je me flattois de la douce » espérance d'avoir un gendre et des petits-fils.

» Quel époux vous faut-il maintenant ? Quelle pos-
» térité ai-je à espérer ? Encore si la mort pouvoit
» finir mes malheurs ; mais la porte du tombeau
» m'est fermée, et ma douleur doit être immor-
» telle comme moi ». Pendant qu'Inaque se plaignoit de la sorte, le vigilant Argus arrache sa fille d'entre ses bras, la conduit dans des pâturages éloignés, et monte sur le sommet d'une montagne pour l'observer. Jupiter ne pouvant plus supporter les maux auxquels il voit Io exposée, appelle Mercure et lui ordonne de tuer Argus. Pour obéir à cet ordre, Mercure attache incontinent ses aîles à ses pieds, prend son chapeau et cette baguette mystérieuse, qui a la vertu d'endormir. Dans cet équipage il descend sur la terre, où quittant ses aîles et son chapeau, et ne gardant que son caducée, qui lui sert de houlette, il se met à conduire des chèvres en jouant de la flûte. Argus, charmé du son qu'il entendoit, lui adressa ainsi la parole : Qui que vous soyez, vous pouvez venir vous asseoir auprès de moi : vous ne trouverez point ailleurs de meilleur pâturage, ni d'ombrage plus frais. Mercure accepta l'offre que lui faisoit Argus, et après l'avoir entretenu de divers propos pendant une partie de la journée, il se mit à accorder sa voix au son de sa flûte, pour tâcher de l'endormir. Argus résiste long-temps au sommeil ; et comme une partie de

ses yeux veilloit encore, il pria Mercure de lui apprendre l'histoire de l'origine de cette flûte, qui n'étoit en usage que depuis peu de temps. Voici la manière dont ce Dieu la lui conta.

FABLE XV.

ARGUMENT.

Pan étant devenu amoureux de la Nymphe Syrinx, fille du fleuve Ladon, et voyant que tous ses discours ne pouvoient la rendre sensible, se mit à la poursuivre. Syrinx arrêtée par les eaux du fleuve son père, implora le secours des Nayades, ses sœurs, qui la changèrent en roseau. Pan prit quelques-uns de ces roseaux, et en fit cette espèce de flûte à sept tuyaux, qui porte le nom de cette Nymphe.

PARMI les Hamadryades d'Arcadie, paroissoit avec éclat la nymphe Syrinx. En vain les satyres et les autres divinités champêtres avoient tâché de la rendre sensible, elle avoit méprisé leurs vœux et leurs hommages. De toutes les déesses, Diane étoit celle qu'elle honoroit davantage : même amour pour la virginité, mêmes inclinations, même

habillement; et on auroit pu aisément la prendre pour Diane, si l'arc de la nymphe, qui n'étoit que de corne, eût été d'or, comme celui de la Déesse: malgré cette différence, on ne laissoit pas encore de s'y méprendre. Pan, couronné de branches de pin, la rencontra un jour comme elle descendoit du mont Lycée, et lui parla ainsi: Cédez, belle Nymphe, aux désirs d'un Dieu, qui veut devenir votre époux. Il vouloit en dire davantage; mais Syrinx peu sensible à ce discours, se mit à fuir; elle étoit déjà arrivée près du fleuve Ladon, où se trouvant arrêtée, elle pria les Nymphes, ses sœurs, de la secourir. Pan qui avoit volé sur ses pas, voulut l'embrasser; mais au lieu d'une Nymphe, il n'embrassa que des roseaux. Il soupira, et les roseaux agités poussèrent un son doux et plaintif. Ce Dieu touché de ce qu'il venoit d'entendre, et apprenant un art qu'il ignoroit: (1) *j'aurai du moins, dit-il, cette espèce d'union avec vous.* Il prit dans le moment quelques-uns de ces

(1) Ce vers, *Hoc mihi concilium tecum dixisse manebit*, est fort difficile à entendre, et les manuscrits le rapportent de différentes manières. On y lit *colloquium*, *concilium*, *condylium*, et il faudroit peut-être y lire *conloquium*; le changement de quelques lettres étant assez ordinaire dans les MSS. Quoi qu'il en soit, le sens que je lui donne dans ma traduction est certainement celui d'Ovide, qui a pris *concilium* pour *conciliatio*, *conjunctio*, *commercium*.

roseaux d'inégale grandeur, et les ayant joints avec de la cire, il forma cette sorte de flûte qui porte le nom de Syrinx.

FABLE XVI.

ARGUMENT.

Mercure ayant endormi Argus, lui tranche la tête.

MERCURE voulant continuer son récit, s'apperçut que le sommeil avoit fermé tous les yeux d'Argus. Il cesse de chanter, et ayant redoublé son assoupissement avec son caducée, il prend une épée recourbée, dont il s'étoit muni, lui coupe la tête, et la jete loin de là. Le rocher où il s'étoit assis en demeure ensanglanté. C'est ainsi que vous pérîtes, Argus. Toute la lumière dont vous jouissiez est pour jamais éteinte, et vos cent yeux demeurent couverts d'une éternelle nuit.

FABLE XVII.

ARGUMENT.

Pour ne pas laisser inutiles les yeux d'Argus, Junon les attacha à la queue du Paon. Io furieuse et épouvantée par divers spectres, après avoir parcouru plusieurs pays, s'arrête en Egypte, où Junon enfin appaisée lui redonne sa première figure, et permet qu'elle y soit adorée sous le nom d'Isis.

JUNON prit tous les yeux d'Argus, et les répandit sur les aîles et sur la queue de l'oiseau qui lui est consacré, où ils brillent comme autant d'étoiles. D'ailleurs, la mort de ce fidèle gardien ayant redoublé sa colère, elle fait sentir à la malheureuse Io de promptes marques de sa vengeance. Elle présente à ses yeux une horrible furie, qui jetant le trouble dans l'esprit et l'épouvante dans son cœur, la fait errer par toute la terre. Le Nil seul n'avoit point encore été témoin de ses malheurs; dès que cette Nymphe fut arrivée sur les bords de ce fleuve, accablée de fatigue et de lassitude, elle se coucha sur le sable, et ayant levé tristement les yeux au ciel, elle gémit, elle pleura; et exprimant les plaintes qu'elle fit à Jupiter par un triste

mugissement, elle le pria de terminer enfin ses tourmens. Jupiter s'étant jeté au cou de Junon, la conjura de mettre fin aux malheurs de l'infortunée Io : cessez de craindre, lui dit-il, elle ne vous causera jamais aucun sujet de jalousie, j'en jure par le Styx. Junon s'appaisa, et Io reprit sa première figure : le poil, dont sa peau étoit couverte, tombe, ses cornes disparoissent, ses yeux se rétrécissent, sa bouche devient plus petite, ses bras et ses mains reprennent leur première forme, les ongles reparoissent à la place de la corne de ses pieds, et elle ne conserve enfin de la genisse que son extrême blancheur. Redevenue fille, elle se lève, mais n'osant parler, de peur de mugir encore, elle ne forme que des sons mal articulés. L'Egypte l'adore aujourd'hui comme une divinité, et les prêtres qui la servent sont toujours couverts de lin. On croit qu'Epaphus est fils de cette Déesse, et il partage avec sa mère les honneurs qu'on rend aux Dieux.

Phaëton, fils du Soleil, avoit le même âge et les mêmes inclinations qu'Epaphus, qui, fatigué de sa présomption, et de ce qu'il affectoit de s'égaler à lui, et ne pouvant souffrir qu'il se vantât d'être le fils du Dieu de la lumière, lui tint un jour ce discours : Vous êtes bien crédule sur ce que votre mère vous dit de votre naissance : c'est vainement que vous êtes si fier de la noblesse que

vous prétendez tirer d'un père supposé. Phaëton piqué d'un reproche si honteux, alla sur le champ trouver sa mère Clymène, pour l'informer de l'outrage qu'Epaphus venoit de lui faire. Ce qui doit encore redoubler votre désespoir, ma chère mère, lui dit-il, c'est qu'étant aussi fier et aussi courageux que je le suis, je me suis trouvé si pénétré de honte et de colère, que je n'ai osé lui répondre, et c'est impunément qu'il m'a outragé. S'il est vrai que je puisse me glorifier d'avoir un Dieu pour père, donnez-moi des preuves de ma naissance; rassurez-moi sur une origine que l'on me conteste. Il dit, et s'étant jeté au cou de sa mère, il la conjure par tout ce qu'elle a de plus cher, par Mérops, son époux, et par l'hymen de ses sœurs, de lui faire connoître son père.

Il n'est pas aisé de deviner ce qui pénétra davantage le cœur de Clymène, ou les larmes de son fils, ou la honte de se voir soupçonnée d'un crime. Elle lève les mains au ciel, et tournant ses yeux vers le Soleil : Je vous jure, mon fils, lui dit-elle, par cette lumière qui nous éclaire, par ce Dieu qui entend le serment que je fais, que vous êtes le fils, le propre fils de ce Soleil que vous voyez, et qui anime tout l'univers : que je sois privée pour jamais de sa lumière, qu'il m'éclaire pour la dernière fois, si je ne vous dis la vérité. Vous n'aurez pas grand chemin à faire pour aller dans son

palais : le lieu où il se lève n'est pas fort éloigné d'ici ; partez, et allez apprendre de lui-même la vérité de votre origine. A ce discours, Phaëton, transporté de joie, et brûlant du desir de monter au ciel, traverse l'Ethiopie qui lui étoit soumise, et les climats brûlans des Indes, et arrive enfin au pays où le Soleil se lève.

EXPLICATIONS DES FABLES.

Explication de la première Fable. (Page 1).

La création est un mystère inconnu à la raison. Les philosophes, qui n'avoient jamais pu comprendre que de rien on pût faire quelque chose, avoient établi ce principe, *ex nihilo nihil, et in nihilum nil posse reverti*. Ainsi, voyant la forme admirable de l'univers, qu'ils attribuoient, ou à un être supérieur à la nature, ou à la nature elle-même, ils supposoient une matière préexistante, mais confuse et informe, qui fut ensuite débrouillée. Dieu, selon eux, n'en étoit pas le créateur, il n'avoit fait que l'arranger, en plaçant les élémens et les autres corps dans le lieu qui leur convenoit. Voilà le chaos tant chanté par les poëtes, et dont Hésiode (1) leur avoit donné le modèle.

Il est aisé de voir que ce systême, tout monstrueux qu'il est, n'est qu'une tradition défigurée de la création du monde. Malgré les fables des poëtes, malgré leur imagination déréglée, on y apperçoit encore quelque lueur de la vérité, qu'ils n'ont pu entièrement cacher sous leurs fictions. Et pour bien expliquer cette première fable, il ne faut qu'ouvrir la Bible, et lire les deux premiers chapitres de la Genèse; on y trouvera le dénouement de toute cette mythologie.

Si l'on veut suivre de plus près la tradition poétique du chaos et des autres fables qu'on a mêlées dans l'histoire de la création, il est bon de savoir, qu'Hésiode, qui est le plus ancien des poëtes qui en aient parlé, semble avoir copié San-

(1) *Theogon. init.*

choniathon, qui avoit sans doute tiré ses idées de cet endroit de l'Ecriture-Sainte, où il est parlé des ténèbres qui etoient répandues sur tout l'univers. *Et fuit caligo super faciem abyssi* (1), puisque cet auteur s'exprime presque dans les mêmes termes. Sanchoniathon avoit écrit ses annales avant la guerre de Troye, et il se vante d'avoir appris d'un prêtre de *Jehova*, nommé Jérombal, ce qu'il avoit dit de la création. Nous n'avons plus de cet auteur, qui avoit écrit en langue phénicienne, que la traduction qu'en a faite Philon, et qui paroît aux savans un ouvrage fort équivoque. Quoi qu'il en soit, il y a bien de l'apparence que c'est de cet auteur que les Grecs avoient tiré leur chaos, auquel ils ont encore mêlé de nouvelles fables. Il est bon même de remarquer qu'ayant trouvé dans les annales phéniciennes le mot *ereh*, qui signifie les ténèbres de la nuit, ils en firent une personne qu'ils regardèrent dans la suite comme la mère de la nuit et des ténèbres.

Explication de la seconde Fable. (Page 3).

Les poëtes en racontant de quelle manière le chaos avoit été débrouillé, employoient la physique de leur temps, c'est-à-dire, une physique grossière et fondée uniquement sur le rapport des sens. Cependant ils laissent toujours entrevoir des traits qui prouvent que la tradition ou l'Ecriture-Sainte elle-même avoient été consultées : ce qui paroît sur-tout dans la formation de l'homme, qui est dans Ovide, comme dans la Genèse, le dernier ouvrage du créateur. On voit aisément à travers des fables qu'il y a mêlées, que c'est dans le fond le même événement défiguré. Prométhée qui détrempe de la terre, et Minerve qui anime son ouvrage, c'est Dieu qui forme l'homme et lui souffle un esprit de vie qui le distingue des autres créatures.

(1) *Gen. chap. I. vers. 2.*

Il n'en faudroit pas davantage pour l'explication de cette fable; mais il est bon de faire connoître plus particulièrement ce Prométhée. Suivant Euphorion (1), il étoit fils de Junon et du géant Eurimédon; suivant d'autres auteurs, Thémis étoit sa mère; mais la plus commune opinion est qu'il devoit sa naissance à Japet et à Climène. Cet homme fin et rusé, ayant entrepris de tromper Jupiter dans un sacrifice, fit tuer deux bœufs, et remplir une des deux peaux de la chair, et l'autre des os de ces victimes. Jupiter fut la dupe de Prométhée, et choisit la dernière. Résolu de s'en venger sur tous les hommes, il leur ôta l'usage du feu. Prométhée avec l'aide de Minerve, dont les conseils lui avoient déjà servi lorsqu'il forma le corps de l'homme avec de la boue détrempée, monta jusqu'au Ciel, et s'étant approché du chariot du Soleil, y prit le feu sacré, qu'il porta sur la terre dans la tige d'une férule. Jupiter, outré de ce nouvel attentat, ordonna à Vulcain de former une femme qui fût douée de toutes sortes de perfections; ce qui la fit appeler Pandore. Les Dieux la comblèrent de présens, et l'envoyèrent à Prométhée avec une boëte remplie de tous les maux. Ce prince s'en étant défié, ne voulut point la recevoir pour sa compagne; mais Epiméthée, à qui elle se présenta, en fut si charmé, qu'il l'épousa, et en eut Pyrrha, femme de Deucalion : il voulut aussi voir ce qui étoit dans la boëte fatale, et sur le champ il en sortit ce déluge de maux qui ont depuis ce temps-là inondé toute la terre. Il la referma promptement; mais il n'y eut que l'espérance qui n'eut pas le temps de s'évaporer : c'est le seul bien qui reste aux hommes malheureux. Jupiter enfin, outré de ce que Prométhée n'avoit

(1) Cité par un ancien Scol. sur le 4 de l'*Iliade*.

pas donné dans ce dernier piège, ordonna à Mercure de le conduire sur le mont Caucase, et de l'attacher à un rocher, où un aigle, né de Typhon et d'Echidne, devoit lui dévorer les entrailles pendant l'espace de trente mille ans. Hercule le délivra cependant quelques années après, ou, selon d'autres, Jupiter lui-même, en récompense de ce qu'il lui avoit révélé l'oracle des Parques, qui avoient prédit que l'enfant de Thétis seroit plus puissant que son père.

Telle est la fable de Prométhée; il paroît qu'elle renferme une ancienne histoire, mais extrêmement défigurée; on y entrevoit une infinité d'allégories; le nom même de Prométhée en fournit un grand nombre : il veut dire celui qui prévoit l'avenir; et celui d'Epiméthée signifie celui qui connoît ce qui est arrivé. On raconte diversement cette fable; et qui voudroit recueillir toutes les traditions qui ont couru sur ces anciennes fictions, n'auroit jamais fait. Duris le Samien dit qu'il fut chassé du Ciel pour avoir aspiré à l'hymen de Minerve; d'autres disent que son crime fut d'avoir séduit Pandore, femme de son frère. Nicandre dit qu'il mérita l'indignation de Jupiter, pour avoir conseillé à l'homme de rendre au serpent la jeunesse perpétuelle dont les Dieux lui avoient fait présent. Heinsius croit que par la fable de Pandore, Hésiode a voulu nous laisser une idée des effets de l'art et de la nature, et qu'on l'a mariée avec Epiméthée, habile statuaire, pour nous apprendre que, pour réussir dans quelque ouvrage que ce soit, l'art doit être d'accord avec la nature. On ajoute encore que Jupiter également embarrassé de son serment et de l'oracle de Prométhée, en le délivrant ainsi que je l'ai dit, lui avoit ordonné de porter toujours au doigt un anneau, où seroit enchâssé un fragment de la roche du Caucase, afin qu'il fût toujours vrai en

quelque manière, qu'il y demeuroit attaché. Et voilà, selon les anciens, copiés par Pline (1), l'origine des bagues.

Ce qu'il y a de plus vraisemblable dans cette mystérieuse fable, est que Prométhée, prince habile et fort poli pour ce temps-là, avoit cultivé l'esprit des Scythes, et c'est ce qui a donné lieu de publier qu'il avoit formé l'homme; si vous n'aimez mieux dire avec Lactance, qu'il fut le premier statuaire, ce qui étoit le fondement de cette fiction. Ce prince, uniquement adonné à l'astronomie, se retiroit souvent sur le mont Caucase, d'où il contemploit les astres, et étoit continuellement dévoré par ses méditations, ou plutôt par le chagrin d'avoir été contraint de se retirer dans un séjour si sauvage : et voilà l'aigle ou le vautour qui lui déchiroit les entrailles. N'oublions pas de dire qu'Hérodote raconte que ce prince n'ayant pu arrêter le débordement d'un fleuve, qui, à cause de sa rapidité, étoit appelé l'Aigle, fut mis en prison, ou du moins obligé de se retirer sur le mont Caucase, pour éviter l'inondation, jusqu'à ce qu'Hercule, qui y mit des digues, permît à ce prince de faire cultiver la campagne. Ce que je viens d'avancer sur le goût qu'avoit Prométhée pour l'astronomie, est fondé dans l'antiquité. Ce prince se vante dans une des tragédies d'Æschyle, d'avoir montré aux hommes à partager l'année en quatre saisons, par le lever des étoiles, et de leur avoir enseigné le mouvement et les révolutions des astres.

Pour expliquer maintenant la fable du feu volé par Prométhée, quelques auteurs ont dit que ce qui y avoit donné lieu, c'est qu'il en avoit appris l'usage à l'homme; mais y a-t-il apparence qu'une chose si nécessaire eût été ignorée

(1) *Lib. XXXI.*

long-temps, même parmi les nations les plus barbares? L'usage du feu est apparemment aussi ancien que le monde; soit que la foudre l'ait porté sur la terre, soit que le vent ait embrasé quelques forêts, en agitant les branches des arbres, soit qu'on ait fait du feu en frappant sur deux cailloux. Ainsi je crois que ce qui a donné lieu à cette fable, c'est que Jupiter ayant fait fermer les boutiques où l'on forgeoit le fer, de peur que les Titans ne s'en servissent contre lui, Prométhée, qui se retira dans la Scythie, y établit de bonnes forges: de-là nous sont venus les Calibes, ces excellens forgerons; peut-être même que, craignant de ne point trouver du feu dans ce pays, il y en apporta dans la tige d'une férule, qui est fort propre à le conserver pendant plusieurs jours. M. de Tournefort a découvert dans son voyage du levant, cette plante que les Grecs nommoient *Narthex*, et les Latins *Ferula*: sa tige est haute de cinq ou six pieds, l'écorce en est très-dure, et le dedans est rempli d'une espèce de moële que le feu ne consume que très-lentement. Les matelots s'en servent pour transporter du feu d'une isle dans une autre. Cet usage est de la première antiquité, et peut servir à expliquer un endroit d'Hésiode(1), qui parlant du feu que Prométhée vola dans le Ciel, dit qu'il l'emporta dans une férule. Diodore assure (2) que le fondement de cette fable vient de ce que Prométhée fut l'inventeur du fusil d'acier, το πυρεῖον, avec lequel on tire du feu des cailloux, *semina flammæ abstrusa in venis silicis*.

N'oublions pas de dire que le fameux Bochart (3) croit que Prométhée est le même que Magog, et il faut avouer

(1) *Op. et dies*, v. 51.
(2) Lib. V.
(3 *Phaleg.* lib I. c. I.

qu'il donne à ce sentiment beaucoup de vraisemblance. Prométhée, selon lui, est fils de Japet, et Magog, fils de Japhet, et petit-fils de Noé; Magog, ainsi que Prométhée, alla s'établir dans la Scythie; le premier inventa ou perfectionna l'art de fondre les métaux et de forger le fer, ce que les poëtes attribuoient aussi à notre Prométhée, et même Diodore dit qu'il inventa plusieurs instrumens propres à faire du feu. La fable de Prométhée dévoré par un aigle, vient de ce que Magog signifie un homme dévoré de chagrin. M. le Clerc ajoute (1) qu'Epiméthée est le même que Gog, dont le nom veut dire *brûlant;* ce qui convient, selon lui, à ce prince, dont on a voulu marquer la passion pour les femmes, par l'histoire de Pandore. Il ajoute d'autres conjectures qui prouvent tout au plus que l'histoire de Prométhée et de son frère, fut embellie de celle de Gog et de Magog, qui avoient avant eux exercé l'art de forger le fer. Enfin, selon d'autres auteurs, Prométhée est le même que Noé, et le parallèle qu'ils en font ne manque pas de vraisemblance : tant il est aisé de trouver des rapports entre des personnes qui ont vécu dans des temps si reculés. Nous dirons dans l'histoire d'Hercule, lequel des héros de ce nom délivra Prométhée; car Philostrate convient que ce n'étoit pas celui qui étoit fils d'Alcmène.

Explication de la troisième Fable. (Page 6.)

L'âge d'Or, dont parle Ovide, est encore une suite de la même tradition, mais d'une tradition toujours défigurée par les fictions qu'on y a mêlées. La vérité dans les poëtes ne paroît jamais sous une autre forme. Ils avoient appris que

(1) Notes sur *Hésiode.*

le premier homme avoit vécu pendant quelque temps dans une innocence parfaite ; que la terre dans le jardin d'Eden, sans être cultivée, lui fournissoit en abondance les fruits et les alimens; que les animaux tranquilles et obéissans étoient soumis à ses ordres; qu'après sa chûte, cette terre, devenue ingrate, ne se prêta qu'à un travail opiniâtre, et que toute la nature révoltée ne reconnut plus l'homme pour son maître. Voilà cet âge d'Or tant chanté par les poëtes; voilà ces fleuves de lait et de miel qui couloit de tous côtés. Les anciens ont placé dans l'Italie, et sous le règne de Saturne et de Janus, ce que l'Ecriture-Sainte raconte d'Adam et du paradis terrestre. Nouvelle preuve qu'ils ont défiguré l'ancienne tradition ; car il n'est pas douteux aujourd'hui que Saturne soit Adam, et Janus Noé. S'il m'étoit permis dans ces explications d'entrer dans les détails que demanderoient les parallèles que j'en pourrois faire, je suis persuadé que je rendrois la chose plus que probable. Je me contente de renvoyer ceux qui en auront la curiosité au premier livre de *Phaleg* de Bochard, au traité de l'idolâtrie de Vossius, et au premier volume de mon explication des fables.

Explication de la quatrième Fable. (Page 7.)

Après que le chaos fut débrouillé, Ovide raconte de quelle manière l'année fut divisée en quatre saisons. Il paroît par l'ordre qu'observe le poëte, que pendant le siècle d'or un printemps perpétuel régnoit sur la terre, et que les saisons différentes qui partagent l'année, ne furent connues qu'au siècle d'Argent ; c'est-là en effet une idée répandue dans la plupart des poëtes. Mais pour la soutenir, il faudroit prouver que l'écliptique n'avoit alors aucune déclinaison, ce que l'on

ne prouvera jamais. Les observations de quelques astronomes modernes, qui prétendent y trouver quelque changement, ne sont pas encore assez sûres ni en assez grand nombre pour pouvoir la déterminer. D'ailleurs cette déclinaison, si elle est vraie, est si peu considérable, qu'il faudroit plusieurs milliers d'années pour qu'elle fût arrivée du parallèlisme parfait, au degré où elle est aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, notre poëte fait succéder à l'âge d'Or celui d'Argent, et à celui-ci l'âge d'Airain, auquel enfin a succédé celui de Fer, qui dure encore. Tout cela bien entendu, veut dire que les hommes dégénèrent de leur première innocence, mais qu'ils ne vinrent que par degrés à cette brutale férocité qui est si connue par les histoires anciennes. Dans les idées poétiques, ce systême se soutient mal; car dès le siècle même de Saturne, qui est leur âge d'Or, on voit les guerres les plus sanglantes et les crimes les plus affreux. Saturne, pour monter sur le trône, en chassa son père : Jupiter, son fils, le traita précisément et à la lettre, comme il avoit traité Uranus, et ce prince n'affermit son empire que par la perte de toute sa famille. Jupiter ne fut pas plus tranquille que Saturne et Uranus; l'entreprise des Géans qui voulurent le détrôner, en est une preuve.

Explication de la cinquième Fable. (Page 10.)

Quelques embellisemens que les poëtes, après Hésiode, aient mêlés dans la fable des Géans, on s'apperçoit aisément qu'il s'agit là d'une véritable histoire et de quelque entreprise qui fut faite contre Jupiter. Lorsqu'on veut pénétrer le sens des fables, il faut se défaire des idées que les anciens avoient de leur Jupiter, et ne regarder cette prétendue divi-

nité que comme un prince usurpateur qui eut affaire à de puissans ennemis. Ce n'est pas ici le lieu de distinguer les différentes personnes qui ont porté le nom de Jupiter. C'est un article que je tâcherai de développer dans une autre occasion. Il suffit d'observer que celui dont il s'agit ici, étoit ce prince dont l'empire fut partagé avec ses deux frères, Neptune et Pluton; et c'est, pour le dire en passant, ce qui a donné lieu au partage du monde, tant chanté par les poëtes. Jupiter eut pour lui la Phrygie, l'isle de Crète et plusieurs autres provinces. Le mont Olympe, où il s'établit, fut regardé comme le Ciel, et l'effort qu'on fit pour l'en chasser, comme une entreprise aussi téméraire qu'elle fut inutile. Le mont Ossa, placé sur le Pélion, est une fiction poétique inventée pour soutenir cette idée. Voici le fait dépouillé de ces vains ornemens qui l'accompagnent dans Ovide. Les princes Titans, jaloux de la trop grande puissance de Jupiter, lui déclarèrent la guerre; ils avoient pour chef Typhée ou Encelade, homme brave, audacieux et extrêmement hardi. L'entreprise eut d'abord beaucoup de succès. Tous les Dieux, c'est-à-dire, tous les princes Titans, quittèrent le parti de Jupiter, pour se jeter dans le camp ennemi. Cette désertion affoiblit si fort ses troupes, qu'elle fit dire que ce géant lui avoit coupé les mains; et si on ajouta que Mercure, son fils, lui en avoit redonné l'usage, c'est qu'il ramena dans le parti de son père la plupart des déserteurs. Typhon poursuivant ses conquêtes, força enfin les Dieux de se retirer en Egypte, où ils furent obligés de se cacher sous la figure de différens animaux: circonstance inventée après coup, et qui nous laisse entrevoir que l'Egypte adora dans la suite les animaux, ou du moins les regarda comme les symboles des Dieux, ainsi que je l'ai prouvé dans une dissertation imprimée dans le

troisième volume des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.*

Enfin, Jupiter termina heureusement cette guerre, avec le secours de Bacchus et de Mercure, et fit périr ses ennemis. Encelade ou Typhon fut enseveli sous le mont Etna, où les mouvemens qu'il se donne produisent ces volcans et ces embrasemens qui y sont si fréquens.

Il y auroit bien d'autres circonstances dans cette fable qui mériteroient d'être expliquées : mais les détails dans lesquels il faudroit entrer, me conduiroient au-delà des bornes que je me suis prescrites dans ces explications, qui doivent être courtes et précises. On peut lire sur ce sujet Hésiode, Apollodore, mon explication des fables, et d'autres dissertations que j'ai faites sur ce sujet. Je me contente ici de faire deux réflexions : la première, qu'il y a des auteurs qui distinguent la guerre des Titans, de celle des Géans; l'une fut faite par les princes de la famille de Jupiter, ainsi que je viens de le dire; l'autre, par quelques brigands d'une taille monstrueuse, et qu'on n'a appelés enfans de la terre que parce qu'on ignoroit leur origine. La seconde est que je suis persuadé que cette guerre, que les poëtes ont mise dans l'histoire de Jupiter, est celle que Typhon fit à son frère Osiris, et que toute cette fable tire son origine d'Egypte, comme il est aisé de le prouver. On ait le penchant qu'avoient les Grecs, peuple très-moderne en comparaison des Egyptiens, de ramener tout à leur histoire. Il est cependant de la dernière évidence que ce n'étoient pas les Egyptiens qui avoient apppris des Grecs la fable de la fuite des Dieux en Egypte, puisqu'on trouve dans ce pays des monumens de cette fiction plus anciens que les Grecs et leur histoire. Car enfin, si Ovide raconte que Jupiter avoit pris la forme d'un bélier, ne

l'adoroit-on pas sous cette figure dans le temple fameux qu'il avoit dans la Libye? Que Diane s'étoit revêtue de celle d'une chatte; la ville de Busbaste, dont le nom, selon Stephanus, étoit celui de cette déesse, et dans laquelle on avoit pour les chats un respect religieux, n'est-elle pas un monument authentique de cette tradition? Que Bacchus, ou, selon d'autres, Pan, prit celle d'un bouc; la ville de Mendès n'en rendoit-elle pas un témoignage assuré? Que Junon ou Isis s'étoit revêtue de celle d'une vache; n'étoit-elle pas honorée dans Memphis sous le symbole de cet animal? Que Vénus s'étoit caché sous les écailles d'un poisson; les Syriens ne s'abstenoient-ils pas pour cette raison de manger du poisson? Que Mercure avoit pris la figure d'un Ibis : ignore-t-on le culte que les Egyptiens rendoient à cet oiseau? Croira-t-on que les prêtres égyptiens apprirent des Grecs cette fable et le culte dont elle étoit le fondement, et qu'ils formèrent sur leurs idées le système de leur religion, et donnèrent à leurs villes des noms conformes aux circonstances de cette fable? Ou plutôt n'étoit-ce pas de ces anciennes villes que les Grecs et les Romains rapportèrent leur religion et leurs fables. De savoir maintenant s'il y a eu de véritables Géans, c'est une question qui a été souvent agitée, mais qui est aisée à décider si l'on veut rabattre des hyperboles poétiques, ce qu'elles ont de trop fort. On ne peut pas douter, à la vérité, qu'il n'y ait eu en différens temps et en différens pays, des hommes d'une taille qui excédoit celle des autres; mais la nature sage et uniforme dans ses productions, n'a jamais rien produit qui ressemble aux Briarées et aux Encelades. Og, roi de Bazan, qui étoit un géant, n'avoit pas plus de neuf à dix pieds de haut, suivant la mesure que l'Ecriture-Sainte donne de son lit. Ainsi on peut établir pour principe, que si les plus petits

hommes ont environ trois ou quatre pieds de hauteur, les plus grands n'en ont jamais eu plus de dix ou douze.

Il est aisé au reste de ramener à un sens raisonnable ce que les poëtes ont publié des Géans les plus monstrueux; ce que je vais dire de Typhon suffira pour tous les autres. Par ses cent têtes, on montroit de quelle sorte il avoit su conduire ses pernicieux desseins, et comment il avoit su mettre dans son parti les meilleures têtes du royaume. Le nombre de ses mains marquoit sans doute la force de son armée et de ses officiers. Les serpens qui étoient au bout de ses doigts et de ses cuisses, faisoient connoître sa souplesse et son adresse. Son corps couvert de plumes et d'écailles, marquoit également et la rapidité de ses conquêtes et sa force. Par ses bras, qui s'étendoient au bout du monde, on apprenoit qu'il avoit étendu sa puissance jusqu'aux extrêmités de l'Egypte; les nuages qui environnoient sa tête, signifioient qu'il n'avoit cherché qu'à brouiller l'état; et le feu qui sortoit de sa bouche, sa colère et sa fureur. La figure d'un loup, sous laquelle on le représentoit à Lycopolis, marquoit les ravages qu'il avoit causés dans le pays; tradition, qui, selon Plutarque, portoit qu'il avoit été changé en loup. Celle du crocodile faisoit voir sa ressemblance avec cet animal qui est aussi redoutable par ses ruses et ses finesses que par sa cruauté. On parlera encore de Typhon dans l'explication de la sixième fable du cinquième livre.

Explication de la sixième Fable. (Page 11.)

La scène du conseil des Dieux, dont parle Ovide, ouvre un spectacle magnifique, et jamais sujet plus intéressant ne les assembla. Il ne s'agit point ici, comme dans l'Iliade, de se déclarer pour les Grecs ou pour les Troyens; ni comme dans l'Enéïde, de prendre soin d'un prince fugitif,

qui portoit ses dieux Pénates dans une terre étrangère. C'est pour résoudre la perte du genre humain que notre auteur fait tenir ce grand conseil, et il s'y agit du plus grand évènement qui soit arrivé sur la terre. Mais ce qu'il y a de surprenant dans cette fable, c'est qu'Ovide a parfaitement copié la tradition ou le chapitre VI de la Genèse. Dieu, selon Moyse, se repentit d'avoir fait l'homme, *pœnituit eum quòd hominem fecisset in terrâ, et tactus dolore cordis intrinsecus; delebo, inquit, hominem quem creavi, &c.* Ovide représente Jupiter irrité contre le genre humain, dont les crimes avoit excité la colère : *dignas Jove concipit iras, est tamen humani generis jactura dolori omnibus, &c.* Moyse raconte comment tous les hommes s'étoient égarés, et étoient généralement corrompus, *omnis quippe caro corruperat viam suam.* Le poëte fait dire à Jupiter qu'autrefois il n'avoit eu que les Géans à combattre, mais qu'alors tous les hommes étoient ses ennemis; *nunc mihi, quâ totum Nereus circumtonat orbem, Perdendum humanum genus.* Il ajoute qu'il avoit tout tenté pour sauver les hommes; mais que le mal étoit devenu incurable. Ovide semble même avoir connu que dans cette corruption générale, il y avoit encore quelques hommes justes, et quoiqu'il attribue à Deucalion ce qui n'appartenoit qu'à Noé, c'est toujours dans le fond la même notion : *immedicabile vulnus ense recidendum, ne pars sincera trahatur :* et ce qu'il y a encore de plus particulier, c'est que dans le poëte, comme dans l'écriture, les Géans précèdent le déluge; *Gigantes autem erant super terram in diebus illis* (1). Je pourrois pousser plus loin le parallèle; mais avec la moindre attention, il sera aisé de découvrir les autres traits de ressemblance.

(1) Gen. chap. VI, vers. 4.

Explication de la septième Fable. (Page 14.)

Tous les anciens auteurs distinguent deux Lycaons. Le premier étoit fils de Phoronée et régnoit dans cette partie de la Grèce, qui, dans la suite, fut appelée l'Arcadie, et à laquelle il avoit donné le nom de Licaonie, environ deux cent cinquante ans avant Cécrops, et du temps du patriarche Jacob. Le second dont il s'agit dans cette fable, lui succéda, et fut un prince également poli et religieux; mais par une inhumanité, qui n'étoit que trop commune dans ces siècles grossiers, il souilla la fête des Lupercales, dont il fut l'instituteur, suivant les marbres d'*Arondel*, en immolant des victimes humaines. Cette fête, après avoir été interrompue pendant quelques siècles, fut rétablie à Athènes, du temps de Pandion, comme nous l'apprenons de la dix-huitième époque des marbres de Paros. Lycurgue abolit à Lacédémone la barbare coutume d'y offrir des victimes humaines. Evandre porta quelque temps après cette même fête en Italie. Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet si connu; on peut consulter les notes des savans auteurs qui ont commenté les marbres que je viens de citer, la *Græcia feriata* de Meursius, Marshan, page 275, et Scaliger sur Eusèbe.

Lycaon bâtit, sur les montagnes d'Arcadie, la ville de Lycosure, qui est regardée comme la plus ancienne de toute la Grèce; et ce fut sur l'autel qu'il y éleva en l'honneur de Jupiter Lyceus, qu'il commença à offrir les sacrifices barbares dont je viens de parler. Voilà le fondement de la fable d'Ovide. Voilà ce qui a donné lieu de dire qu'il avoit donné à Jupiter un festin, dans lequel il

lui avoit fait servir les membres d'un esclave qu'il avoit fait égorger ; car c'est ainsi que l'explique Pausanias dans ses Arcadiques. Sa cruauté et son nom, qui en grec veut dire un loup, l'ont fait changer en cet animal aussi féroce que carnassier. Lycaon étoit fort chéri de son peuple, à qui il apprit à mener une vie moins sauvage, à bâtir des villes et des maisons, autant pour se mettre à couvert de la rigueur des saisons, que pour se défendre contre les bêtes féroces dont les forêts d'Arcadie étoient alors remplies. Suidas ajoute que Lycaon étoit un prince sage et vertueux, qui s'appliquoit uniquement à faire observer les lois que son père avoit établies. On dit même que ce fut lui qui fut substituer le gland aux herbes dont on se nourrissoit alors souvent avec beaucoup de danger : usage dont cependant quelques auteurs attribuent l'invention à Phoronée, son père, ou à Lycaon premier.

Le prince dont nous parlons eut plusieurs enfans qui établirent des colonies en divers pays, et y bâtirent des villes qui portèrent leur nom. Sur quoi on peut lire les auteurs que je viens de citer. Ce que je vais dire, sur le témoignage de Suidas, a tout l'air d'une nouvelle fable, qu'il a inventée pour expliquer celle que rapporte Ovide. Ce prince, dit cet auteur, pour porter plus efficacement son peuple à l'observation des loix, voulut lui persuader que Jupiter venoit souvent loger dans son palais, sous la figure d'un étranger, afin d'être plus à portée d'examiner la conduite de chaque particulier. Un jour qu'il alloit faire un sacrifice pour se disposer à recevoir cette divinité, ses enfans, voulant s'éclaircir de la vérité, résolurent de mêler parmi les chaires des victimes celle d'un jeune enfant qu'ils avoient fait mourir, bien sûr que tout autre que

Jupiter ne pourroit jamais découvrir ce stratagême. Mais une grande tempête s'étant élevée avec un furieux orage, la foudre réduisit en cendre tous ces impies; et Lycaon, pour appaiser Jupiter, institua la fête des Lupercales.

Explication de la huitième Fable. (Page 18.)

Les anciens ont parlé de plusieurs déluges, et Pausanias en compte jusqu'à cinq; mais ceux qui ont été les plus célèbres dans les poëtes, sont ceux qui arrivèrent au temps d'Ogygès, et sous le règne de Deucalion. C'est de ce dernier que parle Ovide; mais comme il n'inonda que la Thessalie, il est évident que ce poëte a renfermé, dans la description qu'il en fait, tout ce que la tradition avoit appris sur le déluge universel; tradition qu'on a trouvée chez tous les peuples du monde. En effet, il raconte comment toute la terre fut inondée. La mer, selon lui, joignit ses eaux à celles qui tombèrent du Ciel, et Neptune ébranla les fondemens de la terre pour en faire sortir de nouvelles. Voilà sans doute ces cataractes du Ciel, et ces fontaines de l'abîme dont parle Moyse (1). Ovide, qui fait monter les eaux sur les plus hautes montagnes, n'excepte que le sommet du Mont-Parnasse : ce qui fait allusion au Mont-Ararat, sur lequel l'arche de Noé s'arrêta. Dans le poëte, tous les hommes périssent excepté Deucalion et Pyrrha. Voilà Noé et sa famille. Deucalion, suivant tous les auteurs anciens, étoit un homme juste et pieux, et il fut le seul qui répara le genre humain; quoi de plus semblable aux patriarches? Le déluge dura neuf

(1) Genèse, chap. VI et VII.

mois ; celui d'Ogygès en dura autant. Au sortir de l'arche, Noé offrit à Dieu des sacrifices solemnels ; Deucalion, délivré des eaux, éleva, suivant Pausanias (1), un autel à Jupiter libérateur (2). Suivant les poëtes, il ne devoit plus y avoir d'autre déluge d'eau après celui de Deucalion ; Dieu avoit promis la même chose à Noé. Ce patriarche, voyant que les eaux commencoient à se retirer, envoya la colombe qui revint avec une branche d'olivier ; Plutarque fait mention de cette même colombe, et Abidenne parle de certains oiseaux sortis de l'arche, et revenus deux fois pour n'avoir pas trouvé de lieu où ils pussent se reposer. Je pourrois pousser plus loin le parallèle sur ce sujet ; mais en voilà assez pour prouver qu'Ovide a chargé la description du déluge de Deucalion, de presque toutes les circonstances du déluge universel.

Il n'est pas étonnant, au reste, que la tradition du déluge se soit conservée parmi tous les peuples : cet évènement est de nature à n'être pas oublié, et les changemens qu'il a causés sur la terre en attestent tous les jours la vérité. D'ailleurs, l'histoire de cette inondation générale, si nous en croyons Joseph (3), avoit été écrite par Nicolas de Damas, par Bérose, par Mnaseas, et par quelques autres anciens, d'où les Grecs et les Romains l'avoient tirée. Ce qui me reste à dire du déluge particulier qui arriva du temps de Deucalion, ainsi que tout ce qui regarde ce prince, je le réserve pour l'article où Ovide parle de la réparation du genre humain.

(1) *In Atticis.*

(2) φυξίῳ ou ἀφισίῳ.

(3) Antiq. liv I.

Explication

Explication de la neuvième Fable. (Page 20.)

Il ne faut pas chercher dans cette fable aucune explication historique. Les anciens s'étoient imaginé que Jupiter, Neptune et Pluton avoient partagé le monde, et que l'empire de la mer étoit échu à Neptune. Ainsi c'étoit lui qui devoit élever et calmer les flots. Ovide lui fait exercer cet emploi.

Explication de la dixième Fable. (Page 23.)

Sous le règne de Deucalion, roi de Thessalie, le cours du fleuve Pénée fut arrêté, apparemment par quelque tremblement de terre, entre le mont Ossa et l'Olympe, où est l'embouchure par où ce fleuve, grossi des eaux de quatre autres, se décharge dans la mer; et il tomba cette année-là une si grande quantité de pluie, que toute la Thessalie, qui est un pays plat, fut inondée. Deucalion et ceux de ses sujets qui purent se garantir de l'inondation, se retirèrent sur le Parnasse, et les eaux s'étant enfin écoulées, ils descendirent dans la pleine. Les enfans de ceux qui s'étoient sauvés sont ces pierres mystérieuses dont les poëtes parlent tant: cette fable n'ayant d'autre fondement que le double sens du mot *Eben* ou *Aben*, qui peut signifier également, ou une *pierre* ou *un enfant*, ou du mot *Laos*, qui peut être entendu ou d'un peuple ou d'une pierre, ainsi que l'a remarqué le scoliaste de Pindare. A l'aide de cette équivoque, on débita la fable de ces pierres mystérieuses, qui, étant jetées par Deucalion et Pyrrha, formèrent les hommes qui peuplèrent le monde après le déluge: on peut même dire que la férocité et la dureté de ces pre-

miers hommes ne démentoit nullement leur origine. La manière même dont Saumaise lit un passage tiré des fragmens d'Hésiode, donne un grand jour au dénouement de cette fable. Ce poëte dit que Jupiter donna à Deucalion, pour repeupler le monde, les Locriens qui habitoient la Phocide, et Denys d'Halicarnasse (1) convient qu'ils allèrent sous la conduite de ce prince habiter différentes contrées de la Grèce. Ainsi lorsqu'on lit dans le passage d'Hésiode λαέον au lieu d'Ἀλεῦς, le sens est que *Deucalion choisit quelques personnes du peuple de pierre*, ce qui, bien entendu, veut dire du peuple qui habitoit le Parnasse, montagne qui étoit très-pierreuse.

Lorsqu'on a ajouté à cette fable que Neptune d'un coup de trident avoit séparé le mont Ossa du Pélion, c'est qu'on croyoit anciennement que les changemens qui arrivoient dans le monde, ainsi que les tremblemens de terre, étoient causés par ce Dieu. « Certes, dit Hérodote (2), le sentiment de ceux qui disoient que Neptune avoit fait cette » séparation, n'étoit pas sans raison, car tous ceux qui » estiment que Neptune fait trembler la terre, et que les » ouvertures qui se font ainsi, sont les ouvrages de ce » grand Dieu, n'auront pas de peine à croire que Neptune a fait ce canal quand ils le verront ».

Pour établir maintenant l'époque d'un évènement si célèbre, on a qu'à lire les marbres de Paros, qui fixent le séjour de Deucalion à Lycorée, aux environs du Parnasse, dans le temps que Cécrops régnoit à Athènes, c'est-à-dire, environ 1600 ans avant JESUS-CHRIST. Les mêmes marbres ajoutent qu'après l'inondation, Deucalion se retira à Athènes,

(1) Liv. I.
(2) Liv. I.

où il offrit à Jupiter conservateur des sacrifices solemnels, dans un temple qu'il fit bâtir à son honneur, et qui subsistoit encore au temps de Pisistrate, qui le fit rétablir avec beaucoup de dépense. L'époque quatre de ces marbres marque que Cranaüs régnoit à Athènes lorsque Deucalion s'y retira; aulieu qu'Eusèbe assure que c'étoit sous le règne de Cécrops. Ces deux chroniques ne different que de trois ans, et je souscris volontiers à celle des marbres, qui paroît avoir été faite avec beaucoup de soin. Ainsi je fixe cette retraite à l'an 1507, avant l'ère chrétienne. Si Eusèbe avoit connu ces marbres si utiles à la Chronologie, il auroit vu qu'ils distinguent bien les deux temps; celui du séjour de Deucalion à Lycorée, sous le règne de Cécrops, et sa retraite à Athènes après le déluge, pendant celui de Cranaüs (1). Comme Deucalion avoit appris aux Grecs à bâtir des temples en l'honneur des Dieux, on lui en dédia un après sa mort, et il fut honoré comme une divinité. Ce prince étoit fils de Prométhée, et mari de Pyrrha, fille d'Epiméthé, son oncle. Rien n'est si fameux dans les anciens que sa postérité, qui repeupla une partie de la Grèce, ainsi qu'on peut le voir fort au long dans Apollodore, dans les commentateurs des marbres de Paros, et dans le second volume de mon explication des fables.

Explication de la onzième Fable. (Page 26.)

Les eaux qui avoient causé cette grande inondation, dont j'ai parlé dans l'explication de la fable précédente, laissèrent sur la terre un limon d'où sortirent plusieurs

(1) Voyez l'époq. 2, et la 4.

insectes, entr'autres le serpent Python, qui causoit beaucoup de ravages aux environs du Parnasse. Apollon, armé de ses flêches, lui ôta la vie; ce qui, expliqué physiquement, veut dire que la chaleur du soleil, ayant dissipé les mauvaises exhalaisons, ces monstres disparurent bientôt. Si on rapporte cette fable à l'histoire, ce serpent étoit un brigand qui s'étoit établi aux environs de Delphes, et qui incommodoit fort ceux qui alloient y sacrifier. Un prince qui portoit le nom d'Apollon, ou un prêtre de ce Dieu, en délivra le pays. Cet évènement donna lieu à l'établissement des jeux pythiens si connus dans la Grèce. On les célébroit de quatre ans en quatre ans, et on donnoit pour prix aux vainqueurs, ou des pommes consacrées à Apollon, ou, comme le prétend Pindare, des couronnes de laurier. On s'y exerçoit principalement à chanter, à danser, et à jouer des instrumens. Sur quoi on peut consulter les marbres de Paros (1), et Meursius (2). Cet évènement qu'Ovide place d'abord après le déluge, ne doit être arrivé que long-temps après, puisque du temps de Deucalion, Apollon n'étoit point encore connu à Delphes. C'étoit Thémis, suivant le même poëte, et suivant toute l'antiquité, qui y rendoit alors des oracles, et avant Thémis il y avoit encore un autre oracle, qui étoit rendu par la Terre.

Explication de la douzième fable. (Page 28.)

Pour expliquer cette fable, ainsi que toutes les autres galanteries des Dieux, dont les poëtes parlent si sou-

(1) Pag. 202 et 203 de l'édit. d'Oxford.

(2) *Græcia feriata.*

vent, il faut poser pour principe qu'outre qu'il y a plusieurs Jupiters, plusieurs Apollons, plusieurs Mercures, &c. ainsi que je l'ai prouvé dans mon explication des fables, les prêtres de ces mêmes Dieux couvroient souvent leurs déréglemens du nom de la divinité qu'ils servoient; de-là ce nombre prodigieux d'enfans qui reconnoissoient les mêmes Dieux pour leurs pères.

Ce principe ainsi établi, voici comme on peut expliquer la fable de Daphné. Quelque prince, du nombre de ceux à qui l'amour des belles-lettres fit donner le nom d'Apollon, étant devenu amoureux de Daphné, fille de Pénée, roi de Thessalie, et la poursuivant un jour, cette jeune princesse périt sur le bord d'un fleuve, aux yeux de son amant : quelques lauriers qui sortirent en cet endroit donnèrent lieu à la métamorphose; ou plutôt l'étymologie du nom de Daphné, qui, en grec, veut dire un laurier, fit publier cette fable. Si nous en croyons Lylio Gyraldi, Daphné a été ainsi appelée du mot Λαφανεῶ, *voco*, parce que le laurier fait du bruit en brûlant, *crepitat*; et comme cet arbre étoit consacré à Apollon, de-là est venue, selon cet auteur, la fable des amours d'Apollon et de Daphné. Cependant Pausanias (1) explique autrement cette aventure: il dit que Leucippus, fils d'Œnomaüs, roi de Pise, celui-là même qui donna sa fille unique, Hyppodamie, en mariage à Pélops, étant amoureux de Daphné, se déguisa en fille pour l'accompagner à la chasse qu'elle aimoit fort, et se consacra à Diane, selon la coutume de ce temps-là. Les soins et les assiduités qu'il eut pour sa maîtresse, lui acquirent bientôt son amitié et sa confiance; mais Apollon, son rival,

(1) *In Arcad.*

ayant découvert cette intrigue, redoubla un jour la chaleur du soleil : Daphné et ses autres compagnes ayant voulu se baigner, on voulut obliger Leucippus à imiter leur exemple, et celui-ci s'en étant excusé sur divers prétextes, elles voulurent le déshabiller ; et alors ayant déclaré ce qu'il étoit, elles le tuèrent à coups de flèches. Pausanias mêle, comme vous voyez, dans cet évènement, quelque chose de fabuleux : mais comme il est sûr d'ailleurs qu'Œnomaüs avoit eu un fils, nommé Leucippus, qui périt dans sa jeunesse, à-peu-près comme il le raconte ; pour rectifier sa narration, il suffit de dire qu'un jour qu'il faisoit fort chaud, ces filles ayant obligé ce jeune homme de se baigner, elles découvrirent son déguisement, et le punirent de son insolence.

Diodore de Sicile (1) assure que cette Daphné est la même que la fée Mantho, fille de Thirésias, qui fut reléguée à Delphes, où elle écrivit plusieurs oracles, dont Homère s'est heureusement servi dans ses deux poëmes. En falloit-il davantage pour en faire la maîtresse d'Apollon? Les habitans d'Antioche prétendoient que cette aventure étoit arrivée dans le faubourg de leur ville, qui porta depuis le nom de Daphné. Saint Jean Chrysostôme décrit, d'après Libanius, une belle statue d'Apollon, qui étoit dans ce faubourg. Ce Dieu tenoit sa lyre d'une main, et de l'autre une patère, avec laquelle il paroissoit faire des libations à la terre qui avoit englouti sa maîtresse.

Explication de la treizième Fable. (Page 34.)

Les Grecs ont souvent embelli leur histoire des principaux évènemens de celle d'Egypte et de Phénicie, ou du moins la

(1) Lib. IV.

moindre ressemblance, dans les noms ou dans les aventures, les a portés à confondre leur histoire avec celle des peuples dont ils tiroient leur origine. Ils vouloient passer pour anciens, et ceux qui étoient venus peupler la Grèce y ayant apporté la connoissance de leur histoire et de leur religion, il n'est pas étonnant qu'ils s'en soient fait honneur dans la suite. La fable dont il s'agit ici est sans doute originaire d'Egypte. Isis étoit la grande divinité de cet ancien peuple; elle avoit régné parmi eux dès les premiers temps qui suivirent la dispersion des peuples; elle leur avoit appris l'agriculture et plusieurs autres arts utiles ou nécessaires, comme nous l'apprenons de Diodore de Sicile, de Plutarque, ou, pour mieux dire, de toute l'antiquité. La reconnoissance en avoit fait une divinité, et son culte renfermé d'abord dans l'Egypte, passa avec les colonies dans les pays étrangers. La Grèce le reçut lorsqu'Inachus alla s'y établir; et dans la suite des temps on regarda Io ou Isis comme sa fille, et on publia la fable de la manière qu'Ovide la raconte. Voilà ce qu'il y a de plus certain sur cette matière; cependant comme il peut être arrivé dans la Grèce quelque aventure qui ait donné lieu à cette fable, il est bon de rapporter ici la manière dont l'expliquent les auteurs grecs. Apollodore, Strabon, Diodore de Sicile et Pausanias, racontent, sur la foi d'Homère, qu'Io étoit fille d'Inachus, premier roi d'Argos, que Jupiter l'enleva et l'emmena dans l'isle de Crète; qu'il en eut un fils nommé Epaphus, qui alla régner en Egypte; que sa mère l'y ayant suivi, épousa Osiris, qui étoit le même qu'Apis, fils de Phoronée, second roi d'Argos, et qui, après sa mort, fut mis au rang des Dieux, sous le nom de Sérapis. On ajoute, pour expliquer toutes les circonstances de la fable, que Niobé, qui portoit aussi le nom de Junon, suivant

l'usage de ce temps-là, ayant conçu de la jalousie de cette intrigue, avoit mis Io sous la garde de son oncle Argus, homme très-vigilant; que Jupiter ordonna à son confident de le tuer, et que sa maîtresse s'étant embarquée pour aller en Epypte, sur un vaisseau qui portoit sur sa proue la figure d'une vache, on avoit publié la métamorphose de cette princesse. Mais cette explication n'est elle-même qu'une nouvelle fable, qu'on a inventée pour expliquer l'ancienne. Pausanias, et saint Augustin après lui, ont placé cet évènement dans des temps moins reculés. Selon eux, Io, princesse grecque, étoit fille d'Iasus, fils de Triopas VII, roi d'Argos; et certes si Danaüs et Egyptus, ses petits-fils, ne vécurent que vers l'an 1420 avant Jesus-Christ, comme on peut le prouver par les marbres d'Arondel, Io n'a dû vivre que long-temps après Inachus, qui étoit contemporain de Moyse, c'est-à-dire, près de six cents ans auparavant. Mais cette explication n'a aucun fondement solide dans l'antiquité, non plus que ce que dit Hérodote (1), qu'Io fut enlevée par des marchands phéniciens à Argos, ville florissante; car comme cette ville ne prit son nom que d'Argus, son quatrième roi, elle ne pouvoit pas être fort considérable du temps d'Inachus, son fondateur. Les auteurs grecs publioient aussi que cette partie de la mer Egée, qui fut nommée le Bosphore, avoit pris ce nom du trajet d'Io, métamorphosée en vache; mais on doit regarder ce fait comme une nouvelle fable, ainsi que le rapporte saint Augustin d'après Varron, qui fait venir le nom de Sérapis de celui d'Apis, roi d'Argos, et du mot *Soras*, qui veut dire un cercueil; parce qu'avant qu'on eût bâti un temple à ce

(1) Liv. I.

prince, on lui rendoit les honneurs divins dans le tombeau où il avoit été mis après sa mort. Car il y a bien de l'apparence que saint Augustin s'est trompé, pour avoir suivi sur cet article les traditions des Grecs, qui vouloient que tous les Dieux et tous les héros eussent pris naissance parmi eux. Jamais Apis, roi d'Argos, n'alla s'établir en Egypte, et il n'y eut jamais parmi ce peuple d'autre Apis que le bœuf qui portoit ce nom, comme le docte Marsham le prouve sans replique. On voit dans le cabinet de Brandebourg, publié par Berger, le fleuve Inachus couché près d'une vache, c'est-à-dire, près d'Io, sa fille.

Explication de la quatorzième Fable. (Page 36.)

Ce qui regarde la métamorphose d'Io en vache, et tous les voyages qu'Ovide lui fait faire, pour se mettre à couvert de la jalousie de Junon, qui l'avoit rendue furieuse en lui envoyant un taon qui la tourmentoit sans cesse, ayant été suffisamment expliqué dans la fable précédente, il est inutile de s'y étendre davantage. Mais je dois avancer ici un principe qui peut être très-utile à ceux qui veulent pénétrer le sens de ces anciennes fictions. Les fables étoient dans leur origine de véritables histoires, comme je le prouve ailleurs fort au long (1). Les poëtes profitant des moindres circonstances qui pouvoient soutenir dans ces anciens évènemens le merveilleux dont ils étoient si avides, les ont entiérement défigurées, et il suffit, en les expliquant, de ramener ces faits à leur première simplicité, sans entreprendre d'en expliquer toutes les circonstances, ce qui seroit souvent impossible, et toujours assez inutile.

(1) Voyez l'Entret. I et le II de mon *explication des fables.*

Explication de la quinzième Fable. (Page 40.)

C'est encore ici une fable égyptienne ramenée dans l'histoire grecque. Pan étoit une divinité fort honorée par les Egyptiens, dans la fameuse ville de Mendés; et il est sûr que ce peuple rendoit à la nature elle-même un culte religieux, sous le nom de Pan. C'est ce qu'on peut voir dans Hérodote et dans Diodore de Sicile (1). Cependant, comme il y a eu plusieurs personnes qui ont porté le nom de Pan, puisque Nonnus (2) en nomme douze, il n'est pas étonnant qu'il y en ait eu quelqu'un dans la Grèce à qui soit arrivée l'aventure que décrit notre poëte. Ce Pan, quel qu'il soit, fut l'inventeur de la flûte à sept tuyaux, si connue parmi les anciens, et que les Grecs nommoient *Syrinx*. Il avoit apparemment remarqué que les roseaux formoient quelques sons lorsqu'on venoit à y souffler, comme font nos bergers dans de simples chalumeaux; et il en joignit sept ensemble, qui, par leur inégalité, soit en longueur, soit en grosseur, formoient des sons différens. Peut-être même qu'il prit les roseaux dont il se servit, sur les bords du Ladon. Voilà ce qui a fait dire que Syrinx étoit fille du Dieu de ce fleuve. On ajouta que Pan, qui en étoit amoureux, l'avoit pousuivie, et que son père l'avoit changée en roseau. Tous les anciens regardent Pan comme l'inventeur de cette flûte, sans nous apprendre si c'étoit le fils de Pénélope, ou un autre, ce que je n'entreprendrai pas de décider. Virgile nous apprend en deux vers l'origine de cet instrument, et la manière dont il étoit fait :

Pan primus calamos cerâ conjungere plures
Instituit.
Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula.

(1) *Hérod.* Liv. III. *Diod.* Liv. V.
(2) Liv. III.

Explication de la seizième Fable. (Page 42.)

Tout ce que l'histoire nous apprend sur Argus, est qu'il y a eu un prince de ce nom, qui a été le quatrième roi d'Argos depuis Inachus, et qui donna son nom à cette ville. Tous les anciens, parmi lesquels on peut compter Asclepiade, cité par Apollodore, liv. I, et Phérécides, dont parle le scoliaste d'Euripide dans la tragédie des Phéniciennes, conviennent qu'Argus étoit fils d'Arestore. Ce prince étoit apparemment aussi sage qu'éclairé, et voilà pourquoi on lui a donné cent yeux ; ce que signifie le surnom *Panoptes*, que lui donnent les auteurs que je viens de citer. Si l'aventure d'Io est arrivée sous son règne, comme le prétendent les auteurs grecs que j'ai cités dans l'explication de cette fable, il y a apparence qu'on l'avoit mise sous sa conduite, et qu'il prit un grand soin de l'élever. Quelque prince qui portoit le nom de Jupiter, pour ravir Io, fit périr Argus. Cet évènement, habillé en fable, a reçu tous les ornemens et toutes les fictions qui l'accompagnent dans notre poëte.

Explication de la dix-septième Fable. (Page 43.)

Ovide raconte comment après la mort d'Argus, que Mercure fit mourir, Junon prit tous ses yeux pour les mettre dans la queue du Paon. Il y a bien de l'apparence que cette circonstance n'a d'autre fondement que la ressemblance du plumage de cet oiseau, qui étoit consacré à Junon, avec la figure de nos yeux, si on n'aime mieux dire toutefois que la physique entre pour quelque chose dans cette fable. Car il est bon de savoir, et je n'aurois peut-être pas occasion de le dire ailleurs, que les Dieux des Payens, qui pour la plupart avoient été des hommes

qu'on avoit élevés à ce rang, devinrent dans la suite les symboles de la nature. Ainsi Neptune représentoit l'eau, Vulcain le feu, Junon l'air ou l'éther; et comme cet élément nous transmet la lumière, il n'est pas étonnant qu'on ait orné de tant d'yeux l'oiseau qui étoit consacré à la Déesse qui le représentoit. Les mythologues ajoutent à cette fable, que lorsque Mercure eût endormi Argus, un jeune homme, nommé Hiérax, le réveilla, que ce Dieu se détermina à tuer Argus d'un coup de pierre et à changer Hiérax en Epervier. Ovide, cependant, dit qu'Argus fut tué d'un coup d'épée.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE SECOND.

FABLE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

Phaëton, insulté par Epaphus, monte au palais du Soleil, pour le prier de faire connoître qu'il est son fils. Apollon ayant juré par le Styx, qu'il ne lui refuseroit rien de tout ce qu'il souhaiteroit pour cela, il lui demanda à conduire son char pendant un jour; ce qui lui réussit si mal, que le monde alloit entièrement être embrâsé, si Jupiter, d'un coup de foudre, n'eût précipité ce jeune téméraire dans l'Eridan.

Le palais du Soleil étoit élévé sur de hautes colonnes; l'or y brilloit de tous côtés; et les pierres précieuses y jetoient un éclat qui imitoit celui du feu; les lambris étoient couverts d'ivoire,

et les portes étoient d'argent: la beauté de l'ouvrage surpassoit encore la richesse de la matière. Vulcain y avoit gravé de sa main l'océan qui environne la terre, la terre elle-même et le ciel. Les divinités maritimes paroissoient sur les ondes; Triton avec sa conque à la main; Prothée, qui sait l'art de prendre une infinité de formes différentes; Ægéon qui embrasse les plus monstrueuses baleines; et Doris, avec ses filles, dont les unes sembloient nager, pendant que les autres, assises sur des rochers, séchoient leurs cheveux, ou se faisoient porter sur le dos des monstres marins. Ces nymphes n'avoient pas toutes les mêmes traits; mais on remarquoit aussi sur leur visage cet air de ressemblance qui se trouve ordinairement entre des sœurs. La terre y étoit représentée avec les hommes qui l'habitent; on y voyoit des villes, des forêts, des animaux, des fleuves, des nymphes, et toutes les autres divinités champêtres. La brillante sphère du Ciel couronnoit tout l'ouvrage. Les douze signes du Zodiaque y étoient représentés, six à droite et six à gauche. Dès que Phaëton fut entré dans ce palais, il voulut s'avancer vers le Soleil; mais n'ayant pu en soutenir l'éclat, il s'arrêta à quelque distance de lui. Ce Dieu couvert d'une robe de pourpre, étoit assis sur un trône tout brillant d'émeraudes; il avoit à ses côtés les Jours, les Mois, les Années, les Siècles, et les

Heures, qui étoient à une distance égale les unes des autres. Le Printemps y paroissoit la tête couronnée de fleurs; l'Eté tout nud en portoit une d'épis; l'Automne avoit un habit souillé de la vendange; et l'Hiver des cheveux blancs et hérissés. Le Soleil, au milieu de cette cour, ayant apperçu de ces mêmes yeux qui découvrent tout, le jeune Phaëton interdit et surpris de tant de merveilles: Quel est le sujet de votre voyage, lui dit-il? Qu'êtes-vous venu chercher dans ce palais, Phaëton, vous que je reconnois pour mon fils? Dieu de la lumière, lui dit alors Phaëton, mon père, si toutefois il m'est permis de vous appeler de ce nom, donnez-moi, je vous prie, des marques assurées, qui fassent connoître à tout l'univers que je suis votre fils. Rassurez-moi contre un doute qui m'afflige. A ce discours, le Soleil ayant quitté cette lumière éclatante qui environnoit sa tête, lui ordonna de s'approcher, et l'ayant embrassé: Oui, vous êtes mon fils, lui dit-il, et vous méritez de l'être: Clymène ne vous a point trompé. Pour vous ôter, sur ce sujet, toutes sortes d'inquiétude, demandez-moi ce qui vous plaira, vous êtes sûr de l'obtenir: je prends à témoin de mes promesses, ce fleuve redoutable, par lequel jurent les Dieux, et que mes rayons n'ont jamais découvert. A peine avoit-il fait ce serment, que Phaëton le pria de lui donner la conduite de son char, pour

éclairer le monde pendant un jour. Ah ! mon fils, lui dit le Soleil, affligé du serment qu'il venoit de faire, c'est ma précipitation, sans doute, qui est cause de la demande indiscrète que vous me faites : que ne puis-je me rétracter ! c'est la seule chose que je voulusse vous refuser : il m'est du moins permis encore de vous détourner d'une entreprise si téméraire. Ah ! Phaëton, ce que vous souhaitez est au-dessus de vos forces et de votre âge : vous n'êtes qu'un simple mortel, et l'exécution du dessein que vous venez de former est au-dessus du pouvoir des hommes et des Dieux même. Les Dieux peuvent souhaiter tout ce qu'ils veulent ; mais je suis le seul qui puisse conduire le char enflammé qui éclaire le monde. Jupiter lui-même qui lance la foudre (eh ! qu'avons-nous de plus grand que ce Dieu ?) succomberoit dans cette entreprise. D'abord, l'entrée du chemin est si roide et si escarpée, que mes chevaux, quoiqu'encore frais, n'y montent qu'avec beaucoup de peine ; à midi, je me trouve si élevé, que quoique j'aie souvent vu de cet endroit la mer et la terre, je suis toujours saisi d'horreur quand je les regarde. La fin de la carrière va si fort en descendant, que c'est-là sur-tout qu'on a besoin d'adresse et d'expérience. Thétis, qui me reçoit dans ses ondes, craint toujours que je ne m'y précipite avec mon char. Ajoutez à cela que le ciel tourne

tourne sans cesse, et d'un mouvement rapide entraîne avec lui les astres : il faut que je m'oppose à ce violent tourbillon, et que, malgré son impétuosité, je prenne une route toute contraire. Figurez-vous, pour un moment, que je vous aie confié la conduite de mon char ; que ferez-vous? Aurez-vous la force de vous opposer au mouvement du ciel, et d'empêcher qu'il ne vous entraîne? Vous vous imaginez peut-être que vous trouverez sur votre route des bois, des villes, des maisons, des temples : aulieu de cela vous ne rencontrerez par-tout que des obstacles insurmontables, et des monstres qui vous effrayeront. Pour tenir le droit chemin et ne point vous égarer, il faut passer entre les cornes du Taureau, et près du Sagittaire : un Lion furieux qui se présentera à vous, un Scorpion monstrueux, qui étend ses bras sur une grande partie du ciel ; le Cancer qui a les siens recourbés : tout cela vous épouvantera. D'ailleurs, il n'est pas aisé de conduire mes chevaux, qui, toujours ardens et fougueux, soufflent le feu par la bouche et par les narines : quand ils sont une fois échauffés, et qu'ils commencent à mordre leur frein, j'ai bien de la peine moi-même à les gouverner : ne m'obligez pas, mon fils, à vous charger d'un emploi si difficile et si dangereux : changez de dessein, il en est temps encore : vous demandez des marques certaines qui puis-

sent vous assurer que vous êtes mon fils; en est-il de plus infaillible que la crainte que m'inspire le danger auquel vous voulez vous exposer ? L'accablement où vous me voyez ne prouve-t-il pas assez que je suis votre père ? Vous pouvez le remarquer sur mon visage; vous le verriez encore bien mieux, si vous pouviez pénétrer dans mon cœur; vous y reconnoîtriez le trouble et l'inquiétude d'un père qui vous chérit ; cherchez ce qu'il y a de plus précieux dans le monde; demandez ce que les cieux, la terre et la mer ont de plus rare, vous êtes sûr de l'obtenir : je ne vous refuse qu'une seule chose, laquelle bien loin d'être pour vous une marque de distinction, deviendroit l'occasion infaillible de votre perte. Phaëton, vous croyez demander une grace, et c'est votre ruine que vous cherchez. Hélas! vous m'embrassez, mon fils, vous voulez obtenir votre demande; vous l'obtiendrez: j'ai juré par le Styx de vous accorder tout ce que vous souhaiteriez; mais encore un coup, souhaitez quelque chose de plus raisonnable. Ce discours ne fait point changer Phaëton, il s'oppose à toutes les raisons de son père, et n'a d'autre ambition que celle de conduire son char. Enfin, après avoir différé, autant qu'il le pouvoit, le Soleil conduisit son fils au lieu où étoit le char. C'étoit l'ouvrage de Vulcain; l'essieu, le timon, les roues, en étoient d'or, et les raies étoient d'ar-

gent. Il étoit tout couvert de pierres précieuses, qui, venant à réfléchir la lumière du Soleil, éclatoient de tous côtés. Tandis que l'ambitieux Phaëton considéroit ce superbe ouvrage, la vigilante Aurore, vêtue d'un habit couleur de pourpre, ouvrit les portes de l'Orient, et son palais parsemé de roses. D'abord on vit les Etoiles disparoître, et Lucifer, qui les conduit, fut le dernier à se retirer. Apollon ayant vu que le ciel et la terre commençoient à se colorer, et que le croissant de la Lune s'effaçoit, commanda aux Heures d'atteler ses chevaux. Elles obéirent sur le champ, et les ayant fait sortir de l'écurie, où ils s'étoient rassasiés d'ambroisie, elles leur mirent les mords, et les attelèrent. Le Soleil ayant frotté le visage de son fils avec une essence céleste, de crainte que la flamme ne l'incommodât, et lui ayant ceint la tête de ses rayons : Mon fils, lui dit-il, en poussant un profond soupir, qui étoit comme le présage de son malheur, suivez du moins le dernier conseil que vous donne votre père : ne poussez point mes chevaux, et autant que vous le pourrez, ne leur lâchez point la bride : ils vont assez vîte d'eux-mêmes ; on n'a de la peine qu'à les retenir. Quoique le chemin, où vous trouverez cinq grands cercles, soit le plus droit, ce n'est pas celui-là qu'il faut suivre ; celui que vous devez tenir coupe obliquement trois des zones, et ne passe

pas plus avant : prenez garde de ne point approcher de trop près celles qui confinent les deux pôles. Voilà la route que vous devez tenir ; vous la reconnoîtrez à la trace que les roues y ont laissée ; afin que le ciel et la terre soient échauffés également, il ne faut ni monter trop haut, ni descendre trop bas : si vous vous élevez trop, vous mettrez le ciel en feu ; si vous descendez trop, vous brûlerez la terre ; le milieu est le chemin le plus sûr ; ne tournez point à droite du côté du serpent, ni à gauche du côté de l'autel, marchez à égale distance de ces deux constellations : j'abandonne le reste à la fortune ; je souhaite qu'elle vous soit favorable, et qu'elle prenne plus de soin de vous, que vous n'en prenez vous-même. Mais pendant que je vous parle, la nuit a terminé sa carrière, l'Aurore a déjà dissipé les ténèbres ; il n'y a plus de temps à perdre ; prenez les guides, ou plutôt, si vous êtes capable de changer de résolution, préférez les sages conseils que je viens de vous donner, à l'envie que vous avez de conduire mon char. Vous pouvez encore abandonner le dessein téméraire que vous avez formé, et me laisser le soin d'éclairer le monde. Phaëton, sans écouter les avis de son père, saute sur le char, et charmé de prendre en main les rênes, il lui rend grace d'une faveur qui ne lui est accordée qu'à regret.

SUITE DE LA Iere. FABLE.

ARGUMENT.

Quoique le Soleil eût donné à Phaëton tous les avis nécessaires pour bien conduire son char ; néanmoins il ne put empêcher que ses chevaux ne l'emportassent par des chemins qui leur étoient inconnus.

CEPENDANT les quatre chevaux du Soleil, Pyroïs, Eoüs, Æton, et Phlégon, remplissent l'air de hennissemens et de flammes, et frappent du pied la barrière du monde. Dès que Thétis, qui ne prévoyoit pas le triste sort de son petit-fils, l'eut ouverte, et que les chevaux se virent en liberté dans la vaste carrière du ciel, ils partent, ils volent, et écartant les nuages qui se trouvent à leur passage, ils devancent les vents qui se sont levés avec eux. Cependant ils sentent bientôt que le chariot qu'ils conduisent n'a pas son poids ordinaire : et tel qu'un vaisseau qui ne se trouve pas bien lesté, est emporté par les vagues, ce char ne va que par sauts et par bonds; les chevaux abandonnent leur route ordinaire, et Phaëton épouvanté ne sait plus de quel côté il doit les tour-

ner; et quand il le sauroit, il ne peut plus en être le maître. Ce fut alors, pour la première fois, que les étoiles glacées du Septentrion sentirent de la chaleur, et cherchèrent vainement à se plonger dans l'océan, où il ne leur est pas permis d'entrer. Le dragon voisin du pôle du nord, toujours engourdi de froid et peu redoutable, sentit les effets de la chaleur, et entra en fureur; on dit même que vous en fûtes troublé, languissant et paresseux Boote, et que votre chariot, qui vous retenoit autrefois, ne vous empêcha pas de prendre la fuite. L'infortuné Phaëton, ayant considéré la terre du haut du ciel, et ne voyant que des abîmes de tous côtés, pâlit, et ses genoux tremblent; au milieu de tant de lumière, ses yeux se couvrent de ténèbres; déjà il voudroit n'avoir jamais manié les chevaux de son père; il se repent d'avoir voulu connoître son origine à ce prix, et d'avoir obtenu ce qu'il demandoit; il aimeroit mieux à présent ne passer que pour le fils de Mérops. Cependant il est emporté comme un vaisseau dont le pilote a quitté le gouvernail, en l'abandonnant à la merci des Dieux et des vents. Quel parti doit-il prendre? Il a déjà fourni une partie de la carrière, et il lui reste encore un bien plus grand espace à parcourir: il compare ces deux espaces l'un avec l'autre, il se tourne tantôt vers le couchant, tantôt vers le levant, et sa malheureuse destinée l'empêche d'arri-

ver à aucun de ces deux termes. Dans l'effroi où il est, il ne sait plus à quoi se résoudre; il ne quitte pas encore les rênes, mais il n'a plus la force de les tenir; il ne se ressouvient plus du nom des chevaux; il ne voit de tous côtés dans le ciel que des prodiges et des monstres qui l'effraient. Il y a un endroit où le Scorpion forme deux arcs avec ses bras, et occupe en étendant son corps et sa queue, la place de deux signes. Le jeune Phaëton ayant apperçu ce monstre horrible, qui étoit couvert du noir venin qu'il exhaloit, et qui sembloit le menacer avec sa queue recourbée et pointue, perdit tout-à-fait le jugement, et la frayeur dont il fut saisi lui fit quitter les rênes. Dès que les chevaux les sentent flotter sur leur dos, ils s'emportent, et se voyant sans conducteur, ils parcourent les régions inconnues du Ciel; ils vont où leur fougue les entraîne, et ne connoissent plus leur route; tantôt ils s'élèvent jusqu'aux étoiles du firmament, tantôt ils se précipitent jusques près de la terre, et la Lune est étonnée de voir le char de son frère au-dessous du sien. Déjà les nues enflammées jettent de la fumée: les lieux élevés commencent à brûler, et sont entr'ouverts par la chaleur; la terre devient aride, et l'herbe desséchée se fane; les arbres sont brûlés avec leurs feuilles, et les moissons fournissent la matière de leur embrâsement. Ce sont-là les maux les moins

considérables : les villes entières sont consumées ; le feu réduit en poudre et leurs murailles, et leurs habitans ; les forêts et les montagnes sont en feu ; le mont Athos, le mont Taurus, le Cilix, le Tmole, l'Œta, sont embrâsés ; le mont Ida, si célèbre par ses fontaines, se trouve pour la première fois desséché ; tout est en feu ; le chaste Hélicon ; l'Hémus, qui n'avoit pas encore vu Orphée ; l'Etna, qui redouble alors ses flammes ; le Parnasse avec ses deux sommets, l'Erix, le Cinthe et l'Othrys, le Rhodope, qui vit alors fondre ses neiges ; le Didyme, le Mycale, le sacré Cythéron ; les glaces de la Scythie ne la garantirent pas de cet incendie général ; le Caucase se vit en feu, ainsi que le mont Ossa ; le Pinde, l'Olympe qui est plus élevé que ces deux montagnes, les Alpes qui vont jusqu'au ciel, et l'Apennin qui soutient les nuages. Phaëton voit de toutes parts l'univers enflammé ; il ne peut plus lui-même supporter la chaleur qui le brûle ; l'air qu'il respire semble sortir d'une fournaise ardente ; son chariot commence à s'enflammer, il est presque étouffé par la cendre et par les étincelles qui volent de tous côtés ; une noire et épaisse fumée qui l'enveloppe, l'empêchant de connoître où il est, et où il va, il se laisse emporter au gré des chevaux. On croit que ce fut dans cette occasion que le sang des Éthiopiens, brûlé par une chaleur si extraordi-

naire, s'étant répandu sur leur peau, leur donna cette noirceur qu'ils ont encore. Ce fut aussi dans le même temps que la Lybie, ayant perdu tout le suc qui l'humectoit, devint sèche et aride, et que les Nymphes virent en pleurant tarir les sources de leurs fontaines et de leurs lacs. La Bœotie vit aussi tarir la fontaine Dircé; Argos, celle d'Amymome; Corinthe, celle de Pyrené; les fleuves les plus abondans ne se trouvèrent pas en sûreté dans le lit où ils couloient: le Tanaïs, le vieux Pénée, le Caïque, l'Ismène et l'Erymanthe furent enflammés, ainsi que le Xante, qui devoit encore brûler une fois. Le Lycormas, dont les eaux son jaunâtres; le Méandre, qui fait tant de tours différens dans les plaines qu'il arrose; le Mélas, qui coule dans la Mygdonie; l'Eurotas, voisin du Ténare; l'Euphrate, qui traverse la ville de Babylone; l'Oronte, le rapide Termodon, le Gange, le Phase, le Danube, l'Alphée, et le Spercius; tous virent leurs eaux desséchées par la chaleur: la flamme fit fondre l'or que roule le Tage. Les Cygnes, qui avoient charmé tant de fois la Méonie par la douceur de leur chant, cherchèrent vainement à se rafraîchir dans les eaux du Caystre. Le Nil épouvanté se retira aux extrêmités du monde, et cacha sa source, qui n'a pu être découverte depuis ce temps-là. Les sept embouchures par lesquelles il se jette dans la mer, ne furent

plus alors que des vallées arides et couvertes de cendre; l'Hébre et le Strymon, qui arrosent la Thrace; tous les autres fleuves d'Occident. Le Rhin, le Rhône, le Pô et le Tibre, à qui les destins avoient promis l'empire du monde, furent desséchés dans cet embrâsement. La terre s'entr'ouvrit de tous côtés, et la lumière qui pénétra jusque dans le séjour des ombres, épouvanta Pluton et Proserpine. La mer s'étant retirée, laisse voir à sec les vastes campagnes de sable qu'elle couvroit auparavant; les montagnes ensevelies sous ses ondes, parurent pour la première fois, et augmentèrent le nombre des isles: les poissons cherchent un asyle dans les lieux les plus profonds; les dauphins n'osent plus jouer sur la surface de la mer, ni s'élancer hors de l'eau; les monstres demeurent étendus et sans mouvement. On assure même que Nérée, Doris, et leurs filles, sentirent la chaleur jusques dans le fond de leurs antres. Neptune en courroux voulut trois fois sortir les bras hors de l'eau, trois fois la chaleur l'obligea de les retirer.

La Terre voyant que les eaux de la mer dont elle étoit environnée, s'étoient retirées, et que les fontaines qui servoient à l'arroser, s'étoient cachées dans son sein, leva sa tête, qui étoit autrefois si féconde: alors entièrement sèche et aride, et s'étant couverte le visage de la main, elle fit

entendre un tremblement affreux, et descendit dans un lieu plus bas que celui qu'elle avoit accoutumé d'habiter, d'où elle adressa cette plainte à Jupiter : « Souverain des Dieux, s'il est vrai » que vous regardiez avec plaisir les maux que » j'endure, et que je les aie mérités, que ne lan- » cez-vous contre moi votre tonnerre? Si je dois » périr par le feu, que ce soit par celui qui par- » tira de votre main : ce sera pour moi une » consolation d'avoir Jupiter pour auteur de mes » malheurs. Mon gosier desséché par la chaleur » qui l'étouffe, a de la peine à prononcer ce » peu de paroles; voyez mes cheveux brûlés, » mon visage et mes yeux couverts de feu et » de fumée; est-ce là la récompense de ma fécon- » dité et des biens dont j'ai enrichi l'univers? Ai- » je donc mérité d'être traitée ainsi, parce que » j'ouvre pendant tout le cours de l'année mon » sein à la charrue qui le déchire, ou parce que j'ai » soin de fournir de l'herbe aux animaux, les » fruits et tout ce qui est nécessaire à la subsis- » tance des hommes? Est-ce enfin parce que je » produits de l'encens qui brûle sur les autels » des Dieux? Mais je veux que ce soit par ma » faute que j'ai mérité d'être réduite en poudre; » qu'ont fait les eaux? quel forfait a commis votre » frère, et pourquoi l'empire de la mer, qui » fut son partage, se trouve-t-il si fort diminué?

» Pourquoi l'éloignez-vous encore du Ciel par
» l'abaissement des ondes? Si vous n'êtes pas tou-
» ché ni de mes malheurs ni de ceux de Nep-
» tune, vous devez du moins être sensible à
» ceux qui menacent le ciel où vous régnez.
» Voyez comme l'un et l'autre pôle est embrasé;
» si la flamme les endommage une fois, vous ver-
» rez bientôt votre palais réduit en cendre. Atlas, le
» grand Atlas lui-même ne peut plus qu'à peine
» soutenir le globe enflammé qu'il porte sur ses
» épaules. Si la mer, la terre et les cieux périssent
» dans cet embrasement, le monde va retomber
» dans le premier chaos; dérobez aux flammes ce
» qu'elles ont épargné, et ne laissez pas entière-
» ment périr l'univers. » Tel fut le discours de la Terre; la chaleur l'ayant empêchée d'en dire davantage, elle alla se cacher dans les antres les plus voisins du séjour des ombres.

FABLES II, III ET IV.

ARGUMENT.

Pour prévenir un embrasement universel, Jupiter foudroya Phaëton, dont les sœurs furent converties en peupliers, et leurs larmes formèrent l'ambre qui en découla. Le roi Cycnus, inconsolable de sa mort, fut changé en Cygne.

JUPITER, après avoir pris à témoin les autres Dieux et le Soleil lui-même, de la nécessité où il se trouvoit de remédier promptement à un danger si pressant, monta au plus haut de l'Olympe, dans le lieu même d'où il fait gronder le tonnerre, lance sa foudre et fait tomber les pluies sur la terre; mais n'y ayant trouvé ni nuages, ni vapeurs, il fit entendre un coup de tonnerre, et frappa Phaëton d'un coup de foudre qui lui ôta la vie et le fit tomber de son char. Ainsi fut éteint par le feu même l'embrasement qui menaçoit l'univers; les chevaux renversés, ayant fait un effort pour se relever, rompirent leurs rênes et leurs freins, et se dégagèrent du chariot. On vit épars de tous côtés, les mords, le timon, l'essieu, les rayons

des roues, et les autres parties du char que la foudre avoit brisé. Cependant Phaëton, les cheveux en feu, tombe du haut du Ciel, et laisse après lui une longue traînée de flammes : telle est celle qu'on apperçoit pendant un temps serein, dans ces étoiles qui changent de place, et qui semblent tomber sur la terre. L'Eridan, qui coule dans des lieux bien éloignés du pays qui avoit vu naître ce prince infortuné, le reçut dans ses ondes, et lava son visage qui étoit tout couvert d'écume.

Les nymphes de l'Hespérie, après avoir rendu les derniers devoirs à Phaëton, mirent cette épitaphe sur son tombeau.

Ci-gît Phaëton qui conduisit autrefois le char du Soleil, son père : malheureux dans l'exécution, la beauté d'une entreprise si noble et si hardie le justifie assez du mauvais succès qui la suivit.

Cependant le Soleil, accablé de la douleur que lui causoit le malheur qui venoit d'arriver à son fils, se cacha ; et s'il en faut croire la tradition, il y eut un jour entier pendant lequel il n'éclaira point le monde. L'embrasement servit de lumière, et ce fut le seul avantage que l'univers tira de cet accident. Après que Clymène eut dit tout ce que la douleur inspire dans des occasions aussi tristes, elle s'arracha les cheveux, et courut de tous côtés

pour chercher le corps, ou du moins les cendres de son fils. Enfin, ayant trouvé ses os ensevelis sur un rivage étranger, elle s'arrête près du tombeau qui les tient enfermés, mouille de ses larmes le marbre où son nom étoit gravé, et tâche de l'échauffer en l'embrassant. Les Héliades de leur côté font entendre leurs pleurs, leurs gémissemens, leurs cris, se meurtrissent le sein, et donnent toutes les autres marques de la plus vive douleur (vaine et inutile consolation pour ceux qui ne sont plus!) Attachées jour et nuit au tombeau de leur frère, elles prononcent sans cesse le triste nom de Phaëton, qui ne peut plus entendre leurs regrets. Quatre mois s'étoient écoulés, et leur douleur, tournée en habitude, étoit encore aussi vive que le premier jour, lorsqu'enfin Phaëtuse, qui étoit l'aînée, voulant s'asseoir à terre, sentit ses genoux se roidir; elle fit un cri, et la belle Lampétie, qui voulut la secourir, ne put s'approcher d'elle, ses pieds ayant déjà pris racine. La troisième, désespérée du malheur de ses sœurs, voulut s'arracher les cheveux; mais elle n'arracha que des feuilles. L'une se plaint que ses jambes ne sont plus que le tronc d'un arbre; l'autre, que ses bras en deviennent les branches. Etonnées de ce prodige, elles voient l'écorce couvrir tout leur corps; elles n'ont déjà plus que la bouche qui n'en soit pas enveloppée, et elles appellent leur mère. Mais hélas! quel secours peut-elle leur donner? Elle court tantôt à

l'une de ses filles, tantôt à l'autre; elle les embrasse, tandis qu'il lui est permis de les embrasser. En vain elle s'efforce de les dégager des racines qui les tiennent attachées, elle n'arrache que des branches encore tendres, et elle en voit sortir des gouttes de sang. « Epargnez-nous, ma mère, s'écrient- » elles, épargnez-nous; les efforts que vous faites » sont autant de blessures dont vous nous déchi- » rez le corps. Adieu, ma chère mère, adieu » pour la dernière fois. » Telles furent leurs dernières paroles; l'écorce qui acheva de les envelopper leur ferma la bouche pour jamais. Les larmes qui coulèrent de ces nouveaux arbres s'endurcirent au soleil et devinrent autant de grains d'ambre. L'Eridan les reçut, et c'est-là qu'on les prend pour en faire l'ornement des dames romaines.

Cycnus, fils de Sthénélée, fut témoin de ce prodige. Quoique ce prince fût uni par le sang à Phaëton du côté de sa mère, il l'étoit encore davantage par les liens de l'amitié. Les peuples de Ligurie le reconnoissoient pour leur souverain, et il étoit le maître de plusieurs villes. Le malheur arrivé à son ami, lui ayant fait abandonner ses états, il vint sur les bords de l'Eridan, et il les faisoit retentir de ses tristes regrets, ainsi que les forêts voisines, que les sœurs de Phaëton changées en arbres venoient d'augmenter,

lorsque

lorsque tout d'un coup il sentit sa voix s'affoiblir : ses cheveux ne sont plus que des plumes blanches, son col s'allonge, ses doigts s'attachent et s'unissent par une peau rougeâtre, des aîles lui couvrent les côtés; un bec arrondi lui tient lieu de bouche; il devient un cygne, et se ressouvenant encore de la foudre de Jupiter, qui avoit si injustement fait périr son ami, il n'ose prendre son essor, il se contente de voler près de la terre, et choisit pour sa demeure les étangs et les lacs. La haine qu'il conserve pour le feu, l'oblige à habiter dans l'élément qui lui est le plus contraire.

Cependant le Soleil, que la mort de son fils Phaëton rendoit inconsolable, ne songe qu'à s'affliger. Pâle et défiguré, tel qu'il paroît lorsqu'il est éclipsé, il hait le jour et la lumière, ne peut se souffrir lui-même; et, livré à la douleur et à la colère, il refuse avec opiniâtreté d'éclairer le monde. « Ma vie, dit-il, » n'a été que trop agitée depuis que l'uni- » vers subsiste : je me lasse enfin d'un travail » qui ne finit point, et dont je suis si mal ré- » compensé. Qu'un autre que moi conduise dé- » sormais le char qui porte la lumière; si per- » sonne ne veut se charger de cet emploi, et si » tous les Dieux sont obligés d'avouer qu'il est » au-dessus de leurs forces, que Jupiter lui-même

» l'entreprenne : du moins pendant ce temps-là
» il quittera la foudre, dont il ne sait se servir
» que pour enlever les enfans à leurs pères.
» Quand il saura par lui-même la peine qu'on a
» à conduire mes chevaux, il verra qu'on ne doit
» pas être puni pour ne les avoir pas bien gou-
» vernés. » Pendant que le Soleil fait ses plaintes, tous les Dieux assemblés autour de lui, le prient instamment de ne pas différer plus long-temps d'éclairer le monde, et de dissiper les ténèbres qui le couvrent. Jupiter lui-même, après lui avoir marqué le chagrin qu'il a d'avoir été obligé de se servir de sa foudre, joint ses prières à celles des autres Dieux, et lui ordonne en maître de lui obéir. Le Soleil rassemble ses chevaux encore épouvantés; il les presse du fouët et de l'aiguillon, il décharge sur eux sa colère et leur reproche la mort de son fils.

FABLE V.

ARGUMENT.

Comme Jupiter faisoit la revue du monde, pour éteindre le reste du feu, il devint amoureux de Calisto, qu'il vit en passant par l'Arcadie; et pour se faire aimer de cette nymphe, il prit la forme de Diane.

CEPENDANT Jupiter, après avoir visité tout le ciel, pour voir si le feu n'avoit rien endommagé, et s'il n'y avoit point quelque endroit qui menaçât ruine; voyant que tout étoit en bon état, tourna ses regards du côté de la terre, et y descendit pour réparer les désordres que l'incendie y avoit causés. Il prit un soin tout particulier de l'Arcadie; d'abord il fit couler les fontaines et les fleuves qui avoient été desséchés. La terre reprit par son ordre son ancienne verdure, les arbres dépouillés se virent couverts de leur feuillage, et les forêts désolées par le feu commencèrent à pousser des rameaux et des feuilles. Pendant qu'il porte ainsi ses pas de tous côtés, il apperçoit Calisto, et conçoit pour elle un amour violent. Cette belle nymphe ne s'appliquoit ni à filer, ni à se

parer : un ruban blanc attachoit ses cheveux, qu'elle ne prenoit aucun soin d'arranger, et sa robe étoit retroussée avec une simple agraffe. On la voyoit toujours avec un arc et une flèche à la main. Compagne de Diane, elle étoit la plus chérie des nymphes de sa suite. Mais est-il quelque bonheur qui soit durable ? Un jour, un peu après midi, elle entra dans un sombre boccage pour s'y reposer ; elle débanda son arc, et appuyant sa tête sur son carquois, elle se coucha sur l'herbe. Jupiter la vit seule et accablée de lassitude. « Du » moins, dit-il, Junon ne saura point cette nou» velle infidélité : après tout, quand elle l'appren» droit, dois-je si fort m'embarrasser de ses plaintes » et de ses reproches ? » Ayant pris sur-le-champ la figure et l'habit de Diane : « Belle nymphe, » lui dit-il, qui faites l'ornement de ma cour, » de quel côté avez-vous chassé aujourd'hui ? » Déesse, lui répliqua la Nymphe, en se levant pour la saluer, « quand Jupiter même m'enten» droit, je ne saurois m'empêcher de vous pré» férer à lui. Vous êtes plus respectable que le » maître du monde. » Ce discours plut à Jupiter ; il se prit à rire de voir que par cette méprise, on le préféroit à lui-même : il la caresse, et lui donne des baisers trop peu chastes pour une fille. Comme elle se préparoit à lui faire l'histoire de sa chasse, il se jeta à son cou et ne

se fit connoître que par un crime. Elle fit toute la résistance dont elle étoit capable. Hélas ! si vous l'aviez vue, Junon, vous auriez été moins irritée contre elle. Ses efforts furent inutiles; est-il quelque mortel, et sur-tout une fille, qui puisse résister à Jupiter? Après cette aventure, il remonte au ciel. Calisto regarde avec indignation le bois qui fut témoin de son malheur ; elle en sort avec précipitation, oubliant presque son carquois, ses flêches et son arc, qu'elle avoit suspendus à un arbre.

SUITE DE LA Ve. FABLE.

ARGUMENT.

Les Nymphes découvrent à Diane le malheur arrivé à Calisto, et cette Déesse la chasse de sa compagnie, parce qu'elle avoit perdu sa pudicité.

DIANE, accompagnée de toutes ses nymphes, et fière des dépouilles et des bêtes qu'elle venoit de tuer, parut en ce moment sur le mont Ménale, et ayant vu, Calisto, elle l'appela. Au lieu de s'approcher de la déesse Calisto, qui craignoit que ce fût encore Jupiter, prit la fuite et s'éloigna; mais s'étant rassurée en voyant les nymphes ses compagnes, elle se joignit à elles. Hélas! qu'il est difficile, lorsqu'on a quelque crime à se reprocher, que notre visage ne nous trahisse. A peine Calisto ose-t-elle lever les yeux; elle ne marche plus à côté de la Déesse; elle ne devance pas ses compagnes comme elle faisoit auparavant; elle garde au contraire un profond silence: la confusion qui paroissoit sur son visage, annonçoit l'outrage qu'elle avoit reçu. Diane, si elle n'eût été vierge, auroit pu le connoître aisément: et ses compagnes,

dit-on, s'en apperçurent. Elle étoit déjà dans son neuvième mois, lorsque la Déesse, pour éviter la chaleur, entra dans un boccage frais, où un ruisseau couloit sur le sable avec un doux murmure. Après avoir loué la beauté de cette aimable retraite, Diane mit les pieds dans l'eau. Puisque nous voilà seules, dit-elle, baignons-nous, l'eau est bonne. Toutes les Nymphes commencèrent alors à se déshabiller; et comme Calisto, que le discours de Diane avoit fait rougir, tardoit trop à quitter ses habits, ses compagnes la déshabillèrent, et sa nudité fit paroître son crime. Interdite et confuse, elle tâchoit en vain de se cacher, lorsque la Déesse la chassa de sa compagnie en lui ordonnant de se retirer, et de ne point profaner le ruisssau où elle se baignoit.

FABLES VI ET VII.

ARGUMENT.

Junon, jalouse de ce que Calisto avoit su plaire à Jupiter, la changea en ourse. Comme Arcas, son fils, l'alloit tuer sans la connoître, Jupiter les enleva l'un et l'autre dans le ciel, où ils forment les constellations de la grande et de la petite Ourse. Le Corbeau, pour avoir trop jasé, devint noir, de blanc qu'il étoit autrefois.

Il y avoit déjà du temps que Junon avoit découvert l'intrigue de son mari; mais elle attendoit un temps propre à faire éclater sa vengeance, et elle crut alors qu'il ne falloit pas la différer davantage. La naissance d'Arcas, dont Calisto étoit accouchée, augmentoit le ressentiment de cette Déesse. « Falloit-il encore que ma rivale devînt » féconde, dit-elle, en regardant cet enfant d'un » air sombre et farouche; falloit-il qu'elle rendît » par-là si authentique et le crime de Jupiter, » et l'outrage qu'il m'a fait? Mais je serai vengée, » Nymphe, vous perdrez cette beauté qui vous » a rendue si aimable et qui plaît tant à mon » époux. » Elle dit, et ayant pris sa rivale par

les cheveux, elle la renverse par terre; les bras que cette Nymphe infortunée lui tend pour la fléchir, se couvrent d'un poil noir et hérissé; ses mains qui se recourbent deviennent des ongles crochus et lui servent de pieds; cette bouche, dont Jupiter avoit été si charmé, s'entr'ouvre d'une manière effroyable; et afin qu'elle ne puisse toucher personne par ses plaintes, l'usage de la parole lui est interdit; il ne lui reste qu'une voix menaçante et terrible qui sort d'un gosier enroué. Quoique son corps fût ainsi changé en ourse, elle conserva néanmoins toute sa raison. Ses gémissemens continuels marquoient combien elle étoit encore sensible à son malheur; elle levoit au ciel ce qui avoit été autrefois ses mains, et ne pouvant pas donner à Jupiter le nom d'ingrat, elle sentoit bien toute son ingratitude. Hélas! combien de fois, n'osant demeurer seule au milieu des forêts, vint-elle auprès de son palais et dans les champs qui lui avoient autrefois appartenu! combien de fois fut-elle poursuivie par les chiens à travers les rochers! combien de fois, enfin, la crainte des chasseurs l'obligea-t-elle de fuir, elle qui jadis aimoit tant la chasse! Ne se ressouvenant point qu'elle étoit elle-même une bête féroce, elle se cachoit lorsqu'elle en rencontroit, et quoiqu'elle fût ourse, elle ne fuyoit pas moins quand elle appercevoit des ours sur les montagnes;

elle étoit même effrayée à la vue des loups, quoique son père alors fût au nombre de ces animaux. Cependant le jeune Arcas, qui ignoroit le triste sort de Calisto, sa mère, avoit atteint l'âge de quinze ans. Un jour qu'il étoit à la chasse, et qu'il faisoit une enceinte dans la forêt d'Erymanthe, elle se rencontra parmi les autres bêtes qu'il poursuivoit. Dès qu'elle apperçut son fils, elle s'arrêta et donna quelques signes qui prouvoient qu'elle le reconnoissoit. Arcas, épouvanté de voir une ourse qui le regardoit fixement, se mit à fuir; et voyant qu'elle le poursuivoit, il alloit la percer d'un coup de flêche, lorsque Jupiter arrêta la main qui alloit commettre un parricide, et les enlevant tous deux dans le ciel, en forma deux constellations qui sont voisines l'une de l'autre. Junon ayant vu sa rivale briller parmi les astres, entra dans une nouvelle fureur, et alla sur-le-champ trouver Thétis et le vieux Océan, si respectable même aux autres Dieux. Comme ils lui demandoient le sujet de son arrivée : « Vous voulez » savoir, leur dit-elle, pourquoi la reine des » Dieux abandonne le Ciel pour venir dans votre » empire, c'est qu'une autre règne dans le Ciel » en ma place. N'ajoutez jamais de foi à mes » paroles, si lorsque la nuit aura répandu ses » ténèbres, vous ne voyez briller deux nouveaux » astres dans le cercle qui environne le pôle.

» Voilà le sujet de ma rage et de mon désespoir.
» Eh ! qui craindra désormais d'offenser Junon ?
» Qui pourra redouter sa colère, puisqu'elle ne
» sert qu'à élever ceux dont elle veut se venger?
» C'est donc là qu'aboutit ma toute-puissance !
» J'avois voulu dégrader ma rivale, en lui ôtant
» même la figure humaine, et j'en ai fait une
» divinité. Est-ce ainsi que je punis le crime, et
» que je prouve quelle est mon autorité ? Que
» son amant lui fasse perdre la figure hideuse
» dont je l'avois revêtue; qu'il lui rende toute sa
» beauté, comme il la rendit autrefois à la fille
» d'Inachus ; qu'il me chasse du Ciel pour la faire
» régner en ma place; il lui siera bien d'être le
» gendre de Lycaon. Mais vous, si vous êtes
» sensibles à l'outrage qu'on fait à une Déesse que
» vous avez pris soin de former, ne permettez
» jamais que ces nouveaux astres trouvent une
» retraite dans votre empire ; éloignez de vos
» eaux une adultère qui en souilleroit la pureté. »
Après que les Dieux de la mer eurent accordé à Junon ce qu'elle venoit de leur demander, cette Déesse remonta dans le Ciel sur son char traîné par des paons, dont les plumes avoient été embellies depuis peu par les yeux d'Argus, que Mercure avoit tué. C'est ainsi que celles du corbeau, pour avoir trop parlé, devinrent noires. La blancheur de cet oiseau égaloit autrefois celles des colombes,

celles des oies sacrées, qui devoient un jour sauver le Capitole, et celles des cygnes même. Sa langue fut cause de sa disgrace ; et pour avoir trop parlé il devint noir, de blanc qu'il étoit auparavant. Coronis, qui habitoit autrefois la ville de Larisse, étoit la plus belle personne de toute la Thessalie; elle fit vos plus chers délices, Apollon, tandis qu'elle n'eut point un surveillant indiscret. Le Corbeau, qui étoit l'oiseau d'Apollon, découvrit son intrigue ; et comme un confident zélé, il alloit l'apprendre à son maître, lorsqu'il rencontra sur son chemin la Corneille, qui lui demanda le sujet de son voyage. Le Corbeau le lui ayant appris, vous vous chargez-là, lui dit-elle, d'un emploi bien délicat; ne méprisez pas l'avis que je vous donne.

FABLE VIII.

ARGUMENT.

Une autre fille du même nom que Coronis, maîtresse d'Apollon, avoit été changée en Corneille, et pour un rapport indiscret qu'elle avoit fait à Minerve, dont elle étoit chérie, sur la corbeille où Erichthonius étoit enfermé, elle perdit ses bonnes graces.

CONSIDÉREZ ce que j'étois autrefois, et ce que je suis maintenant: voulez-vous savoir le sujet de mon malheur? J'ai été punie pour avoir fait un rapport trop sincère. Pallas avoit enfermé dans une corbeille d'osier Erichthonius, qui étoit venu au monde sans mère. Elle la donna aux trois filles de Cécrops, en leur défendant d'y regarder. Caché sous les feuilles d'un ormeau, j'observois la conduite de ces trois princesses. Pandrose et Hersé suivoient exactement les ordres de Pallas; mais leur sœur Aglaure, s'étant moquée de leur timidité, ouvrit la corbeille, et elles y trouvèrent un enfant qui avoit les pieds d'un serpent. J'allai sur le champ apprendre à la Déesse l'infidélité de ces trois filles; pour toutes récom-

pense je perdis sa protection, et la Chouette me fut préférée. Cette punition doit apprendre aux autres oiseaux à ne pas se perdre par leur indiscrétion. Il est vrai que j'avois acquis les bonnes graces de Pallas sans les avoir briguées ; elle pourra vous l'apprendre elle-même, si vous voulez le lui demander. L'indignation qu'elle a conçue contre moi, ne l'empêchera pas de vous le dire. Tout le monde sait que j'étois fille du fameux Coronée, qui régnoit dans la Phocide. Ma naissance me fit rechercher en mariage par de grands princes, (vous voyez que je mérite quelque distinction) ; mais ma beauté me fut funeste. Comme je me promenois un jour à pas lents sur le bord de la mer (car c'est ma coutume de marcher toujours avec gravité) ; Neptune me vit, et devint amoureux de moi. Comme il perdoit également et son temps et toutes les douceurs qu'il me disoit, il résolut de me faire violence, et se mit à me poursuivre. Je pris la fuite ; mais ayant trouvé un sable mouvant, je fus bientôt fatiguée; j'eus beau appeler les hommes et les Dieux, personne ne venoit à mon secours; heureusement une Déesse vierge fut touchée du malheur d'une fille dont la pudeur étoit en si grand danger, et elle me secourut. J'avois les bras élevés vers le ciel, et je les vis se couvrir d'un plumage noir : je m'efforçois d'ôter mes ha-

bits, mais je ne trouvai que des plumes qui avoient pris racine dans ma peau. En vain je voulus me frapper le sein avec mes mains, je n'avois plus de mains pour le frapper, et mon sein même étoit couvert de plumes. Je m'apperçus cependant que le sable ne me retenoit plus; je courois, et m'élevois même de terre, et je me vis dans un instant au milieu des airs. Ma chasteté m'attira la protection de Minerve, qui me prit pour sa compagne: mais de quoi m'a servi cet honneur, puisque Nyctiméne, changée en oiseau pour un crime horrible, m'a enlevé la faveur de cette Déesse?

FABLE IX.

ARGUMENT.

Nictiméne ayant conçu pour son père Nictée une flamme criminelle, les Dieux, pour punir son inceste, la métamorphosèrent en hibou, et Apollon perce d'un coup de flèche le sein de Coronis, sur le rapport que le Corbeau lui fit de l'infidélité de sa maîtresse.

L'HISTOIRE est trop connue dans toute la ville de Lesbos, pour que vous n'en ayez pas ouï parler. Cette fille conçut un amour criminel pour son père : il est vrai qu'elle fut changée en oiseau ; mais le ressouvenir de son crime l'oblige encore à fuir la lumière, et à se tenir cachée dans les ténèbres de la nuit : tous les autres oiseaux lui font la guerre. Tel fut le récit de la Corneille. Que l'effet de vos présages, lui dit le Corbeau, retombe sur vous ; je méprise un vain augure. Il continua ensuite son chemin pour aller dire à Apollon qu'il avoit vu sa maîtresse entre les bras d'un jeune Thessalien. Au récit de l'infidélité de son amante, Apollon laissa tomber sa couronne de lauriers et sa lyre : il pâlit, et son indignation parut sur son visage. Enflammé de colère,

colère, il prit ses flèches, banda son arc, et perça d'un trait le sein qui lui avoit inspiré tant d'amour. Coronis se sentant blessée, jeta un grand soupir, et ayant arraché la flêhe de la plaie, elle fut bientôt couverte du sang qui en couloit. Vous vous êtes vengé, Apollon, lui dit-elle; vous auriez dû attendre du moins que j'eusse mis au monde l'enfant que je porte dans mon sein. Mon fils et moi, nous mourrons du même coup. A peine eut-elle dit ces paroles, qu'un froid mortel se répandit sur tout son corps, et son ame en sortit avec son sang. Apollon se repentit, mais trop tard, de s'être vengé si cruellement. Désespéré d'avoir ajouté foi au rapport du Corbeau, et de s'etre porté à cette violence, il ne regarda qu'avec horreur cet oiseau, qui, en lui révélant l'infidélité de sa maîtresse, l'a jeté dans un état si douloureux. Il ne peut plus souffrir ni son arc, ni ses traits; il déteste la main qui s'est servie de ses fatales flèches. En vain il embrasse sa chère Coronis, et cherche à la réchauffer, tous les remèdes que son art lui fournit sont inutiles, et il ne sauroit vaincre ni la mort ni ses destinées. Après avoir essayé sans succès tous les secrets de la médecine, voyant qu'on élevoit le bûcher où devoit brûler le corps de sa maîtresse, il commença à pousser de grands soupirs; car il n'est pas permis aux Dieux de verser

des larmes ; tels sont les cris et les gémissemens d'une vache, qui voit porter le coup fatal au jeune veau qui n'avoit pas encore quitté la mamelle. Après avoir répandu des parfums sur le corps de son amante, après l'avoir embrassée, et lui avoir rendu tous les devoirs funèbres ; pour empêcher que la flamme ne consumât l'enfant qu'elle avoit dans son sein, il l'en retira, et le porta dans l'antre du centaure Chiron. Le Corbeau, pour avoir révélé le mystère, fut banni du nombre des oiseaux dont le plumage est blanc.

FABLE X.

ARGUMENT.

Ocyroé, fille du centaure Chiron, voulant se mêler de prédire l'avenir, anuonçoit à son père les destinées du jeune Esculape, lorsque les Dieux la changèrent en Jument.

CEPENDANT le centaure Chiron étoit charmé d'avoir pour élève le fils d'Apollon. L'honneur de cet emploi lui en adoucissoit toutes les peines. Sa fille, avec ses beaux cheveux blonds, étoit toujours auprès de cet enfant. La nymphe Chariclo, qui étoit accouchée d'elle sur les bords d'un fleuve rapide, lui avoit donné le nom d'Ocyroé. Cette fille, peu satisfaite d'avoir été instruite dans tous les secrets de son père, se mêloit aussi de prédire l'avenir. Dans l'un de ces transports qu'inspire le Dieu dont elle étoit possédée, elle dit un jour, en regardant le fils d'Apollon : Croissez, jeune nourrisson, croissez pour le bonheur du monde : vous sauverez souvent la vie aux hommes ; vous aurez même le pouvoir d'arracher leurs ames des bras de la mort ; mais lorsque vous aurez une fois opéré

ce prodige, dont les Dieux sont si jaloux, la foudre de Jupiter, votre aïeul, vous empêchera d'y réussir une seconde fois. Privé alors des privilèges de la divinité, dont vous jouissiez auparavant, vous ne serez plus qu'un corps inanimé; mais ce même corps reprendra dans la suite tous ses avantages, et vous serez remis au rang des Dieux; ainsi changeront deux fois vos destinées. Pour vous, mon père, continua-t-elle, en adressant la parole à Chiron, qui possédez maintenant le privilège de l'immortalité, vous vous souhaiterez la mort, lorsque le venin d'un monstre, coulant dans vos veines, vous fera souffrir de cruelles douleurs. Les Dieux vous soumettront alors à la loi des autres mortels, et les Parques couperont le fil de votre vie. Elle avoit encore plusieurs autres choses à ajouter au sujet des aventures de son père, lorsqu'on la vit tout d'un coup soupirer et répandre des larmes. Le destin, dit-elle, m'empêche de prononcer ce qui me restoit à dire; et je vois que l'usage de la parole m'est interdit. Ma science étoit-elle donc quelque chose de si important pour m'attirer la colère céleste? Il me seroit bien plus avantageux de n'avoir jamais connu l'avenir. Hélas! il me paroît que je commence à être privée de la figure humaine; l'herbe semble être la nourriture dont je dois me servir désormais: un mouve-

ment impétueux me porte à courir au milieu des champs : je me vois changée en jument. C'étoit donc ainsi que je devois ressembler à mon père : mais pourquoi faut-il que je sois entièrement métamorphosée, puisque Chiron, sous la forme d'un centaure, conserve du moins la figure d'un homme ? On n'entendit qu'à peine ces dernières paroles, tant elle les prononça confusément. Ce n'étoit plus une voix articulée, ni même des sons qui ressemblassent parfaitement aux hennissemens d'une jument, quoiqu'ils commençassent à les imiter. Un moment après s'étant mise à hennir, elle alla chercher les pâturages. Une corne, quoiqu'encore fort mince, commence à réunir les doigts de ses mains et de ses pieds ; sa bouche s'agrandit, son col s'allonge, l'extrémité de sa robe prend la forme d'une queue de cheval ; ses cheveux flottans sur ses épaules sont changés en crinière. Enfin, cette métamorphose lui fait perdre sa voix, sa figure et son nom.

FABLE XI.

ARGUMENT.

Mercure ayant volé les bœufs d'Apollon, engagea Battus, qui l'avoit vu, à n'en rien dire, et lui fit pour cela un présent. Mais, comme il se défioit de ce vieux berger, il prit une autre figure, et le tenta par de nouvelles promesses qui l'éblouirent. Pour le punir de son infidélité, Mercure le métamorphosa en pierre de touche.

CHIRON pleurant le malheur de sa fille, imploroit envain votre secours, Apollon ! il n'étoit pas en votre pouvoir de changer sa destinée ; et quand vous l'auriez pu, vous n'étiez pas présent à cette triste aventure. Sous l'habit d'un berger, la houlette et une flûte à la main, vous gardiez les troupeaux dans les agréables campagnes de Messène. On raconte que tandis que vous étiez occupé de vos amours, et que le son de votre flûte vous charmoit, vos bœufs s'égarèrent dans les plaines de Pyle. On ajoute que Mercure les ayant rencontrés, les avoit cachés dans une forêt voisine, et que personne ne s'étoit

apperçu de ce vol que Battus, vieux berger, qui gardoit dans ce canton les beaux haras du riche Nélée. Mercure craignant d'être découvert, se mit à le caresser, et lui dit, en le prenant par la main: Mon ami, si quelqu'un par hasard vient vous demander des nouvelles de ce troupeau, dites hardiment que vous ne l'avez point vu; pour vous récompenser d'avance de ce petit plaisir, je vous donne cette belle génisse. Vous pouvez être en sûreté, lui dit Battus en la prenant; cette pierre que vous voyez-là trahira plutôt votre secret que moi. Mercure après cela fit semblant de s'éloigner, et étant revenu un moment après sous une autre figure: Bon homme, lui dit-il, si vous avez vu passer par-là un troupeau, je vous prie de m'aider à le chercher; ne favorisez pas par votre silence le vol qu'on m'a fait; je vous donnerai une vache et un taureau. Le vieillard voyant qu'on lui offroit le double de ce qu'on lui avoit donné: Je pense, dit-il, que votre troupeau doit être aux environs de cette montagne: oui, il y est, si je ne me trompe. Mercure, que ce discours fit rire, après lui avoir dit: Ah! vous me trahissez donc, perfide que vous êtes, vous me trompez, et vous voulez m'en imposer à moi-même, le changea en cette pierre qu'on nomme pierre de touche, et qui porte encore le caractère de duplicité de ce fourbe.

FABLE XII.

ARGUMENT.

Mercure devenu amoureux de Hersé, fille de Cécrops, voulut engager Aglaure à lui rendre service auprès de sa sœur, et à lui permettre l'entrée de son appartement; mais elle ne voulut jamais y consentir, à moins qu'il ne lui promît une bonne somme d'argent.

MERCURE, après avoir quitté les campagnes de Messène, prit son vol au milieu des airs, et s'arrêta sur la ville d'Athènes, s'amusant à considérer un pays si chéri de Minerve, et sur-tout les charmantes promenades du Lycée. Ce jour-là des filles Athéniennes, selon leur coutume, portoient sur leurs têtes, dans des paniers couronnés de fleurs, les présens qu'elles alloient offrir à cette Déesse. Mercure, qui les apperçut dans le temps qu'elles revenoient du temple, se mit à voltiger autour d'elles, pour les voir plus long-temps, et fit plusieurs fois le tour de la citadelle d'Athènes, passant et repassant continuellement sur les mêmes lieux : comme le Milan qui voit les entrailles des victimes qu'on vient d'immoler, plane aux envi-

rons, et n'osant s'en approcher de trop près, à cause des Sacrificateurs qui les environnent, il ne s'en éloigne pourtant pas, et les dévore des yeux. Autant que l'étoile de Vénus brille parmi les autres astres, autant que la Lune efface par son éclat celui de cette planète; autant la charmante Hersé effaçoit par sa beauté celle de toutes ses compagnes. Seule, elle faisoit tout l'ornement de cette cérémonie. Le fils de Jupiter, ébloui par l'éclat de cette princesse, demeure suspendu au milieu des airs; et comme la balle de plomb, qu'un habitant des isles Baléares lance avec sa fronde, s'enflamme et se fond, Mercure étonné et surpris, se sentant embrâsé d'un feu qui le dévore, descend à Athènes, et se montre sans se déguiser. Cependant, quoique rassuré par sa bonne mine et par son mérite, il ne laisse pas d'emprunter de l'art de nouveaux agrémens: il arrange ses cheveux, il fait flotter sa robe de manière qu'on puisse voir l'or dont elle est enrichie, et tenant d'un air gracieux et galant son caducée, il a soin de montrer les aîles qu'il porte aux pieds. Dans le palais de Cécrops, il y avoit trois appartemens enrichis d'ivoire et d'écaille. Pandrose occupoit celui qui étoit à droite, Aglaure celui qui étoit à gauche, et Hersé celui du milieu. Aglaure ayant la première apperçu Mercure, lui demanda son nom et le sujet qui l'amenoit. Jupiter est mon père, lui

répondit ce Dieu, et c'est moi qui porte par-tout ses ordres. Je veux bien vous apprendre ce qui m'amène ici : soyez seulement fidèle à votre sœur, et ne refusez pas une alliance qui doit vous honorer. C'est votre sœur Hersé que je cherche, soyez favorable aux vœux d'un amant. Aglaure le regardant avec ces yeux avides et curieux qui l'avoient portée à voir le dépôt que Minerve lui avoit confié, l'obligea à sortir du palais, et lui fit entendre qu'il n'y auroit qu'une somme considérable d'argent qui pût l'engager à devenir la confidente de cette intrigue. Pallas, qui haïssoit cette princesse, jeta sur elle des regards pleins d'indignation, et son cœur fut tellement ému des soupirs qu'elle poussa, que son égide en fut ébranlée. Elle se ressouvint de la sacrilège curiosité qui avoit porté cette fille à ouvrir, malgré ses ordres, la corbeille où étoit le fils de Vulcain, et ne put souffrir qu'elle fût chérie de Mercure, et de sa propre sœur, ni qu'elle s'enrichît tout d'un coup par cette somme d'argent, que son avarice lui avoit fait demander.

FABLE XIII.

ARGUMENT.

Pallas commande à l'Envie de rendre Aglaure jalouse de sa sœur Hersé. Agitée de cette passion, Aglaure empêche Mercure d'entrer dans l'appartement de sa sœur, et ce Dieu la change en pierre.

PALLAS donc prit le parti d'aller sur le champ dans le séjour de l'Envie. Cette triste demeure, toujours souillée de sang et de venin, est dans le fond d'un antre, où la lumière du soleil ne pénétra jamais. Un froid épouvantable y redouble l'horreur des ténèbres, dont ce lieu est éternellement couvert. Minerve étant arrivée près de cette caverne, où il n'est pas permis aux Dieux d'entrer, s'arrêta près de la porte, et l'ayant frappée d'un coup de lance, elle s'ouvrit sur le champ. L'Envie, dans le fond de son antre, pour entretenir sa rage et sa fureur, mangeoit des vipères, et Minerve détourna ses regards d'un objet si affreux et si dégoûtant. L'Envie laissa les restes de ce triste repas, se leva, et s'étant avancée d'un pas lent et tardif vers la Déesse, elle ne put s'empêcher

de gémir et de soupirer, en voyant l'éclat de sa beauté et de celui de ses armes. Une triste pâleur est peinte sur son visage, elle a le corps entièrement décharné, le regard sombre et égaré, les dents noires et mal-propres, le cœur abreuvé de fiel, et la langue couverte de venin. Toujours livrée à des soins inquiets et chagrins, jamais elle n'a ri qu'à la vue de quelques maux; jamais le sommeil ne ferma ses paupières. Tout ce qui arrive d'heureux dans le monde l'afflige et redouble sa fureur: elle met toute sa joie à se tourmenter, à tourmenter les autres, et elle est elle-même son propre bourreau. Quelque horreur que Pallas eût de ce monstre, elle ne laissa pas de lui donner ses ordres: Infecte, lui dit-elle, de ton venin une des des filles de Cécrops; c'est Aglaure dont il faut me venger. D'abord qu'elle eut donné cet ordre, elle frappa la terre de sa lance et partit. L'Envie regardant de travers la Déesse qui s'éloignoit, fit entendre un murmure confus, qui marquoit le chagrin qu'elle avoit de voir que Minerve jouiroit du plaisir d'avoir été bien servie. Prenant ensuite à la main un bâton couvert de nœuds et d'épine, elle partit enveloppée d'un nuage épais et obscur. Par-tout où elle passe, les champs sont infectés: le venin qu'elle répand fait sécher l'herbe, les fleurs se fanent, tout en est souillé, les hommes, les villes et les maisons. Arrivée près d'Athènes,

cette ville si florissante où régnoient les arts, la paix et l'abondance, elle eut bien de la peine à retenir ses larmes, parce qu'elle ne vit par-tout que des sujets de joie. Pour exécuter l'ordre de Minerve, elle entre dans l'appartement de la fille de Cécrops, et ayant porté sa main empoisonnée sur le cœur de cette princesse, elle le remplit de mille aiguillons perçans, elle lui souffle un venin mortel qui pénètre ses os et ses entrailles; et afin que l'effet en fût plus prompt, elle lui met devant les yeux l'hymen qui va combler de gloire Hersé sa sœur. Elle lui fait un portrait charmant du Dieu qui doit être son époux, et ne lui représente en tout cela rien que de grand et de glorieux pour Hersé. Cette image jette dans le cœur d'Aglaure une jalousie secrète qui la dévore. Consumée par un feu invisible, elle gémit nuit et jour, elle fond peu-à-peu comme la glace qui se trouve exposée aux rayons d'un soleil peu ardent, ou comme l'herbe, qui par un feu lent est réduite en cendres sans s'enflammer. Elle souhaite de mourir mille fois plutôt que d'être témoin de ce mariage, et prend souvent la résolution d'informer son père de cette intrigue, Enfin, elle se met à la porte de l'appartement de sa sœur, pour empêcher Mercure d'y entrer. Il eut beau la caresser, la prier, la conjurer, tout fut inutile: cessez, lui dit-elle un jour, de me presser, vous ne

m'arracherez jamais d'ici ; je n'en sortirai point que vous ne soyez parti. Hé bien, lui répondit Mercure, vous serez satisfaite. En prononçant ces paroles, il ouvrit la porte en la frappant avec son caducée. Aglaure voulut se lever, mais elle se trouve immobile. Elle s'efforça de se redresser, mais ses genoux n'étoient plus flexibles ; déjà ses pieds et ses mains étoient glacés ; ses veines, faute de sang, n'avoient plus leur couleur ordinaire ; comme la gangrène fait un progrès insensible, et corrompt les parties les plus saines : ainsi un froid mortel se glissa peu-à-peu dans son sein, et lui ôta enfin la respiration et la vie. Elle ne fit aucun effort pour parler ; elle l'auroit tenté vainement ; tous les conduits de la voix étoient fermés ; son col et son visage étoient changés en pierre ; et l'infortunée Aglaure n'étoit plus qu'une statue sans vie et sans mouvement, et dont l'éclat et la blancheur avoient été ternis par le venin de la jalousie, dont cette princesse avoit été infectée.

FABLE XIV.

ARGUMENT.

Jupiter se change en Taureau, enlève Europe, dont il étoit amoureux, et l'emporte sur son dos au travers de la mer, jusques dans l'isle de Crète.

MERCURE, après s'être ainsi vengé d'Aglaure, abandonna le séjour d'Athènes, et retourna dans le ciel. Dès qu'il y fut arrivé, Jupiter lui parla en secret, et lui donna ses ordres, sans toutefois lui découvrir son amour. Mon fils, lui dit-il, qui m'avez toujours servi avec tant de zèle et de fidélité, descendez promptement sur la terre, allez dans cette contrée, qui voit à sa gauche les Pleïades, au nombre desquelles est votre mère, et que ceux qui l'habitent nomment le pays de Sidon ; et prenez soin de conduire près de la mer le troupeau que vous voyez paître sur cette montagne. Il dit, et déjà les bœufs s'approchoient du rivage, où la fille du puissant roi de Tyr jouoit, suivant sa coutume, avec ses compagnes. La majesté et l'amour ne sympathisent guère ensemble. Le maître et le souverain des Dieux, dont la main est toujours armée de la foudre, qui d'un seul mouvement de tête ébranle l'univers, abandonne son sceptre et toute la graneur qui l'environne, pour prendre la figure

d'un taureau ; il se mêle dans le troupeau, et marche en mugissant à travers les pâturages ; il ne différoit des autres que par son extrême blancheur, qui ressembloit en effet à celle de la neige ; son col paroissoit plein de muscles, son fanon étendu avec grace, ses cornes petites et polies imitoient par leur éclat celui des perles, et on auroit cru qu'un habile ouvrier avoit pris soin de les former. Son front n'avoit rien de menaçant, ni ses yeux rien de farouche ; il étoit doux et caressant. La fille d'Agénor admiroit sa beauté et sa douceur ; cependant elle n'osoit pas d'abord s'en approcher ; elle s'enhardit enfin, et lui présenta des fleurs. L'amant, en les mangeant, lui baise les mains, et a bien de la peine à retenir les transports de sa passion qui l'enflamme : tantôt il se joue et bondit sur l'herbe, quelquefois il se couche sur le sable. Europe rassurée, le caresse avec la main, pare ses cornes de guirlandes de fleurs ; et ne s'imaginant pas que ce fût son amant, elle a la hardiesse de monter sur son dos. Jupiter s'étant alors avancé doucement du côté du rivage, met d'abord les pieds dans la mer ; il s'avance ensuite un peu plus avant, et emporte sa proie. Europe tremblante, regarde le rivage qui s'éloigne ; elle tient d'une main une corne du taureau, elle s'appuie de l'autre sur son dos, et ses habits flottent au gré des vents.

EXPLICATIONS

EXPLICATION DES FABLES DU SECOND LIVRE.

Explication de la première Fable. (Page 77).

Les fables ont plusieurs sens : on ne sauroit le nier. Mais il est sûr que l'histoire en est toujours le fondement. Des évènemens arrivés dans les premiers temps, les aventures de ceux qui ont conduit des colonies et qui ont fondé des royaumes, conservées par la tradition, sont passées dans les ouvrages des poëtes, qui ont été les premiers historiens, et ont reçu par les priviléges que donne la poésie, tous les ornemens qui les ont si fort défigurées. Des traits de morale tirés de ces faits, des allusions à la physique et à la politique, quand elles ont pu y entrer; tout cela a été proposé de la manière du monde la plus ingénieuse. Voilà le premier état des fables, qui, historiques dans leur origine, sont devenues, dans la suite, morales, physiques, politiques, &c. Les philosophes Platoniciens, pressés par les premiers pères de l'église, qui battoient en ruine le systême de l'idolâtrie, ont eu recours aux allégories que ces fables présentoient, et laissant le fonds de l'histoire, qui en étoit le fondement, ils ont cherché à en tirer une morale qui en sauvât les absurdités. C'est ainsi qu'ils ont mis à couvert la plupart des foiblesses et des crimes de leurs Dieux; de-là ce grand nombre d'explications morales qu'on trouve dans leurs

écrits, et que plusieurs autres auteurs ont adoptées dans les siècles suivans.

Quand on ne veut regarder la fable que sous ce point de vue, les explications ne coûtent guère ; on a bientôt dit que l'aventure de Phaëton est l'entreprise d'un jeune téméraire, qui consulte bien plus son courage, que la sagesse et la prudence. Mais ce même Phaëton est un personnage réel. Apollodore (1) nous a conservé sa généalogie, et Eusèbe s'en est servi (2) après Africanus pour fixer l'époque du règne de Cécrops. Ce sont-là des discussions trop difficiles pour ceux qui ne veulent donner qu'une teinture légère de la Mythologie. Ne les imitons pas, et tâchons de chercher toujours le premier fondement des fables. Un trait d'histoire découvert me paroit plus satisfaisant que toutes les allégories, où il ne faut que de l'imagination. Les anciens varient beaucoup sur la généalogie de ce prince : il y en a qui disent qu'il étoit fils du Soleil et de Clymène, comme Ovide le raconte après eux : d'autres lui donnent pour mère la nymphe Rhodé. Apollodore (3) rapporte, après Hésiode (4), que Hersé, fille de Cécrops, roi d'Athènes, fut mère de Céphale, qui fut enlevé par l'Aurore : c'est-à-dire, qui abandonna la Grèce pour aller s'établir dans le Levant. Céphale eut un fils nommé Tithon, qui mit au monde Phaëton. Suivant cette généalogie, Phaëton reconnoissoit Cécrops pour son trisaïeul ; ainsi on peut croire qu'il a vécu environ cent cinquante ans après ce premier roi d'Athènes, qui régnoit 1582 ans avant l'ère chrétienne, et près de 400 ans avant la guerre de Troye,

(1) Liv. III.

(2) *In Chron.*

(3) Liv. III.

(4) *Theogonia*.

comme on peut le prouver par Denys d'Halicarnasse (1) et par Censorin (2). Après avoir fait connoître ce prince par sa généalogie, et avoir déterminé le temps auquel il vivoit, il faut voir maintenant ce qui peut avoir donné lieu à la fable singulière qu'on a débitée sur son sujet. On voit bien qu'au rabais du merveilleux, elle fait allusion à quelque chaleur excessive qui arriva de son temps. Aristote croit (3), sur la foi de quelques anciens, que du temps de Phaëton il tomba des flammes du ciel, qui consumèrent plusieurs pays, et Eusèbe (4) place ce déluge de feu dans le même siècle où arriva celui de Deucalion (5). On peut confirmer la pensée d'Aristote par le nom même de Phaëton, qui, formé du mot, φαεγω, *fulgeo*, peut signifier *brûlant*, ou *lumineux*. Ceux qui écrivirent les premiers cet évènement, employèrent quelque figure vive et expressive, et dirent, sans doute, qu'il falloit que ce jour-là le Soleil eût confié son char à quelque jeune étourdi, qui, n'ayant pas bien su le conduire, avoit embrasé la Terre. On pourroit penser, ou que l'embrasement des villes criminelles, ou peut-être le prodige arrivé du temps de Josué, ou d'Ezéchias, ont donné lieu à cette fiction. Il est sûr que les Chaldéens remarquèrent la rétrogradation du Soleil arrivée sous le règne de ce roi de Juda, et qu'ils envoyèrent une ambassade, sous le prétexte de le féliciter du rétablissement de sa santé, mais en effet pour s'instruire à fonds de la vérité d'un évènement si extraordinaire. Toutes ces

(1) Liv. I.

(2) *De die nat. Ch. XXVII.*

(3) *In Meteor.*

(4) *In. Chron.*

(5) Ovide insinue que cet évènement est arrivé avant la guerre de Troye, par ce mot *arsurusque iterum Xanthus.*

conjectures ont leur fondement dans l'antiquité ; et de célèbres auteurs les ont avancées. Saint-Jean Chrysostôme en propose une autre. Selon lui, c'est le char du prophète Elie, dont le nom à tant de rapport avec celui d'*Elios*, que le Grecs donnent au Soleil, qui est le véritable fondement de cette fable. Vossius (1) prétend qu'il s'agit ici d'une histoire égyptienne ; et ce savant auteur confond le deuil du Soleil, pour la perte de son fils avec celui des Egyptiens pour la mort d'Osiris ; ainsi que les larmes des Héliades avec celles que le prophète Ezéchias vit verser à ces femmes qui pleuroient la mort de Thammus. Ovide semble donner lieu à une conjecture si bien fondée, lorsqu'il parle, dans cette fable, du différend de Phaëton avec Epaphus, roi d'Egypte. Cette idée m'en a fait venir une autre, qui y porte une nouvelle lumière. Les Grecs qui anciennement connoissoient peu les pays étrangers, les ont souvent confondus. Ils ont placé dans l'Orient ou dans l'Ethiopie, la scène de plusieurs évènemens qui étoient arrivés en Egypte ; ainsi on peut croire qu'ils se sont trompés sur le pays de Phaëton. Je suis persuadé que c'étoit l'Egypte ; c'est-là où avoit régné Orus, dont le culte, dans la suite, fut confondu avec celui du Soleil. Le culte d'Osiris, qui étoit le Jupiter des Egyptiens, y étoit aussi fort célèbre. Peut-être que Phaëton reconnoissoit le premier de ces deux rois parmi ses ancêtres, comme Epaphus rapportoit son origine au second. Ces jeunes princes eurent quelque différend, dont Phaëton se tira mal. La Satyre publia le reste de la fable en l'honneur de celui qui avoit été le vainqueur. Quoi qu'il en soit, cette histoire a été fort embellie, et on y a mêlé de

(1) *De orig. et progr. Idol.*

la physique et de l'astronomie, comme il est aisé de s'en appercevoir en lisant Ovide. Car, sans vouloir entrer ici dans un trop long détail, on voit bien que, lorsque ce poëte dit que Phaëton, à la vue du signe du Scorpion, abandonna son chariot, il a voulu nous marquer que l'évènement dont il s'agit, étoit arrivé dans le mois où le Soleil entre dans ce signe.

Enfin, si toutes ces explications ne sont pas adoptées, on peut s'en tenir à celle de Plutarque (1) et de Tzetzès, qui disent qu'il y a eu véritablement un Phaëton, qui régna sur les Molosses, et qui se noya dans le Pô; que ce prince s'étoit fort appliqué à l'astronomie, et qu'il avoit prédit cette grande chaleur, qui arriva de son temps, et qui désola son royaume.

Ces deux auteurs ont sans doute suivi le sentiment de Lucien, qui, après avoir raillé agréablemeut sur cette fable, dans un de ses dialogues, ainsi que je le dirai dans l'explication suivante, dit fort sérieusement, dans le traité de l'astronomie, que ce qui a donné lieu à cette fiction, c'est que Phaëton s'étoit fort adonné à l'astronomie, et s'étoit appliqué surtout à connoître le cours du soleil; mais qu'étant mort fort jeune, il avoit laissé ses observations imparfaites: ce qui fit dire à quelque poëte qu'il n'avoit pas pu conduire le char du Soleil jusqu'à la fin de sa carrière.

L'antiquité nous a laissé quelques monumens de cette fable; le premier, qui est tiré du cabinet du chevalier Maffey, représente Phaëton mort et étendu, pendant que le char, encore entier, est au milieu des airs. Ce monument a deux choses fort singulières; l'une que le char n'est conduit que par deux chevaux, contre l'opinion commune

(1) *In Pyrrho.*

qui lui en donne quatre. Les anciens, au rapport de Tertulien (1), distinguoient en cela le char du Soleil d'avec celui de la Lune; le premier étant toujours tiré par quatre chevaux; et le second, par deux seulement. L'autre monument est tiré du cabinet de MM. de Charlet. Le champ représente des flammes, le char brisé, dont on ne voit qu'une roue, Phaëton mort et les chevaux en grand désordre. On y voit aussi, à côté d'un des chevaux, deux oiseaux avec des huppes sur la tête, qu'on prend pour deux cygnes, et on croit que le sculpteur a voulu peindre en même-temps la métamorphose de Cycnus, roi de Ligurie. Cependant, à dire vrai, ces deux oiseaux ne ressemblent point à des cygnes. L'ouvrier a trop bien dessiné le reste de l'ouvrage pour croire qu'il se soit si grossièrement mépris en représentant des cygnes. Ce sont là ces énigmes qu'on ne trouve que trop souvent dans les antiques, et qu'il est fort inutile de vouloir pénétrer. Dans le troisième monument, qui est tiré de Béger, Phaëton est encore sur son char; et les chevaux en désordre, qu'il a bien de la peine à gouverner, annoncent une chûte prochaine. Ce monument a cela de singulier, que les Héliades, sœurs de Phaëton, y paroissent sur le fond d'un fleuve dans le moment qu'elles commencent à être changées en peupliers. Le cygne qui est auprès, fait voir que le sculpteur a voulu rassembler toutes les circonstances de cette fable. Je ne parlerai pas ici du tableau de Philostrate, parce que cet auteur n'ajoute rien à la belle description qu'Ovide a faite de cette fable. Mais je dois remarquer qu'Apollonius de Rhodes, dans le quatrième livre de ses *Argonautes*, raconte sur ce sujet trois choses qu'on ne trouve point dans les autres poëtes. La première que l'eau de l'Eridan fut

(1) Au livre *des Spectacles*. Chap. IX.

si infectée par l'embrasement, et par la foudre que Jupiter lança contre Phaëton, que les oiseaux qui volent sur ce fleuve, n'en pouvant supporter la puanteur, y tombent morts, et c'est ce que Virgile a dit du lac Averne. La seconde, que le Soleil prit le temps de son deuil pour aller voir ses chers Hyperboréens : et la troisième enfin, que ce furent les larmes qu'Apollon versa à la mort, non pas de Phaëton, mais d'Esculape, qui formèrent l'ambre qu'on trouvoit dans l'Eridan.

Explication des Fables II, III et IV. (Page 93).

Ovide semble s'être servi dans ces fables de la même tradition que celle dont se servit Plutarque dans la suite; puisqu'il place le tombeau de Phaëton sur les bords du Pô, ainsi que l'aventure des Héliades, ses sœurs, et la métamorphose de Cycnus, roi de Lygurie. Ces deux derniers évènemens, décrits avec tant d'élégance par Ovide, sont aisés à expliquer. Les sœurs de Phaëton gémissent avec leur mère auprès de son tombeau; abattues par la douleur, elles perdent la vie; et les poëtes, pour honorer leurs funérailles, publient qu'elles avoient été changées en peupliers, arbre d'où ils font découler l'ambre. Quelques anciens ont cru que ce n'étoit pas en peupliers, mais en Larices, que les Héliades avoient été changées, et nous avons dans Béger une médaille de P. Acolcius Lariscolus qui représente ces trois filles changées en Larices, par une allusion, au nom de celui qui la fit frapper. Quoi qu'il en soit, je sais que les auteurs allégoristes débitent plusieurs belles choses sur ce sujet; mais j'aime mieux y renvoyer les lecteurs que de les copier. Il suffit d'avertir ici qu'Hésiode et Pindare avoient fait mention de cette fable long-temps avant Ovide. On peut aussi expliquer la mé-

tamorphose de Cycnus, toi de Lygurie, en disant que ce prince, ami de Phaëton, ayant perdu la vie, ou de douleur, ou par quelqu'autre accident, on publia qu'il avoit été changé en cygne; et l'on voit bien que c'est la ressemblance des noms qui y a donné lieu. Ovide dit qu'il étoit frère de Phaëton, au lieu que Virgile ne le regarde que comme son ami (1).

Namque ferunt luctu Cycnum Phaëtontis amati,
Populeas inter frondes umbramque sororum
Dum canit, et mœstum musâ solatur amorem,
Canentem molli plumâ duxisse senectam,
Linquentem terras, et sidera voce sequentem.

Il ne faut pas confondre ce Cycnus avec deux autres personnes de même nom, dont parle Apollodore (2). L'un étoit fils de Mars, et fut tué devant Troye; l'autre, dont Hésiode (3) décrit le combat, fut tué par Hercule. Lucien (4) raille agréablement sur toutes ces aventures. Il dit qu'étant allé sur le Pô dans le dessein d'y chercher de l'ambre, des peupliers et des cygnes, on lui répondit qu'il n'y avoit sur ce fleuve, ni cygne, ni peupliers, ni ambre. Cet auteur ajoute qu'ayant voulu expliquer à quelques batteliers la fable de Phaëton et de ses sœurs, ils s'étoient moqués de lui, l'assurant qu'ils n'en avoient jamais ouï parler.

Explication dse Fables V, VI et VII. (Pag. 99 et 103).

Lycaon avoit une fille nommée Calisto, qui aimoit fort la chasse, et qui portoit pour habillement, suivant l'usage

(1) *Æneïd. X. 189.*
(2) Liv. III.
(3) *In scuto.*
(4) *De Cycnis.*

de ces anciens temps, la dépouille de quelques animaux ; Jupiter, second du nom, roi d'Arcadie, ainsi que nous l'apprend Cicéron (1), en devint amoureux. Voilà tout le fondement de la fable. Voilà ce qui a donné lieu de dire qu'elle étoit une des compagnes de Diane, que son amant avoit pris la figure de cette Déesse; et que Junon, jalouse de cette intrigue, avoit changé sa rivale en ourse. On peut ajouter avec un auteur moderne (2), que Calisto n'a été ainsi métamorphosée, que parce qu'elle avoit voué sa virginité à Diane. L'ours qui aime les lieux retirés, doit passer, selon lui, pour le symbole d'une vertu qui ne se conserve pas aisément au milieu du grand monde. Les poëtes qui ont écrit cet évènement ont ajouté que Calisto avoit été placée dans le Ciel, où elle forme la constellation de l'Ours ; circonstance qui est peut-être fondée sur ce que Lycaon fut un des premiers parmi les Grecs qui l'observa. Tout le manége de Junon, qui, jalouse de l'honneur que Jupiter avoit rendu à sa maîtresse en la plaçant dans le Ciel, va trouver Thétis pour la prier de ne point recevoir dans l'Océan cette nouvelle constellation, n'est qu'une circonstance astronomique qui nous apprend que l'ourse ainsi que les autres étoiles du cercle polaire, qui est fort élevé par rapport à l'Europe, ne se couche jamais, c'est-à-dire, que le cercle qu'elles décrivent n'est point coupé par l'horison.

Ce que je viens de dire de Calisto fait assez entendre ce qu'on doit penser de son fils Arcas, qui étant mort apparemment dans sa jeunesse, fut aussi placé dans le Ciel, où il forma la constellation de la petite Ourse. Sur quoi on peut consulter Hygin dans son Ciel poétique et astronomique.

(1) *De Nat. Deor.* Lib. II.
(2) *Casius* ou *Blaeu, Cœlo Poët. Astron. in Ursa.*

Explication de la huitième Fable. (Page 108.)

Sans nous arrêter à l'origine infâme et fabuleuse de ce prince, telle qu'on la trouve dans Ovide, qui l'a copiée dans Pindare, on peut dire qu'il n'a passé pour être le fils de Minerve, que parce qu'il étoit peut-être le fils de la fille de Cranaüs, qui portoit le nom de Minerve, et de quelque prêtre de Vulcain : ou plutôt, comme le prétend Saint Augustin, parce que ce Prince mal fait et boîteux, fut trouvé dans un temple consacré à ces deux divinités ; et comme son nom est composé de deux mots Grecs, qui signifient *contestation* et *terre*, quelques-uns ont cru, après Strabon (1), qu'il étoit fils de Vulcain et de la Terre, qui l'avoit conçu dans le temps que Minerve résistoit aux poursuites infâmes de Vulcain ; mais ils n'ont pas vu que ce prince ne fut ainsi appelé que pour avoir disputé la couronne avec Amphictyon, après la mort de Cranaüs, second roi d'Athènes. Amphictyon l'emporta, et après sa mort Erichthonius monta sur le trône, régna cinquante ans, et mourut l'an 1501 avant Jesus-Christ, ainsi qu'on peut le prouver par l'époque X des Marbres de Paros. Ce Prince, au reste, avoit les jambes extrêmement foibles et mal faites. Pour en couvrir la difformité, on dit qu'il inventa l'usage des chars, qui étoient inconnus avant son règne.

Primus Erichthonius currus et quatuor ausus
Jungere equos ; rapidisque rotis insistere victor (2).

Mais il n'y a pas d'apparence qu'on n'ait commencé, même dans la Grèce, à se servir de chars que du temps

(1) Liv. IX.
(2) *Virg. Georg.* Liv. III. 113.

de ce prince, sur-tout après tant de colonies venues d'Egypte, où cet usage étoit connu dès les premiers siècles. Ainsi, il vaut mieux dire, sur l'autorité des Marbres que je viens de citer, qu'Erichthonius fut le premier qui employa l'usage des chariots dans la célébration des Panathénées, dont ce monument le fait l'inventeur. Les commentateurs de ces Marbres fixent l'institution de cette fête à l'an 1534 avant JESUS-CHRIST. Mais quoique le mot de *Panathénées* se trouve dans l'époque, je ne saurois me persuader que du temps d'Erichthonius, cette fête ait pu être célébrée dans toute la Grèce, qui n'étoit pas alors assez réunie pour pouvoir participer aux mêmes mystères. Ce prince n'institua cette fête que pour la ville d'Athènes, et on la nomma d'abord la fête des Athénées; d'où elle passa ensuite dans toute la Grèce. Si Meursius avoit connu ces Marbres, il auroit parlé avec plus d'exactitude de cette institution. Quoi qu'il en soit, Erichthonius mérita après sa mort d'être placé dans le Ciel, où il forme la constellation du Chartier, ainsi que nous l'apprenons d'Hygin (1); ce qui a donné lieu de dire que ce prince étoit serpent par la moitié du corps, c'est cette difformité de jambes, comme le dit le même auteur : *Alii anguina crura habuisse Erichthonium dixerunt, eumque primo tempore adolescentiæ Ludos Minervæ Panathenæa fecisse, et ipsum quadrigis cucurrisse ; pro quibus factis inter sydera dicitur collocatus.*

Appollodore (2) nous apprend qu'Erichthonius, né dans l'Attique même, étoit fils de Cranée, fille d'Attis, et qu'il détrôna Amphictyon, et devint quatrième roi d'Athènes. Le reste de la fable, telle qu'on la lit dans Pindare et

(1) *Poët. Astron.* Lib. II, Fab. XIII, au mot *Heniochus.*
(2) Lib. II.

dans Ovide, est une fiction fondée, selon S. Augustin (1), sur ce que ce prince fut exposé en naissant, dans le temple de Minerve.

Explication de la neuvième Fable. (Page 110).

Parmi les Métamorphoses d'Ovide, il se trouve souvent des histoires suivies, et des événemens liés les uns aux autres, qu'il n'est pas difficile de dévélopper; mais on y rencontre quelquefois des faits isolés, sur lesquels l'histoire ne nous a laissé aucune lumière. Telle est la fable de Coronis disgraciée, pour avoir fait un rapport trop fidèle, celle du Corbeau devenu noir de blanc qu'il étoit, pour avoir trop parlé. Je sais que les Mythologues ont tiré de ces sujets quelques traits de morale, qu'il n'est pas bien difficile d'y appercevoir; mais comme ce n'est pas là l'objet que je me suis proposé, j'y renvoie les lecteurs. Je me contente de dire 1°. que presque toujours la ressemblance des noms a donné lieu aux métamorphoses; secondement, que les aventures arrivées anciennement dans les cours des princes, étoient le sujet de quelques cantiques, où le merveilleux n'étoit pas épargné. La fiction même la plus hardie a toujours été un privilége de la poésie. Sur ces principes, on peut penser que les deux fables qui font le sujet de cette explication, renferment l'histoire de deux personnes entiérement inconnues, et qu'elle doit être rapportée aux temps des filles de Cécrops, avec lesquelles elle paroît avoir quelque liaison. Tout ce qu'on sait de Coronis, c'est qu'ayant eu commerce avec Apollon, ou avec quelque prêtre de ce Dieu, elle devint mère d'Esculape, et mourut en accouchant. Comme son nom est celui d'une Nymphe, et en même-temps celui de la Corneille, quelques auteurs

(1) *De Civit. Dei.*

publièrent qu'Esculape son fils étoit né de l'œuf d'une Corneille, et qu'il en étoit sorti sous la figure d'un serpent, ainsi qu'on peut le voir dans les dialogues de Lucien.

Explication des Fables X et XI. (Pag. 113 et 116.)

Esculape, tiré du sein de sa mère, fut confié à Chiron, qui prit soin de son éducation. C'est ce qui causa la perte d'Ocyroé, fille de ce Centaure. J'aurai occasion dans la suite de parler d'Esculape; il suffit dans cette explication de faire connoître Chiron et sa fille.

Les Centaures, ces monstres dont le corps étoit moitié homme et moitié cheval, étoient les premiers cavaliers de la Thessalie, ainsi que je le prouverai dans l'histoire du combat des Centaures et des Lapithes. Chiron, un de ces cavaliers, étoit fort renommé par sa prudence et par les connoissances qu'il y avoit acquises dans un lieu où les sciences étoient fort négligées. Tous les anciens le regardent comme l'inventeur de la médecine, qu'il apprit ensuite à Esculape, son disciple. On en fait encore un excellent musicien et un bon astronome, ainsi qu'on peut le voir dans Homère, dans Diodore de Sicile, et dans les autres anciens auteurs. La plupart des héros de ce siècle, entr'autres Jason et Hercule, voulurent étudier sous un maître si habile. On doit croire qu'un homme si éclairé ne négligea pas de cultiver l'esprit et les talens de sa fille Ocyroé. Mais comme elle voulut pénétrer dans l'avenir et prédire les aventures du jeune Esculape, on dit qu'elle fut changée en jument : métamorphose qui, selon moi, n'a d'autre fondement que son habileté à monter à cheval. Car, puisqu'il est sûr qu'on a regardé les cavaliers de ce temps-là comme des monstres moitié hommes, moitié chevaux, il

n'est pas étonnant qu'on ait changé en jument la fille d'un Centaure. J'ai dit que Chiron étoit un habile astronome. Toute l'antiquité en convient. On croit communément que ce fut lui qui, dans le voyage des Argonautes, détermina les constellations, pour leur faciliter la navigation. Il plaça pour cela, conformément à l'état du ciel, les points des solstices et des équinoxes au quinzième degré de ces constellations, c'est-à-dire, vers le milieu des signes du Cancer et du Capricorne, d'Aries et du Scorpion. Et l'on peut regarder son calendrier comme un des plus anciens du monde. On voit par ce que je viens de dire, que Chiron vivoit du temps des Argonautes, c'est-à-dire, suivant les supputations les plus exactes, vers l'an 1420 avant Jesus-Christ, plus de deux cents ans avant la guerre de Troye. Mais j'aurai lieu de m'étendre sur les preuves de cette chronologie dans l'histoire de l'expédition des Argonautes.

Explication de la douzième Fable. (Page 118.)

Les filles de Cécrops, premier roi d'Athènes, ayant transgressé l'ordre que Minerve leur avoit donné, encourent l'indignation de cette Déesse, qui, pour se venger de l'indiscrétion de ces jeunes princesses, rendit Aglaure jalouse de sa sœur Hersé; et celle-ci ayant voulu empêcher Mercure, qui en étoit amoureux, d'entrer dans sa chambre, ce Dieu la changea en rocher, en la touchant avec son caducée. Voilà la manière dont on écrivoit anciennement l'histoire des personnes distinguées ou par leur mérite, ou par leur naissance. On croyoit leur faire honneur en mêlant leurs intérêts avec ceux des Dieux. Quelque prince de ceux qui portoient le nom de Mercure, car il y en a eu plusieurs, ainsi qu'on peut le voir dans le troisième livre *de la Nature des Dieux*, devint amoureux de Hersé, dont sa sœur conçut

beaucoup de jalousie. Sur une aventure si ordinaire, Ovide se laisse emporter à son imagination, et écrit cette histoire avec tout l'agrément et tout le merveilleux que son esprit fécond en fictions a pu lui fournir.

Explication de la treizième Fable. (Page 121.)

La visite que rend Minerve à l'Envie, qu'Ovide décrit avec tant d'art, est toujours la suite de la même fable. Un historien auroit dit simplement qu'Aglaure fut jalouse du bonheur de sa sœur. Un poëte s'élève, et mêlant suivant les priviléges de son art, l'intervention des Dieux, dans les choses même les plus communes, leur donne un intérêt vif et animé qui les fait agir. Pausanias (1) dépouillant cette aventure du merveilleux qui l'accompagne, dit que les filles de Cécrops, devenues furieuses, se précipitèrent du haut d'une tour. J'ajoute que ces princesses n'étant pas fort dévotes à Minerve, dont le culte ne venoit que d'être établi à Athènes, on publia pour lui donner de la réputation, que c'étoit la Déesse qui avoit puni leur impiété. Ce qui confirme ma conjecture, c'est que le même Pausanias nous apprend que Pandrose, troisième fille de Cécrops, eut, après sa mort, un temple bâti à son honneur auprès de celui de Minerve, parce qu'elle avoit été fidelle à la Déesse, et ne lui avoit pas désobéi comme ses sœurs. Il faut que dans la suite on ait réhabilité la mémoire de Hersé et d'Aglaure, puisqu'Hérodote nous apprend que ces deux princesses eurent aussi leurs temples. L'époque du temps où vivoient les filles de Cécrops est assez connue par celle du règne de leur père, qui est fixée par les commentateurs des Marbres de Paros, vers l'an 1582 avant Jesus-Christ, près de quatre cents ans avant la guerre de Troye.

(1) *In Atticis.*

Explication de la quatorzième Fable. (Page 125).

La fable de Jupiter changé en taureau pour enlever Europe, est un évènement fort célèbre dans l'histoire, ainsi que nous le verrons dans la suite. Pour le bien entendre, il faut savoir qu'il y a eu plusieurs personnes qui ont porté le nom de Jupiter ; mais la confusion qui régnoit dans l'histoire a répandu une obscurité impénétrable sur leurs aventures. Vossius (1) a assez bien réussi à les démêler. Selon cet auteur, l'aventure de Niobé, fille de Phoronée, doit regarder Jupiter Apis, roi d'Argos, qui vivoit 1770 ans avant Jesus-Christ. Celle de Danaé doit être mise sur le compte de Jupiter Prétus, qui vivoit environ 1350 ans avant l'ère chrétienne. Celui qui enleva Ganimède, est Jupiter Tantale, qui régnoit environ le même temps. Celui qui fut père d'Hercule, est celui qui trompa Léda sous la figure d'un cygne. Enfin, celui qui fait le sujet de cette fable, est Jupiter Astérius, roi de Crète, dont le règne tombe sur l'année 1400 ans avant Jesus-Christ, plus de 200 ans avant la guerre de Troye. Ce prince, si nous en croyons Diodore de Sicile, étoit fils de Teutame, qui, ayant épousé la fille Crétéus, passa avec quelques Pélasgiens dans l'isle de Crète, et en fut le premier roi. Ce principe ainsi supposé, il est aisé de dépouiller la fable dont il s'agit, des ornemens que le poëte y a mêlés. Astérius ayant ouï parler de la beauté d'Europe, fille d'Agénor, roi de Tyr, équipa un vaisseau pour l'enlever. L'usage d'enlever de force les personnes qu'on ne pouvoit pas obtenir par la voie de la négociation, étoit fort commun dans ces siècles grossiers, ainsi que nous l'apprenons d'Hérodote (2). Autre

(1) *De Idol.* lib. 1. chap. XIV.

(2) Lib. I.

usage

usage encore fort ordinaire dans ces temps-là ; les vaisseaux portoient le nom des animaux qui étoient représentés sur la proue. C'est ainsi que Virgile appelle ceux qui composoient la flotte d'Enée, le *Centaure*, *la Baleine*, *&c.*, et c'est ce que veut dire Ovide par ces vers (1) :

Navis et à pictâ classide nomen habet.

Le vaisseau qui conduisoit Astérius, avoit sans doute sur la proue la figure d'un taureau; ce qui fit dire à ceux qui écrivirent cet événement, que Jupiter amoureux, oubliant sa grandeur et sa majesté, s'étoit revêtu pour enlever sa maîtresse, de la figure de cet animal. Paléphate (2), et après lui Tzetzès (3), prétendent que ce qui a donné lieu à cette fable, c'est que le général des troupes d'Astérius se nommoit *Taurus ;* mais je m'arrête à la première explication qui est plus ancienne et mieux fondée. Celle de Bochart (4) paroîtroit fort ingénieuse, si l'on pouvoit toujours compter sur des étymologies tirées des langues qui ne subsistent plus aujourd'hui. Ce savant auteur croit que ce qui a donné lieu à la fable dont il s'agit, est la double signification du mot *Alpha* ou *Ipha*, qui dans le phénicien veut dire ou un vaisseau ou un taureau, et que les Grecs, qui lisoient les annales de ce peuple ont pris dans le dernier sens.

Quoi qu'il en soit, Europe fut conduite dans l'isle de Crète, où ayant épousé Astérius, elle en eût trois fils, Minos, premier du nom; Rhadamanthe et Sarpédon, princes dont les histoires mêlées de fables seront expliquées dans la suite. Eu-

(1) *Ep. Héroïd.* On peut voir ce que j'ai dit plus au long sur le sujet des Dieux Pataïques dans mon deuxième tome de *l'Explication des Fables.*

(2) *Choses incroyables.*

(3) *In Alex*

(4) *Chan.* lib. II. cap. II.

rope fut fort considérée pendant son règne, et après sa mort on l'honora comme une divinité. On établit en sa mémoire une fête qu'Hésechius nomme *Hellotie*, Ἑλλωτίαν, et, comme dans les apothéoses on changeoit les noms de ceux qu'on mettoit au rang des Dieux, on appela Europe Ἑλλωτις, nom que l'auteur du grand Etymologicon traduit par celui de *Vierge*. Mais quelle apparence qu'on ait donné cette qualité à la mère de trois princes? Ainsi il vaut mieux dire avec Bochart (1) que ce mot vient du phénicien *Hallots*, qui, selon ce savant auteur, veut dire, *louange, épithalame*, et qu'on a voulu marquer par-là qu'on avoit célébré son arrivée dans l'isle de Crète et son mariage, par des vers et des chansons; ce qui apparemment se renouveloit tous les ans pendant sa vie, et fut continué après sa mort dans la fête qu'on institua en son honneur, et qui fut nommée *Hellotie* ou *Epithalame*. Ce nom même, si nous en croyons Stephanus (2), fut donné à la ville de Gortys, où cette fête avoit été instituée. Si l'on n'aime mieux dire toutefois que cette fête qu'on célébroit à Corinthe en l'honneur de Minerve, qui étoit nommée *Partheuos*, *la Vierge*, étant passée dans la suite en Crète, y fut célébrée en celui d'Europe; et cette conjecture n'est pas sans fondement; les mêmes fêtes ayant souvent changé d'objet, lorsque les colonies les portèrent dans les pays étrangers.

(1) *Loco cit.*

(2) *De Urbibus, verbo* Ἑλλωτις.

FIN DU SECOND LIVRE.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

Jupiter ayant enlevé Europe, Agénor, son père, ordonna à son fils de l'aller chercher, et de ne rentrer jamais dans la Phénicie qu'il ne l'eût retrouvée. Cadmus, après avoir parcouru une partie de la Grèce, alla consulter l'Oracle, qui lui apprit qu'il devoit fonder une ville dans l'endroit où il verroit une génisse s'arrêter, et nommer ce pays-là Béotie.

Le grand Jupiter étoit déjà arrivé dans l'isle de Crète, dèjà ce Dieu avoit quitté la figure de taureau, il s'étoit fait connoître à Europe, lorsqu'Agénor, père, en même-temps, tendre et dénaturé, ordonna à Cadmus son fils, de l'aller chercher, et de ne rentrer jamais dans la Phé-

nicie qu'il ne l'eût retrouvée. Cadmus, après avoir vainement cherché sa sœur, (car qui pourroit découvrir ce que Jupiter prend soin de cacher ?) évita, par un bannissement volontaire, les effets de la colère de son père. Errant dans une terre étrangère, il alla consulter l'oracle d'Apollon, pour savoir dans quel pays il iroit fixer sa demeure: *Vous trouverez*, lui dit l'oracle, *dans un champ désert une génisse qui n'a point encore porté le joug ni traîné la charrue; suivez-la, et bâtissez une ville dans le pâturage où elle s'arrêtera: vous donnerez à ce pays le nom de Béotie.* A peine Cadmus étoit-il sorti de l'antre d'Apollon, qu'il vit une vache que personne ne gardoit et qui marchoit fort lentement; il n'apperçut sur son cou aucune marque qui pût faire juger qu'elle eût porté le joug; il la suivit, et marchant sur ses traces, il adoroit, dans un respectueux silence, le Dieu qui lui servoit de guide. Il avoit passé le fleuve Céphise et traversé les campagnes de Panope, lorsque la Génisse s'arrêta, et ayant levé la tête, elle remplit l'air de mugissemens: elle regarda ensuite ceux qui l'avoient suivie et se coucha sur l'herbe. Cadmus rendit graces à Apollon de cet heureux présage, et ayant baisé cette terre étrangère, et adressé ses vœux aux montagnes et aux plaines du pays, il résolut d'offrir un sacrifice à Jupi-

ter, et ordonna à ses compagnons d'aller puiser de l'eau. Il y avoit dans le voisinage une antique forêt que le fer n'avoit jamais entamée, au milieu de laquelle étoit un antre couvert de ronces et d'épines, dont l'entrée faite en arcade étoit fort basse ; il en sortoit de l'eau en abondance. Là étoit la retraite du dragon de Mars ; ce monstre étoit horrible ; sa tête étoit couverte d'écailles jaunissantes, qui brilloient comme de l'or ; le feu sortoit de ses yeux enflammés, et son corps paroissoit enflé du venin qu'il renfermoit. Il avoit dans la gueule trois rangs de dents extrêmement aiguës, et trois langues qu'il remuoit avec une rapidité incroyable.

FABLE II.

ARGUMENT.

Cadmus, pour rendre graces aux Dieux de l'accomplissement de l'Oracle, envoya ses compagnons puiser de l'eau à la fontaine de Mars, où ils furent dévorés par le Dragon qui la gardoit. Y étant allé lui-même, il tua le Dragon, sema ses dents par le conseil de Minerve, et il en sortit des hommes armés qui s'entretuèrent tous, à l'exception de cinq qui servirent à peupler la ville de Thèbes.

Dès que les compagnons de Cadmus furent entrés dans ce sombre séjour, et qu'ils se furent mis en état de puiser de l'eau, le bruit qu'ils firent réveilla ce dragon, qui sortant la tête de l'antre, fit entendre des sifflemens horribles. Une subite frayeur se saisit de leur esprit, leur sang se glaça, et ils laissèrent tomber les urnes qu'ils avoient à la main. Le dragon cependant se plioit et se replioit en mille manières effrayantes, et faisoit en bondissant des cercles d'une grandeur énorme; il lançoit quelquefois en l'air la moitié de son corps, et plus élevé alors

que les arbres de la forêt, il jetoit ses regards de tous côtés ; on auroit cru à le voir que son corps étoit aussi grand que celui du dragon céleste, qui occupe l'espace qui est entre les constellations des deux Ourses. Soit que ces infortunés Phéniciens se fussent mis en état de se défendre, ou qu'ils voulussent prendre la fuite, ou qu'enfin la crainte les eût rendus immobiles, il se jette à l'instant sur eux, déchire les uns avec ses dents, étouffe les autres en s'entortillant autour d'eux, ou les tue de son souffle empoisonné. Le soleil étoit déjà au milieu de sa carrière, lorsque Cadmus étonné de ne point voir venir ses compagnons, se mit en devoir de les aller chercher. S'étant couvert de la peau d'un lion, il prit sa lance et son javelot, qui étoient ses armes ordinaires, mais son courage et sa valeur le rendoient encore plus redoutable que ses armes. Dès qu'il fut entré dans le bois, et qu'il eut vu cet affreux dragon couché sur les corps de ses fidèles compagnons, suçant leur sang et leurs plaies : Chers amis, dit-il, ou votre mort sera vengée, ou je périrai comme vous. Il dit, et ayant pris une pierre d'une grosseur énorme, il la jeta sur ce monstre avec tant d'impétuosité, que les murailles et les tours mêmes les plus fortes en auroient été ébranlées; le serpent n'en fut cependant point blessé; ses écailles ainsi qu'une forte cui-

rasse rendirent le coup inutile ; mais quelque dure que fût sa peau, elle ne pût résister au javelot qu'il lui lança, et qui étant entré par l'épine du dos, pénétra jusque dans le fond de ses entrailles. La douleur rendit ce dragon furieux, il replia sa tête sur son dos, il regarda sa blessure, mordit de rage ce javelot, et s'efforça de l'arracher ; mais il n'en put tirer qu'une partie, et le fer demeura dans son corps. La douleur de sa plaie redoublant alors sa rage, les veines de son cou parurent enflées du venin qui y couloit en abondance, une écume blanchâtre sortoit de sa gueule empoisonnée ; la terre retentissoit du bruit de ses écailles, et l'air étoit infecté du souffle qu'il exhaloit. Tantôt il se recourbe en mille plis, tantôt il s'étend, et ressemble à une grande poutre : quelquefois faisant un nouvel effort, il s'élance avec le même bruit et la même impétuosité qu'un torrent grossi par les pluies, et renverse les arbres qui se trouvent à sa rencontre. Cadmus l'évite avec adresse, soutient ses attaques avec la peau du lion, et l'empêche de s'approcher, en lui présentant la pointe de sa lance. Ce mouvement redouble la rage du monstre ; il s'efforce vainement de mordre le fer qui l'arrête, et les nouvelles blessures qu'il se fait lui font vomir un sang venimeux qui souille la terre. Cependant, comme il empêchoit en se

retirant et en se retournant de diverses manières, que la lance qu'il tenoit avec ses dents n'entrât plus avant dans sa gueule, il n'en étoit encore blessé que légèrement ; mais Cadmus le pressant toujours de plus en plus, le suivit enfin jusqu'à ce qu'il fût arrêté par un gros chêne, et lui enfonça sa lance si avant, qu'il perça le dragon et l'arbre même. Le monstre tombe et fait plier par sa chûte l'arbre qui l'avoit arrêté ; il s'en fallut peu même qu'il ne le renversât avec sa queue. Pendant que le héros considéroit la grandeur énorme du serpent qu'il venoit de vaincre, il entendit une voix inconnue qui lui disoit : *Pourquoi, fils d'Agénor, contemples-tu ainsi ce serpent? On te verra un jour sous la même figure.* Cette menace le remplit d'épouvante, il en est troublé, il pâlit, un froid mortel le glace, et ses cheveux se hérissent sur sa tête. Alors, Pallas qui le protégeoit, descendit du ciel, et lui ordonna de semer les dents de ce dragon, l'assurant qu'il en naîtroit un nouveau peuple. Il obéit, il laboure la terre, et y jette les dents du monstre. Quelque temps après, (qui le croiroit!) les mottes de terre commencèrent à se mouvoir ; il en vit d'abord sortir des fers de lances, puis des casques ornés de plumes, ensuite il apperçut les épaules, la poitrine et les bras armés de ces nouveaux hommes : enfin, il vit croître insensible-

blement cette étrange moisson de combattans. Ainsi sortent les figures d'une décoration qu'on déploie sur un théâtre, on en voit d'abord paroître les têtes, ensuite le reste du corps, et enfin les pieds qui touchent à terre. A la vue de ces nouveaux ennemis, Cadmus étonné se disposoit à prendre ses armes, lorsqu'un de ces enfans de la Terre lui dit de s'arrêter, et de ne point prendre parti dans cette guerre civile. En finissant ces paroles, il perça d'un coup d'épée un de ses frères, et tomba mort lui-même d'un coup de javelot qu'un autre lui lança; celui qui l'avoit tué ne lui survécut pas long-temps; il perdit bientôt une vie qu'il venoit de recevoir. Une égale fureur commença alors à animer toute la troupe; ces frères infortunés s'entretuèrent les uns les autres, et souillèrent de leur sang la terre qui les avoit formés. Il n'en resta que cinq. Echion, qui étoit du nombre, ayant mis les armes bas, par l'ordre de Pallas, fit la paix avec ses frères, et ils se donnèrent une foi mutuelle. Ils devinrent les compagnons de Cadmus, qui les employa à bâtir la ville que l'oracle lui avoit ordonné de fonder.

FABLE III.

ARGUMENT.

Diane fatiguée de la chasse, se baigne avec ses Nymphes dans la vallée de Gargaphie, où Actéon la voit par hasard.

La ville de Thèbes étoit déjà florissante ; votre exil, Cadmus, étoit la source de votre bonheur ; vous étiez devenu le gendre de Mars et de Vénus. Outre une alliance si illustre, votre épouse vous avoit donné un grand nombre d'enfans, et vos petits-fils croissoient sous vos yeux ; mais il faut attendre le dernier jour de la vie de l'homme pour juger de son bonheur, personne avant la mort ne peut se dire parfaitement heureux. Dans le sein même de la félicité, votre petit-fils fut la première cause de vos malheurs ; il fut changé en Cerf, et dévoré par ses propres chiens. Si l'on veut savoir la cause de cette triste aventure, le hasard fit toute sa faute ; l'erreur devoit-elle le rendre criminel ? Il avoit déjà tué plusieurs bêtes sauvages sur le mont Cythéron, et le soleil étoit au milieu de sa course, lorsqu'il rappela ses compagnons qui couroient encore au travers le

bois : nos filets et nos javelots, leur dit-il, sont teints du sang d'un grand nombre d'animaux que nous avons pris ; nous devons être contens de notre chasse ; demain, lorsque l'Aurore nous ramenera le jour, nous recommencerons la chasse ; la chaleur excessive nous invite au repos ; pliez les toiles et ne vous fatiguez pas davantage.

On lui obéit, et l'on ne songea qu'à se reposer. Près de-là étoit la vallée de Gargaphie : ce lieu ombragé de pins et de cyprès étoit consacré à Diane. Dans le fond étoit un antre sombre et obscur ; quoiqu'il eût été formé par la seule nature, on l'auroit pris aisément pour un ouvrage de l'art. L'on y voyoit une voûte de rocailles et de pierres ponces ; à la droite de cette arcade couloit avec un doux murmure une fontaine d'eau claire, entre deux rives couvertes d'herbe et de gazon. La Déesse des forêts, quand elle étoit fatiguée de la chasse, venoit ordinairement se baigner dans ce charmant ruisseau. Ce jour-là, lorsqu'elle y fut arrivée, elle donna à celle des Nymphes qui avoit accoutumé de porter ses armes, son arc, ses flèches et son carquois : une autre la déshabilla. Il y en eut deux qui lui défirent sa chaussure, pendant que Crocalé, fille du fleuve Ismène, qui étoit la plus adroite de toutes, lui attachoit ses cheveux qui flottoient sur son sein ; Nyphéle, Hyale, Rhanis, Psécas et Phile, pui-

soient de l'eau dans des urnes qu'elles répandoient sur la Déesse. Cependant Actéon, qui, après avoir interrompu sa chasse, se promenoit dans le bois sans tenir de route certaine, fut conduit par son mauvais destin dans le lieu où cette Déesse se baignoit; il ne fut pas plutôt arrivé près de la fontaine, que les Nymphes se voyant exposées nues aux regards d'un homme, frappent leurs poitrines, remplissent la forêt de cris, et se rangent autour de Diane pour la cacher: mais la Déesse plus grande qu'elles, les passoit encore de toute la tête. Telle qu'est la couleur des nuées, lorsque le Soleil leur étant opposé, les frappe de ses rayons, ou celle de la naissante Aurore: telle fut la rougeur qui parut alors sur le visage de Diane, lorsqu'elle se vit en l'état où elle étoit, en présence d'un homme.

SUITE DE LA IIIe. FABLE.

ARGUMENT.

Actéon, petit-fils de Cadmus, est métamorphosé en Cerf, et déchiré par ses chiens, pour avoir vu Diane lorsqu'elle se baignoit avec ses Nymphes.

QUOIQUE Diane fût entourée de ses Nymphes, elle ne laissa pas de détourner les yeux et de se cacher le visage. Au défaut de ses flêches, dont elle auroit bien voulu alors pouvoir se servir, elle prit de l'eau avec la main, et l'ayant jetée sur la tête d'Actéon, elle prononça ces paroles, qui étoient le présage de son malheur : *Va maintenant, si tu le peux, te vanter d'avoir vu Diane dans le bain.* Elle n'en dit pas davantage, et dans le moment la tête de ce prince se couvre d'un bois de cerf, son cou et ses oreilles s'alongent, ses mains se changent en pieds, ses bras deviennent des jambes longues et menues, et tout son corps est couvert d'un poil tacheté. Une secrète timidité dont son cœur est saisi, l'obligeant de prendre la fuite, il est étonné de voir qu'il court avec tant de

vîtesse. Dès qu'il eut apperçu sa tête dans un ruisseau : Ah ! malheureux que je suis, auroit-il voulu dire, mais il ne trouva point de paroles pour s'exprimer ; au défaut de la voix, ses soupirs et ses larmes marquèrent toute sa douleur ; car il avoit encore conservé toute sa connoissance. Que fera-t-il maintenant ? Retournera-t-il dans le palais de son père, ou se tiendra-t-il caché dans le fond des forêts ? Il demeure partagé entre la crainte et la honte. Tandis qu'il délibéroit, ses chiens l'apperçurent. Mélampe, excellent chien de Crète, et Ichnobate qui étoit venu de Sparte, marquèrent en aboyant qu'ils étoient sur les voies ; les autres les suivirent avec une vîtesse qui égaloit celle du vent ; Pamphague, Dorcée, Orisbase, tous chiens d'Arcadie ; le robuste Nébrophon, Théron, aussi furieux que Lélaps ; le léger Ptérélas, Agré, qui avoit le nez excellent ; Hylée, qu'un sanglier avoit blessé depuis peu ; Napé, engendré d'un loup ; Pœménis, qui gardoit autrefois les troupeaux ; Harpye avec ses deux petits, Ladon, excellent basset de Sycione ; Dromas, Canacé, Sticté, Tigris, Alcé, le blanc Leucon, le noir Asbole, Lacon le plus fort, et Aëllo le plus vîte de toute la meute ; Thoüs, Lyciscas avec Cyprius, le noir Harpale, qui avoit une marque blanche sur le front ; Mélanée, Lachné au poil hérissé, Labros et Agriode, qui

venoient d'un chien de Crète et d'une chienne de la Laconie; Hylactor à la voix perçante, et tous les autres qu'il seroit trop long de nommer, tous animés du désir de prendre la proie, le suivirent avec ardeur à travers les montagnes et les rochers, et dans les lieux mêmes les plus inaccessibles, et où il n'y avoit nulle voie marquée. Le malheureux Actéon fuit dans les lieux où il avoit chassé tant de fois : hélas! il fuit ses gens; il auroit bien voulu leur crier, je suis Actéon, reconnoissez votre maître! mais il n'a plus l'usage de la parole pour se faire entendre. Cependant l'air retentit de tous côtés du bruit des chiens qui aboyent. Mélanchéte lui donna le premier coup de dent, Théridamas le blessa presqu'au même endroit, et Orésitrophe le mordit à l'épaule; ces trois chiens étoient partis les derniers : mais comme ils avoient rusé, ils l'avoient coupé à travers la montagne. Dès qu'ils l'eurent arrêté, toute la meute se jeta sur lui, et il en fut si maltraité qu'il ne restoit plus sur tout son corps de place à de nouvelles blessures. Actéon gémit, et fait entendre une espèce de voix moins articulée à la vérité que celle d'un homme, mais plus distincte cependant que celle d'un cerf. Les montagnes voisines, où il avoit tant de fois chassé, retentissent de ses cris et de ses plaintes; il tombe sur ses genoux; et comme s'il eût voulu demander

mander la vie à ses compagnons, ne pouvant leur tendre les bras, il les regarde tristement. Cependant, ils animent les chiens contre leur maître, qu'ils cherchent en vain et qu'ils appellent comme s'il étoit éloigné. Il lève la tête en s'entendant nommer. Cependant ils se plaignent de ce qu'il est absent, et qu'il ne se trouve pas à la mort du cerf. Il y est, malheureusement pour lui ; il voudroit bien assister aux abois, mais il ne voudroit pas y être lui-même, ni se voir ainsi environné de ses chiens, qui le déchirent impitoyablement sans le connoître. La colère de Diane ne fut enfin assouvie que lorsqu'il eut perdue la vie par une infinité de blessures.

FABLE VI.

ARGUMENT.

Junon jalouse de Sémelé, va la trouver sous la figure de Béroé, et lui inspirant de la défiance contre Jupiter, l'oblige de demander à ce Dieu qu'il vienne la visiter avec tout l'appareil de grandeur et de majesté avec lequel il s'approche de son épouse. Jupiter étant venu la voir avec la foudre à la main, met le palais en feu, et Sémelé périt dans cet embrâsement.

On parla beaucoup de cette vengeance : elle parut aux uns trop cruelle, d'autres la louèrent et la trouvèrent digne d'une Déesse aussi chaste que Diane. Chacun appuyoit son sentiment de bonnes raisons. Junon, sans se mettre en peine ni d'approuver, ni de blâmer cette action, fut la seule qui se réjouit du malheur arrivé à la famille de Cadmus. La haine qu'elle avoit conçue contre Europe, lui faisoit haïr toute sa postérité. Un nouveau sujet de jalousie venoit encore d'augmenter son désespoir. Elle voyoit avec chagrin que Sémelé, maîtresse de Jupiter, étoit enceinte.

Pourquoi me plaindre tant de fois, dit-elle, à quoi m'ont servi tous mes emportemens ? C'est à ma rivale qu'il faut m'en prendre ; c'est elle qui doit périr : oui, elle périra, si je suis reine, la sœur et l'épouse de Jupiter ; du moins je suis encore sa sœur. Mais peut-être que cette belle s'en est tenue à une simple galanterie, et qu'elle n'a pas déshonoré mon lit : non, elle est enceinte, il ne me manquoit plus que cet affront ; l'état où elle est prouve trop son crime, et ce qui jusqu'ici ne m'est arrivé qu'une fois, elle veut donner des enfans à Jupiter. Puisque c'est sa beauté qui la rend vaine, ce seront ces mêmes charmes qui la feront périr : que l'on ne me regarde plus comme la fille de Saturne, si la foudre de son amant ne la précipite dans le fond du Tartare. Après ce discours, la Déesse se lève de dessus sur son trône, se couvre d'un nuage et descend au palais de Sémelé. Avant que de sortir du nuage qui la cachoit, elle prit la forme d'une vieille femme ; elle couvrit sa tête de cheveux blancs, rendit sa peau toute ridée, marcha d'un pas chancelant, et emprunta une voix cassée : on l'auroit prise en cet état pour Béroé, nourrice de Sémelé. Après avoir entretenu long-temps cette princesse de choses indifférentes, elle fit adroitement tomber la conversation sur Jupiter : Plût au Ciel dit-elle, que ce soit Jupiter lui-même qui

vous aime ! mais je crains tout pour vous : combien de jeunes personnes ont été trompées par de simples mortels, qui avoient emprunté le nom de quelque Dieu ! s'il est vrai que Jupiter soit votre amant, qu'il vous en donne des marques certaines, qu'il le fasse connoître ; qu'il vienne vous voir avec la même majesté qui l'accompagne lorsqu'il s'approche de Junon ; qu'il prenne pour vous rassurer, tout l'appareil de sa grandeur. La fille de Cadmus persuadée par ce discours, dont elle ne pénétroit pas la malignité, demanda à Jupiter une grace, sans la lui spécifier. Vous pouvez demander, lui dit ce Dieu, tout ce que vous voudrez, vous ne serez point refusée, et afin que vous n'en doutiez pas, j'en jure par le Styx, ce Dieu si redoutable aux autres Dieux, dont il est le Souverain. Sémelé, au comble de sa joie, ne savoit pas combien sa demande lui seroit fatale. Quand vous viendrez me voir, lui dit-elle, paroissez avec toute la majesté dont vous êtes revêtu, lorsqu'en qualité d'époux vous approchez de Junon. Jupiter voulut lui fermer la bouche pour l'empêcher d'achever sa demande ; mais il n'en étoit plus temps.

FABLE V.

ARGUMENT.

Sémelé visitée par Jupiter, comme il le lui avoit promis, brûle, pour ainsi dire, entre ses bras, et ne pouvant supporter des feux si violens, elle meurt. Naissance de Bacchus, son éducation et sa nourriture. La dispute de Jupiter et de Junon est décidée par Tirésias, qui avoit été homme et femme.

Tout puissant qu'est Jupiter, il n'étoit pas en son pouvoir de faire que Sémelé n'eût point souhaité cette faveur, ou qu'il n'eût point juré de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Enfin, accablé de douleur et de tristesse, et poussant un profond soupir, il remonta au Ciel, où il rassembla les Nuages, la Pluie, le Tonnerre, les Eclairs et sa Foudre, dont les coups sont toujours assurés. Il tâcha, autant qu'il put, de diminuer la force de cette redoutable Foudre; il n'eut garde de prendre celle dont il avoit foudroyé Typhée; elle lui parut trop terrible; il en est d'une autre espèce, auxquelles les Cyclopes qui les forgent, donnent moins d'ardeur, moins

de feu, moins de vivacité: ce sont celles que les Dieux nomment Foudres de la seconde espèce. Il en prit une de celle-ci et descendit avec toute sa majesté dans le palais de Sémelé. Une simple mortelle pouvoit-elle résister à tout cet éclat? Aussi Sémelé fut-elle réduite en cendres. Jupiter eut cependant le temps de retirer l'enfant dont elle étoit enceinte, et, si on doit le croire, il l'enferma dans sa cuisse, pour l'y laisser le temps qu'il auroit dû être dans le sein de sa mère. Lorsque cet enfant fut né pour la seconde fois, Ino, sa tante, l'éleva en secret, puis elle le donna aux Nymphes de Nisa, qui le cachèrent dans leur antre, et prirent soin de son éducation.

Pendant que les affaires de la Terre étoient ainsi ménagées par cette fatale destinée, qui en règle tous les événemens, et que les jours du jeune Bacchus étoient en sûreté, on raconte que Jupiter ayant un jour noyé dans le Nectar, les soins qui l'occupoient, et que Junon étant aussi de bonne humeur, il lia avec elle une conversation badine et agréable. Oui, lui dit-il, je soutiens que les femmes ont plus de plaisir que les hommes dans le commerce de l'amour. Junon lui répondit qu'elle n'étoit point de son sentiment; il fallut prendre un juge, et ils convinrent de s'en rapporter à Tirésias, qui avoit goûté les

plaisirs de l'amour sous les deux sexes ; car ayant un jour trouvé dans un bois deux serpens accouplés, et les ayant frappés avec son bâton, chose admirable ! il fut sur le champ métamorphosé en femme : ayant trouvé, au bout de sept ans, les deux mêmes serpens, il faut que j'éprouve, leur dit-il, si les blessures qu'on vous fait ont le pouvoir de faire changer de sexe ; il les toucha encore de son bâton, et reprit sa première figure. Telle est l'histoire de ce Tirésias, qui fut pris pour juge dans une affaire aussi peu sérieuse : il fut de l'avis de Jupiter. Junon piquée de cette décision au-delà de ce qu'on peut dire, et de ce que la chose méritoit, punit son juge, en le privant de l'usage des yeux ; mais Jupiter, pour le dédommager de cette perte, (car un Dieu ne peut détruire l'ouvrage d'un autre Dieu) lui donna le pouvoir de pénétrer dans l'avenir, réparant ainsi, par cet avantage, le mal que Junon lui avoit fait.

FABLE VI.

ARGUMENT.

La nymphe Echo, cherchant à amuser Junon, pour donner le temps aux maîtresses de Jupiter de s'évader, fut réduite à ne pouvoir prononcer que les dernières paroles qu'elle entendoit, et souffrit dans la suite tous les mépris de Narcisse dont elle étoit amoureuse.

TIRÉSIAS s'étoit déjà rendu célèbre dans toute la Béotie, par les oracles qu'il rendoit aux peuples qui venoient le consulter. La belle Liriope fut la première qui éprouva la certitude de ses réponses. Le fleuve Céphise, qui en avoit été amoureux, l'ayant enfermée un jour dans une espèce de labyrinthe que forment ses eaux, lui fit violence, et la rendit mère d'un fils qui étoit si beau, qu'il devint même, dès sa plus tendre enfance, l'objet de l'amour de toutes les Nymphes qui le virent. Il fut nommé Narcisse. Sa mère étant allée consulter Tirésias, sur la destinée de cet enfant, lui demanda s'il parviendroit à une longue vieillesse; et elle apprit qu'il vivroit fort long-temps, s'il ne se voyoit pas lui-même.

Cette réponse parut frivole, et on la crut telle pendant long-temps ; mais enfin l'événement, la manière dont Narcisse perdit la vie, et la singularité de sa passion, n'en firent que trop connoître la vérité. Narcisse avoit déjà atteint l'âge de seize ans : à la beauté d'un enfant, il joignoit les graces d'un jeune homme, et l'on ne pouvoit le voir sans l'aimer : mais sa beauté le rendoit si fier, et lui inspiroit tant d'orgueil, qu'il méprisoit également et les Nymphes et les jeunes gens qui cherchoient à lui plaire. Cette Nymphe qui aime tant à parler, et qui ne sauroit jamais parler la première, ni se taire quand les autres parlent, Echo l'apperçut un jour à la chasse. Semblable aux autres Nymphes, elle n'étoit pas une simple voix, comme elle l'est aujourd'hui ; elle étoit cependant dès-lors également causeuse, et avoit le défaut de ne répéter que les dernières paroles qu'elle entendoit. C'étoit ainsi que Junon l'avoit punie. Lorsque cette Déesse cherchoit à surprendre Jupiter avec quelqu'une de ses maîtresses, Echo l'amusoit à dessein par de longs discours, afin de leur donner le temps de s'évader. Junon s'étant apperçue de cet artifice : Je ferai ensorte, lui dit-elle, que cette langue, dont vous abusez pour me tromper, vous sera d'un très-petit usage. L'effet suivit de près la menace, et Echo depuis ce temps-là, ne répète plus que

les dernières paroles qu'elle entend. Ayant rencontré un jour Narcisse à la chasse, elle en devint éperduement amoureuse, et se mit à le suivre, sans cependant se laisser voir. Tel que le soufre qui s'enflamme à l'approche d'une torche allumée, son cœur s'embrâse à mesure qu'elle suit les pas de son amant. Combien de fois forma-t-elle la résolution de lui découvrir son amour, et d'employer les larmes et les paroles les plus touchantes pour le rendre sensible! mais la situation où la colère de Junon l'a mise, ne lui permet pas de commencer: tout ce qu'elle peut faire, c'est de lui répondre s'il commence. Narcisse s'étant égaré et ne voyant aucun de ses gens, se mit à crier, y a-t-il quelqu'un près de moi? Echo répondit, *moi*. Cette voix l'étonne, il jette les yeux de tous côtés, sans rien appercevoir; approchez donc, dit-il, d'un ton élevé: Echo répète les mêmes paroles, *approchez donc;* il regarde encore avec plus d'attention, et comme personne ne venoit: pourquoi me fuyez-vous donc, dit-il? *me fuyez-vous donc,* lui répondit Echo. Comme cette voix continuoit à l'entretenir dans la même erreur; joignons-nous, dit-il. Echo, qui ne pouvoit répondre à rien de plus touchant pour elle, dit, *joignons - nous*. Sur cela elle se mit à le suivre hors du bois dont il étoit sorti, espérant enfin de se jeter à son cou. Narcisse cherchant

à se débarrasser d'elle ; ne croyez pas, lui dit-il, que je vous aime : la Nymphe répéta ces derniers mots, *je vous aime.* Honteuse et confuse des refus de son amant, Echo se retira dans le fond des bois, et alla se cacher dans les lieux les plus épais. Depuis ce temps-là elle n'habite plus que les antres et les rochers. Là, consumée par le feu de son amour, et dévorée par le chagrin que les refus de Narcisse lui avoient causé, elle tomba dans une langueur mortelle, et devint si maigre et si défaite, qu'il ne lui resta que les os et la voix : ses os même furent changés en rochers, et elle n'a plus que cette voix qu'on entend dans le fond des forêts et des cavernes où elle se tient cachée.

Toutes les autres Nymphes qui avoient voulu plaire à Narcisse, avoient essuyé les mêmes mépris que la belle Echo. Puisse-t-il, lui dit un jour une aimable personne qui ne pouvoit plus supporter ses dédains, puisse-t-il lui-même éprouver toutes les rigueurs de l'amour, et ne posséder jamais l'objet de sa tendresse ! La Déesse Némésis écouta une prière si juste, et l'exauça. Dans une vallée charmante, étoit une fontaine dont l'eau extrêmement claire, n'avoit jamais été troublée, ni par les bergers, ni par les troupeaux : environnée d'un gazon toujours verd, l'ombre des arbres la défendoit contre l'ardeur du

soleil. Invité par la beauté d'un lieu si charmant, Narcisse, que la chasse et la chaleur avoient extrêmement fatigué, vint un jour s'y reposer. Comme il vouloit y éteindre sa soif, il fut attaqué tout d'un coup d'une autre espèce de soif bien plus dangereuse.

FABLE VII.

ARGUMENT.

Narcisse devenu amoureux de sa propre image, qu'il avoit vue dans une fontaine, et s'étant laissé mourir de langueur, les Dieux le changèrent en une fleur, qui porte encore son nom.

NARCISSE frappée de son image, qu'il vit dans le fond de l'eau, en fut enchanté et en devint amoureux. Insensé, il s'imagine que l'objet de sa passion est quelque chose de réel ; et ce n'est qu'une vaine représentation de lui-même. Il s'admire et demeure attaché sur cette image. Penché sur cette fontaine, il regarde ses yeux, qui paroissent brillans comme deux astres ; ses cheveux aussi beaux que ceux de Bacchus et d'Apollon ; ses joues où étoit peinte toute la fleur de la jeunesse ; son cou plus blanc que l'ivoire ; sa bouche et son teint, où les lys se confondoient avec les roses : il admire enfin tout ce qui est admirable en lui. Amant, il est lui-même l'objet aimé ; c'est lui-même qu'il loue, et qu'il désire de posséder, et il est consumé d'un

feu qu'il allume. Ah! combien de vains et d'inutiles baisers donna-t-il à l'eau de cette séduisante fontaine! combien de fois s'y plongea-t-il les bras pour se jeter à son cou, qu'il ne retrouve plus lorsqu'il croit l'embrasser! Infortuné, il ne connoît point l'objet charmant qu'il contemple; et cependant il l'aime avec une passion extrême, et chérit l'erreur qui l'enchante. Insensé, pourquoi courez-vous après un vain fantôme qui vous fuit? Votre passion est une chimère. Eloignez-vous de cette fatale fontaine, et cette image que vous regardez avec tant de complaisance, disparoîtra; ce que vous voyez est une ombre qui n'a rien de réel; qui paroît lorsque vous vous présentez, et qui ne seroit plus, si vous pouviez vous éloigner de cette fontaine. Mais rien ne peut l'en arracher, ni le soin de prendre quelque nourriture, ni les charmes du sommeil: couché sur l'herbe il voit, sans se lasser, cette trompeuse beauté qui l'a séduit, et il ternit l'éclat de ses yeux à force de les contempler: seulement il se lève quelquefois pour un moment; et les bras étendus, il parle ainsi aux arbres d'alentour: « Vous qui avez été tant de » fois témoins des ardeurs les plus vives, et qui » avez si souvent servi d'asyle aux amans, en » avez-vous vu d'aussi malheureux que moi, et » l'amour en traita-t-il jamais quelqu'un avec

» autant de cruauté? Vous avez vu plusieurs
» siècles s'écouler; mais vous n'avez jamais vu
» d'amans souffrir des peines plus rudes. L'objet
» de ma tendresse me charme; je le vois, et
» cependant je ne puis point le trouver, tant est
» grande l'erreur qui me séduit. Ce qui met le
» comble à ma douleur, c'est que sans être sé-
» paré par de vastes mers, par des chemins
» inaccessibles, ou par des montagnes, ou par
» des forêts, l'eau d'une fontaine, qui seule
» m'éloigne de lui, s'oppose à mon bonheur; et
» ce qui me jette dans le dernier désespoir, c'est
» qu'il me paroît que celui que j'aime, répond
» à ma passion. En effet, toutes les fois que j'ai
» approché ma bouche de cette fontaine, il s'est
» avancé pour me baiser; mais hélas! les moin-
» dres obstacles sont funestes aux amans! Qui
» que vous soyez, sortez du fond de l'eau, puis-
» que vous êtes tendrement aimé: pourquoi vous
» jouez-vous ainsi de moi, en vous éloignant
» lorsque je m'approche de vous? Ma jeunesse
» et ma beauté ne doivent pas vous engager à
» me fuir. J'ai inspiré de la tendresse à un grand
» nombre de belles Nymphes. Mais il y a de l'in-
» gratitude à me plaindre; l'air gracieux dont
» vous me regardez me donne de l'espérance,
» et je vois que lorsque je vous tends les bras,
» vous me tendez les vôtres. J'ai souvent remar-

» qué que mes larmes ont été suivies de celles
» que vous avez répandues, vous me rendez
» toujours caresse pour caresse; lorsque je ris,
» vous riez; et autant que j'en puis juger par le
» mouvement de vos lèvres, lorsque je vous
» parle vous me répondez, quoique je n'entende
» pas vos paroles. Mais pourquoi demeurer plus
» long-temps dans mon erreur? C'est mon image
» que je vois, je ne saurois y être trompé; c'est
» moi-même que j'aime. J'allume le feu qui me
» dévore; quel parti faut-il que je prenne? Dois-je
» prier, ou attendre qu'on me prie? Mais enfin
» qu'ai-je à demander? Je possède tout ce que
» je désire, et malgré tout cela, je sens qu'il
» me manque quelque chose pour être heureux.
» Que ne suis-je séparé de moi-même! Je sou-
» haiterois l'être, quelque étrange que paroisse
» ce souhait à un amant. Mais la douleur com-
» mence à m'abattre; je sens mes forces dimi-
» nuer, et je vois que je vais périr à la fleur de
» mon âge: la mort cependant n'a rien d'affreux
» pour moi, puisqu'elle doit terminer mes tour-
» mens; je souhaiterois seulement que l'objet de
» ma passion pût me survivre; mais je vois bien
» qu'un même coup va nous frapper tous les
» deux, et qu'en mourant nous ne perdons qu'une
» seule vie ». Toujours séduit de la même
erreur, Narcisse se retourna une fois vers son
ombre;

ombre ; il répandit des pleurs, et ses larmes en troublant l'eau ternirent son image. Comme il crut la voir s'éloigner : » Pourquoi me fuyez-» vous, dit-il ; demeurez, je vous en conjure, » n'abandonnez pas ainsi une personne qui vous « adore : s'il ne m'est pas permis de vous appro-» cher, ne vous dérobez pas du moins à mes » regards ; le plaisir de vous voir est le seul qui » reste à un amant infortuné ». Pendant qu'il se plaignoit ainsi, il déchira sa robe et se frappa la poitrine. Elle parut alors de la couleur de ces belles pommes qui sont rouges d'un côté, pendant que l'autre est d'une blancheur éclatante, ou de celle des raisins qui ne sont pas encore entièrement mûrs. Un moment après, lorsque l'eau s'étant éclaircie, il vit les marques des coups qu'il venoit de se donner, il ne lui fut pas possible de supporter l'excès de sa douleur ; l'ardeur de son amour le consume peu-à-peu, ainsi qu'on voit la cire se fondre lorsqu'on l'approche du feu, ou la rosée se dissiper aux premiers rayons du soleil. On ne voit plus sur son visage les lys et les roses qu'on y voyoit auparavant ; il n'a plus ni cette vigueur ni cet air de jeunesse et de beauté qui l'avoient tant charmé ; en un mot, ce n'est plus le beau Narcisse, qui avoit donné tant d'amour à Echo. Cependant cette Nymphe l'ayant vu dans un état si déplo-

rable, oublia tous ses mépris, et parut sensible à son malheur; toutes les fois qu'elle l'entendoit soupirer, elle répétoit fidèlement tous ses soupirs; si les coups, dont il se meurtrissoit le sein, retentissoient dans l'air, elle faisoit entendre le même bruit. Enfin, regardant son image pour la dernière fois, Narcisse lui dit: Hélas! objet vainement aimé! Echo répéta *objet vainement aimé:* Adieu, lui dit-il: *Adieu,* répondit la Nymphe. En même-temps il laissa pancher sa tête sur l'herbe, et la mort lui ferma pour jamais les yeux, qui étoient encore épris de sa beauté. Cette étrange folie l'accompagna jusques dans les enfers, où il se regardoit encore dans les eaux du Styx. Les Nayades, ses sœurs, le pleurèrent amèrement, et s'étant coupées les cheveux, elles les consacrèrent sur son tombeau. Les Dryades firent retentir l'air de leurs tristes gémissemens, et Echo répondit à leurs plaintes. Déjà on préparoit le bûcher, déjà les torches étoient allumées, et l'on portoit le lit funèbre sur lequel on devoit le faire brûler; mais on cherchoit vainement son corps, il n'étoit plus, et l'on ne trouva à sa place qu'une fleur jaune qui avoit dans le milieu des feuilles blanches.

FABLES VIII, IX ET X.

ARGUMENT.

Penthée se moque de toutes les prédictions de Tirésias, et défend à ses gens d'honorer Bacchus, qui venoit d'arriver en triomphe dans la Grèce, et leur ordonne même de l'amener captif. Bacchus, sous la forme d'Acétès, l'un de ses compagnons, souffre cette indignité, et lui raconte toutes les merveilles que ce Dieu avoit opérées. Un tel récit ne sert qu'à enflammer la colère de Penthée, qui va sur le mont Cythéron pour troubler les orgies qu'on y célébroit ; mais il est déchiré par sa propre mère et les autres Bacchantes.

CETTE histoire, qui devint bientôt publique, rendit le nom de Tirésias célèbre dans toute la Grèce, et lui donna une grande réputation; il n'y eut que l'impie Penthée qui continua de mépriser les prédictions de ce devin; il lui reprochoit même son aveuglement, et le sujet qui lui avoit attiré cette punition. « Vous seriez trop heu-
» reux, lui dit Tirésias, si vous aviez comme moi
» perdu l'usage de vos yeux et que vous ne fussiez

» pas en état de voir les fêtes de Bacchus. Un » jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, que » ce Dieu paroîtra dans ces lieux. Si vous lui » refusez le culte, vous serez mis en pièces, et vos » membres épars de tous côtés, souilleront de leur » sang les forêts, votre mère même et vos tantes; » l'effet sera un sûr garant de ma prédiction; » vous serez puni pour n'avoir pas honoré Bacchus, et vous trouverez alors que malgré cet » aveuglement que vous me reprochez, je n'ai » vu que trop clairement dans l'avenir ». Penthée, outré de ces paroles, chassa Tirésias de sa présence : l'événement confirma bientôt la prédiction. Bacchus arrive, et les champs retentissent du bruit et des hurlemens qui accompagnent la célébration de ses fêtes. Tout le monde y court en foule, les hommes et les femmes, le peuple et les grands; tous s'empressent de voir des mystères jusqu'alors inconnus. « Généreux enfans de » Mars, leur crie Penthée, quelle fureur vous » possède? Le tumulte confus des instrumens » d'airain et des flûtes, de vains enchantemens » doivent-ils donc vous faire perdre la raison? » Jamais ni le bruit des armes, ni la vue des » dards et des flèches ne vous ont effrayés; les » bataillons armés vous ont toujours trouvés invincibles; vous laisserez-vous vaincre par des » femmes, par une troupe d'hommes efféminés,

» que l'ivresse rend insensés, et qui font retentir
» l'air du son de leurs tambours? Etes-vous ces
» sages vieillards qui avez traversé tant de mers
» pour venir avec vos Dieux Pénates vous éta-
» blir dans cette contrée, et y bâtir une nou-
» velle Tyr? Aujourd'hui, vous vous laissez
» vaincre sans combattre. Et vous, florissante
» jeunesse, qui êtes comme moi dans la vigueur
» de votre âge, vous, à qui les armes siéroient
» mieux que les thyrses et les couronnes, sou-
« venez-vous du sang dont vous sortez; armez-
» vous du courage de cet affreux dragon qui fit
» périr tant de monde, et qui périt lui-même
» en combattant pour garder l'antre et la fon-
» taine de Mars; combattez du moins pour votre
» propre gloire. Ce monstre donna la mort à de
» généreux soldats; vous n'avez aujourd'hui que des
» lâches à vaincre: encore un coup, ne ternissez
» pas la gloire de vos ancêtres. Que si les des-
» tins ont résolu la ruine de Thèbes, qu'elle
» tombe sous l'effort de ses ennemis; que pour
» la détruire on emploie les machines de guerre,
» le fer et le feu; du moins s'il nous arrive d'être
» vaincus, nous serons malheureux sans être cou-
» pables, et nos larmes pourront couler sans
» honte. Mais aujourd'hui cette ville va devenir
» la conquête d'un enfant foible et désarmé, d'un
» jeune efféminé qui n'aime ni la guerre ni les

» combats, ni à manier des chevaux, et qu'on
» ne voit jamais que parfumé, couronné de lierre,
» et vêtu d'une robe d'or et de pourpre. Pourvu
» que vous ne vous opposiez pas à mon dessein,
» je le forcerai bien d'avouer l'imposture de son
» origine et de ses mystères. Acrise n'a-t-il pas
» eu assez de courage pour mépriser ce Dieu ima-
» ginaire, et pour lui refuser l'entrée d'Argos;
» faut-il donc que cet étranger fasse trembler au-
» jourd'hui Penthée et toute la ville de Thèbes?
» Allez, dit-il à ses officiers, allez, que rien ne
» vous arrête, qu'on le saisisse et qu'on me l'amène
» ici chargé de fers ». Son grand-père Cadmus,
son oncle Athamas et toute sa cour, tentèrent en vain de le détourner de cette entreprise. Toutes leurs remontrances ne servirent qu'à l'aigrir; sa rage redouble à mesure qu'on veut en arrêter les effets; et les moindres obstacles le rendent plus furieux; semblable à un torrent qui coule avec moins de rapidité, lorsque rien ne l'arrête; s'il trouve quelque obstacle à son cours, il s'enfle, se couvre d'écume et entraîne tout ce qu'il rencontre avec un bruit et une rapidité épouvantable. Sur ces entrefaites, ceux que Penthée avoit envoyés reviennent tout couverts de sang: il leur demande où est Bacchus? Nous ne l'avons point vu, lui répondent-il; mais voici un de ses compagnons que nous vous amenons; c'est un étranger

qui a quitté la Toscane, sa patrie, pour suivre ce Dieu dont il est le ministre.

Penthée le regarde d'un œil rempli de rage et de courroux, et ne diffère sa vengeance qu'avec peine. Tu périras, lui dit-il, malheureux, et ta mort servira d'exemple à tes complices. Apprends-moi quel est ton nom et celui de tes parens; quel est ton pays et les raisons qui t'ont engagé à devenir le ministre de cette nouvelle divinité? Acétès est mon nom, lui répondit hardiment le captif; je suis Méonien d'origine, et mes parens sont peu illustres; mon père ne m'a laissé ni héritages, ni troupeaux; pauvre lui-même comme moi, il gagnoit sa vie à la pêche. Voilà, me dit-il, en m'apprenant le métier qu'il avoit exercé toute sa vie, voilà toutes mes richesses; c'est tout le bien que je possède; ainsi il ne me laissa rien que l'eau pour mon partage; c'est le seul bien que j'aie hérité de lui. Pour ne pas demeurer éternellement attaché à des rochers, j'appris à conduire un vaisseau, et, devenu pilote, je sus observer les constellations de la chevre Amalthée, les Pléyades, les Hyades et la grande Ourse. Je me rendis habile dans la connoissance des vents et des ports, où les vaisseaux peuvent être en sûreté. Comme j'allois un jour à Délos, je relâchai à l'isle de Naxe, où je pris heureusement terre. Le lendemain, dès que l'aurore commença

à paroître, je me levai, et ayant ordonné aux matelots d'aller faire de l'eau, je leur montrai le lieu où il y en avoit. Pendant ce temps-là, je montai sur une éminence pour observer le vent, et j'appelai mes compagnons pour revenir à bord. Nous voici, dit Opheltes, en me présentant un enfant d'une beauté charmante, qu'il avoit trouvé endormi dans un lieu désert; ce jeune enfant encore assoupi et presque ivre, ne marchoit qu'en chancelant et avoit bien de la peine à les suivre. J'examinai avec attention son air, sa démarche, sa beauté, et il ne me parut rien en tout cela que de divin; je dis à mes compagnons que je ne savois pas à la vérité quelle divinité étoit cachée sous cet extérieur, mais que j'étois persuadé que c'étoit un Dieu. Qui que vous soyez, lui dis-je, en lui adressant la parole, soyez-nous favorable, aidez-nous à supporter les travaux de la navigation, et daignez pardonner à ceux qui vous ont ôté la liberté. Dictys, le plus adroit de mes matelots, soit pour monter sur le haut des mats, soit pour en descendre, me dit qu'il me dispensoit de faire des vœux pour lui; Libys, le blond Mélanthe qui gouvernoit la proue, Alcimédon, et Epopée, qui veilloit sur les rameurs; en un mot, tous les autres me tinrent le même discours; tant la prise qu'ils venoient de faire les aveugloit! Vous avez beau faire, leur dis-je, je ne souffrirai

jamais que notre vaisseau soit souillé par un sacrilège; j'ai ici plus de droit qu'aucun de vous. Sur cela, je me mis en état d'empêcher qu'on ne fît entrer de force cet enfant dans le navire. Le plus insolent et le plus emporté de toute la troupe, Lycabas, qui avoit été banni de la Toscane pour un assassinat, me donna un si grand coup à la gorge, que j'en fus tout étourdi, et je serois immanquablement tombé dans la mer, si je ne me fusse retenu à un cable.

Tout l'équipage approuva l'insolence de Lycabas; mais Bacchus, car c'étoit lui-même qu'on avoit amené, s'étant réveillé au bruit que faisoient les matelots, leur dit, en se tournant de leur côté, que faites-vous-là, quelle est la cause de votre emportement? Apprenez-moi, je vous prie, par quelle aventure j'ai été conduit dans ce vaisseau; où prétendez-vous me mener? Ne craignez rien, lui dit celui qui étoit à la proue, apprenez-nous seulement dans quel lieu vous voulez débarquer; nous vous y conduirons. A Naxe, répondit Bacchus; prenez votre route de ce côté-là : c'est le lieu de ma demeure, et vous y serez bien reçus. Les perfides jurèrent par la Mer et par toutes les divinités qu'elle renferme, qu'ils l'y conduiroient, et me pressèrent de mettre les voiles au vent pour cingler du côté de cette isle. Elle étoit à droite du chemin que nous tenions, et comme

je voulus y tourner la proue du navire : que faites-vous, Acétès, me dirent tous mes compagnons, quelle fureur vous aveugle ? Tournez à gauche. Les uns me faisoient signe de la main, les autres me disoient à l'oreille le dessein qu'ils avoient formé. Effrayé de leur résolution, j'offris le gouvernail à qui voudroit le prendre, et je résolus de n'être point le complice de leur crime ni de leur perfidie. Tout le monde se mit alors à murmurer contre moi et à me faire des reproches : Hé quoi, me dit Ethalion, vous croyez sans doute que notre salut dépend de vous seul? En me tenant ce discours, il se mit à ma place, et ayant pris le gouvernail, il laissa l'isle de Naxe, et tint une autre route.

Alors Bacchus, pour mieux insulter les matelots, et comme si en effet il ne venoit que de s'appercevoir de leur infidélité, monta sur la poupe, et regardant la mer, laissa couler quelques larmes. Ce n'est point là, leur dit il, ce que vous m'avez promis; ce n'est point de ce côté-là que vous deviez me mener; par quel endroit ai-je donc mérité que vous me manquiez de parole? Il vous est en vérité bien glorieux de tromper un enfant qui se trouve seul en votre pouvoir. Pour moi je ne cessois de pleurer, pendant que ces scélérats rioient de mes larmes et continuoient toujours leur route. Je vous jure par

Bacchus lui-même (car je ne connois point de divinité plus favorable), que ce que je vais vous raconter est très-véritable, quoiqu'il paroisse au-dessus de toute croyance. Le vaisseau s'arrêta en pleine mer, comme s'il eût été sur la terre. Les matelots étonnés ramèrent avec plus d'ardeur et tendirent toutes les voiles, espérant qu'ils obligeroient par-là le vaisseau de marcher; mais des feuilles de lierre couvrirent à l'instant les rames, et s'étant étendues aussi sur les voiles, les empêchèrent de jouer. Bacchus lui-même parut en ce moment couronné de raisins, tenant à la main son thyrse. Il étoit environné de tygres, de lynx et de panthères; on crut même voir des hommes autour de lui; soit que cela fût vrai en effet, ou que le trouble et la frayeur où nous étions, nous le fissent croire, étonnés d'un spectacle si surprenant, nous le fûmes encore bien davantage, lorsque nous vîmes le corps de Médon, un de nos compagnons, se retrécir, diminuer, et son dos couvert de nageoires noirâtres, nous représenter la figure d'un poisson. Quel est donc ce prodige, lui cria Lycabas? Mais à peine avoit-il achevé ce peu de paroles, que sa peau se couvrit d'écailles. Libys, voulant alors pousser les rames qui étoient comme immobiles, s'apperçut que ses mains se racourcissoient ou plutôt qu'elles n'étoient déjà plus que de petites nageoires. Un

autre s'efforçant de débarrasser les cordages, se trouva sans bras et tomba dans l'eau avec une queue fendue en forme d'un croissant, semblable à celui que présente la lune. On vit alors ces infortunés matelots, bondir de tous côtés, et faire rejaillir l'eau, quelquefois s'enfoncer, puis revenir, et s'élever en sautant sur la surface de la mer; quelquefois jouer tous ensemble, se replier en cent manières différentes, et souffler avec leurs narines l'onde qu'ils avoient avalée. En un mot, de vingt que nous étions, car il y en avoit autant dans le vaisseau, j'étois resté seul dans ma forme ordinaire; mais si tremblant et si interdit qu'à peine Bacchus put-il me rassurer. Ne craignez rien, me dit-il, prenez la route de Naxe. Dès que j'y fus arrivé, j'allumai du feu sur les autels de ce Dieu, et j'y célébrai ses mystères.

J'ai écouté, lui dit alors Penthée, le long récit de tes aventures, pour voir si le temps diminueroit ma colère. Qu'on se saisisse de cet imposteur, qu'on l'ôte de devant mes yeux et qu'on le fasse expirer dans les tourmens. Acétès fut sur-le-champ mis dans les cachots; mais pendant qu'on préparoit les instrumens de son supplice, on raconte que les portes de la prison s'ouvrirent d'elles-mêmes, et que les chaînes dont il étoit chargé, tombèrent sans que personne les eût brisées. La fureur de Penthée s'augmente encore par ce nou-

veau prodige; il ne veut plus donner ses ordres à ses officiers, il veut les exécuter lui-même, et il part sur-le-champ pour aller sur le mont Cithéron, qui retentissoit de tous côtés du bruit confus des Bacchantes. Tel qu'on voit un cheval qui entend le son des trompettes, s'animer au combat, Penthée frémit de rage et de désespoir en entendant les hurlemens des Ménades : leurs cris allument de plus en plus le feu de sa colère.

SUITE DE LA Xe. FABLE.

ARGUMENT.

Penthée déchiré par sa mère et les autres Bacchantes.

Au milieu de cette montagne est une plaine environnée d'arbres; Penthée s'arrêta en cet endroit, et pendant qu'il regardoit avec indignation et avec mépris les cérémonies de la fête, sa mère l'apperçut la première et lui lança son thyrse, criant à ses sœurs, venez promptement à mon secours; voici l'affreux sanglier qui ravage nos campagnes, il faut le massacrer. Dans ce moment toute la troupe des Bacchantes se jette avec fureur sur ce prince infortuné, qui n'a plus alors cet air orgueilleux et menaçant qu'on lui voyoit auparavant. Saisi de crainte et de frayeur, il avoue sa faute et se condamne lui-même. Ma tante, ma chère tante, dit-il à Autonoé, en lui tendant les bras, ayez compassion d'un malheureux que l'on traite avec tant d'inhumanité; il vous en conjure par les mânes d'Actéon. Autonoé, qui, dans la fureur dont elle est transportée, a oublié le nom de son fils, lui arrache un bras

pendant que sa mère lui arrache l'autre. Alors, ce prince infortuné adresse ainsi la parole à sa mère Agavé, en lui montrant son corps sanglant et mutilé : Voyez ma mère le triste état où je suis; ne serez-vous point touchée du malheur de votre fils? Agavé, que ce spectacle ne fait qu'irriter, se mit à faire des hurlemens épouvantables, à branler la tête d'une manière effrayante, et prenant son fils à la gorge, elle lui arrache la tête qu'elle montre aux autres Bacchantes, en criant de toute sa force : Courage, mes compagnes, cette victoire est mon ouvrage. Alors toutes les Ménades se jettent sur ce malheureux et le déchirent en mille pièces. On voyoit tomber ses membres l'un après l'autre, avec la même rapidité que les feuilles des arbres, lorsque frappées par les premiers froids de l'automne, elles sont emportées par le vent. Les dames de Thèbes, qu'un événement si tragique avoit remplies de crainte et de frayeur, redoublèrent leur zèle pour Bacchus, et on vit alors plus que jamais fumer ses autels de l'encens qu'on y brûloit.

EXPLICATION DES FABLES
DU TROISIEME LIVRE.

Explication de la première Fable. (Page 147.)

La fable qui reprèsente Jupiter traversant la mer sous la figure d'un taureau, et se découvrant ensuite à Europe, a déjà été suffisamment expliquée. Mais comme il y a dans l'histoire des traits particuliers qui conviennent à cette circonstance de la fable, il est bon de les rapporter ici. Solin nous apprend qu'Europe arriva dans l'isle de Crète, par l'embouchure de la rivière qui passoit à Gortys, *Gortynam Lethæus amnis præterfluit, quo Europam Tauri dorso Gortynii ferunt vectitatam.* Les Grecs, qui aimoient extrêmement les fables, ayant remarqué sur cette rivière des platanes toujours verds, publièrent que ce fut sous un de ces arbres que Jupiter consomma son mariage avec Europe, ce qui donna lieu dans la suite aux habitans de Gortys, de frapper une médaille qu'on trouve aujourd'hui dans le cabinet du roi, où l'on voit d'un côté Europe assise tristement sous un arbre moitié platane et moitié palmier, au pied duquel est un aigle à qui elle tourne le dos. Et pour qu'on ne puisse pas douter que c'est cet évènement qui fait le sujet de cette médaille, la même princesse y est représentée de l'autre côté assise sur un taureau avec une bordure de feuilles de laurier et la légende ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ.

Apollodore nous a conservé la généalogie d'Europe (1).

(1) Liv. III.

Lybie

Lybie selon cet auteur, eut deux enfans de Neptune, Bélus et Agénor. Ce dernier épousa Thélépassa, dont il eut trois fils, Cadmus, Phénix et Cilix, et une fille nommée Europe. Cependant il y a des historiens, selon le même auteur, qui assurent que cette princesse étoit fille de Phénix, et petite-fille d'Agénor.

N'oublions pas de dire ici que plusieurs auteurs ont cru que cette princesse avoit donné son nom à l'Europe; mais le savant Bochard croit, avec plus de raison, que cette partie du monde fut ainsi appelée à cause de la blancheur de ses habitans. On pourroit cependant penser qu'Europe ayant été ainsi nommée à cause de son extrême blancheur, on auroit donné son nom à cette partie du monde dont les habitans sont blancs. Il faut bien, au reste, que cette princesse ait été extrêmement blanche, quoique née dans un climat fort chaud, puisque les poëtes inventèrent à ce sujet la fable qui dit que la jeune Angelo, fille de Jupiter et de Junon, avoit dérobé le fard de sa mère pour le donner à Europe, qui s'en servit si heureusement, qu'elle devint d'une extrême blancheur, comme nous l'apprend le scholiaste de Théocrite.

Explication de la seconde Fable. (Page 150).

Agénor ayant perdu sa fille, la fit chercher de tous côtés, et ordonna à ses enfans de s'embarquer, et de ne point revenir sans l'avoir trouvée. Ces princes, ou n'ayant pu apprendre ce qu'elle est devenue, ou n'ayant pu la retirer des mains du roi de Crète, n'osèrent retourner en Phénicie, et s'établirent en différens pays; Cadmus fixa son séjour dans la Béotie, Cilix dans la Cilicie, à laquelle

il donna son nom, et Phénix, dans l'Afrique, ainsi que nous l'apprend Hygin (1). Si nous voulons nous en rapporter a ce que dit Cono dans Phocius (2), le véritable sujet du voyage de Cadmus étoit l'espérance qu'il avoit de conquérir quelques états en Europe, et d'y établir sa colonie; l'enlèvement de sa sœur n'étant que le prétexte de son éloignement. Quoi qu'il en soit, ce prince ayant parcouru une partie de la Grèce, s'établit enfin dans la Béotie, où il fit bâtir la fameuse ville de Thèbes, sur le modèle de celle d'Egypte, dont il étoit originaire, ou, pour parler plus juste, il fit bâtir une citadelle qui fut appelée de son nom, Cadmée, et jeta les fondemens de la ville de Thèbes bâtie par ses successeurs, et environnée de murailles par Amphion. L'époque 7 des Marbres de Paros nous apprend ce que je viens de dire; on y lit que Cadmus, fils d'Agénor ayant consulté l'Oracle, alla s'établir dans la Béotie, où il bâtit la citadelle nommée Cadmée, pendant qu'Amphictyon régnoit à Athènes. *Cadmus, Agenoris filius, Thebas advenit secundùm Oraculum, et Cadmeam condidit... regnante Athenis Amphictyone.* Sur quoi on peut consulter les commentateurs de ces Marbres.

La fable dit qu'ayant envoyé ses compagnons pour puiser de l'eau à la fontaine de Mars, ils furent dévorés par le Dragon qui la gardoit; que Cadmus, après l'avoir tué, sema ses dents, d'où sortirent des hommes armés; qu'il jeta une pierre parmi eux, ce qui les troubla si fort, qu'ils s'entretuèrent tous, à la réserve de cinq, qui, ayant fait alliance avec ce héros, l'aidèrent à bâtir la citadelle dont je viens de parler.

Ceux qui ne veulent pas approfondir ces sortes de ma-

(1) Fab. 178.

(2) Nar. 37.

tières, se contentent de dire, après Paléphate (1) et quelques autres, que ce Dragon étoit un roi du pays, nommé Draco, fils de Mars; que ses dents mystérieuses étoient ses sujets, qui se rallièrent après sa défaite; que Cadmus les fit tous périr, excepté Ectonius, Edéus, Hypérénor, Pélore et Echion, qui se rangèrent de son parti; ou bien avec Héraclite, que Cadmus tua en effet un serpent qui causoit beaucoup de désordres dans la Béotie; ce qui étoit assez ordinaire dans le pays où l'on alloit établir quelque colonie; mais le fameux Bochart (2), et après lui M. le Clerc dans ses remarques sur Hésiode, croient que la fable vient de ce qu'un même mot phénicien signifie *les dents d'un serpent;* ou bien, *des javelots garnis d'airain;* et celui qui signifie le nombre de *cinq*, signifie aussi *armé.* Ainsi les Grecs qui écrivoient l'histoire de leur fondateur sur les Annales Phéniciennes, au lieu de dire que Cadmus, arrivant dans le pays, avoit armé ses soldats de javelots garnis d'airain, de casques et de cuirasses, ce qui étoit alors tout-à-fait nouveau dans la Grèce, ils aimèrent mieux dire, à l'aide de l'équivoque, et cela étoit bien plus de leur goût, qu'il avoit cinq compagnons nés des dents d'un serpent; car le savant auteur que j'ai cité, prétend que la même phrase phénicienne pouvoit signifier également une troupe d'hommes armés de javelots d'airain, et une troupe d'hommes nés des dents d'un serpent. Certainement cette explication est très-ingénieuse, et l'on peut la confimer par un trait d'histoire qui lui ressemble fort. Psammitichus, dit Hérodote (3), ayant été relégué dans des marais, fit consulter l'oracle de Latone, où il apprit qu'il seroit ré-

(1) *L. cit.*
(2) *Chan.* Liv. I, ch. XIX.
(3) Lib. 2.

tabli par des hommes d'airain sortis de la mer, ce qui lui parut d'abord une chimère. Cependant quelques années après, des soldats Ioniens, qui avoient été obligés de relâcher en Egypte, parurent sur le rivage avec leurs armes et leurs cuirasses d'airain. Ceux qui les apperçurent rapportèrent au roi que des hommes armés de cuirasses pilloient la campagne. Ce prince comprit alors le sens de l'oracle, et ayant fait alliance avec eux, il remonta sur le trône. Ces hommes d'airain sortis de la mer, et ces autres sortis de la terre, ne sont autres que dès soldats qui aidèrent Cadmus et Psammitichus à rétablir leurs affaires : et ce qui confirme la conjecture de Bochard, c'est que ce fut Cadmus qui porta en Grèce, ou qui inventa l'usage des cuirasses et des javelots. Cependant je crois que, sans un si grand rafinement, on peut penser que ces hommes sortis de la terre et des dents d'un Dragon, étoient des gens du pays, que Cadmus trouva le moyen de mettre dans ses intérêts, et qui, l'ayant aidé à se défaire de ses ennemis, lui servirent dans la suite à bâtir la citadelle qui le mit à couvert des insultes de ses ennemis. Ainsi lorsqu'Apollodore dit que, pour expier le meurtre du Dragon, Cadmus fut obligé de servir Mars pendant un an, et que l'année d'alors en avoit huit ; c'est qu'apparemment ce héros rendit des services importans à ses nouveux alliés, avant que d'en recevoir de leur part (1).

On est accoutumé, en lisant les poëtes, de trouver des dragons pour gardiens des choses les plus précieuses ; telles que la toison d'or, les pommes des Hespérides, la fontaine de Mars, &c. La plupart des Mythologues prétendent que c'étoit des hommes de ce nom qui avoient gardé ces précieux trésors ; mais cette idée est une nouvelle fable qu'on a ajoutée aux anciennes. Il vaut mieux penser que le Dragon étant un animal aussi redoutable que clair-voyant,

(1) *Apollod.* Lib. III.

dont le nom même semble être dérivé de celui de δρακεῖν, *perspicere*, il n'est pas étonnant qu'on l'ait préposé à la garde des choses les plus précieuses.

Explication de la troisième Fable. (Page 155).

L'intervention des Dieux a fait dans tous les temps le sublime et le merveilleux de la poésie ; et il faut avouer que le merveilleux et le sublime y ont été peu ménagés. Il y a peu d'événemens dans les ouvrages des poëtes, qui ne soient conduits par quelque divinité. S'ils avoient pensé sur ce sujet aussi sagement qu'Horace (1) *nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus*, ils auroient souvent moins dégradé leurs Dieux qu'ils n'ont fait. Il est vrai que les Mythologues prétendent prouver par le mêlange des Dieux et des hommes, que les poëtes ont voulu nous marquer la providence de ces mêmes Dieux, qui veilloient sur toutes nos actions ; mais quelle providence ! Une providence inquiète, chagrine et vindicative. Je pourrois rapporter une infinité d'exemples, qui rendroient cette proposition entièrement évidente ; mais sans sortir de la fable qui fait le sujet de cette explication, Ovide ne nous représente-t-il pas Diane se vengeant de la manière du monde la plus cruelle de l'indiscrétion d'un jeune prince, qui l'avoit vue dans le bain? Je parlerai de cet événement dans l'article suivant. Il faut, dans celui-ci dire quelque chose de cette Diane, qui en fait le sujet.

Ciceron (2) nomme plusieurs Déesses qui ont porté ce nom. La première étoit fille de Jupiter et de Proserpine ; la seconde de Jupiter troisième et de Latone ; la troisième

(1) *Art. Poët. vs.* 191.
(2) *De Nat. Deorum*, Lib III.

étoit fille d'Upis et de Glauce, et celle-ci porte souvent parmi les Grecs, le nom de son père. Strabon (1) parle d'une autre Diane nommée Britomartis, qui étoit fille d'Eubalus, et qui aimoit fort la chasse. Cet auteur ajoute que comme elle fuyoit Minos, qui en étoit amoureux, elle se jeta dans la mer et fut prise dans les filets de quelque pêcheur : ce qui, selon Vossius, lui fit donner le nom de *Dyctinna ;* mais j'aime mieux croire qu'elle prit ce nom du mont Dicté, ou, comme le prétend Solin, parce qu'il signifie une vierge douce et humaine (2).

Ces auteurs n'ont apparemment entendu parler que des Dianes de la Grèce. L'Egypte en reconnoissoit de plus anciennes, et si l'on veut remonter à l'origine de cette divinité, c'étoit la Lune elle-même qui étoit honorée sous le symbole de Diane. Ainsi l'Isis des Egyptiens est la première de toutes les divinités qui ont représenté cette planète. Je n'entrerai pas plus avant dans cette mythologie, qui a été traitée à fond par Vossius (3), et dont on trouve toutes les images dans le père Montfaucon (4), mais je dois ajouter ici que l'aventure qui fait le sujet de notre fable, peut être mise sur le compte de la Diane Britomartis qui aimoit fort la chasse, ou plutôt c'est elle qu'Ovide a eue en vue dans l'Episode qu'il mêle à l'histoire d'Actéon.

Suite de l'explication de la troisième Fable. (Page 158.)

La famille de Cadmus, établie dans la Grèce, fut extrêmement malheureuse, et comme en écrivant l'histoire des princes, on y mêloit toujours les Dieux, on publia que

(1) Lib. X.

(2) Voyez Casaubon sur Solin.

(3) *De Orig. Idolol.*

(4) *Ant. expl.* Tome I, page 247. et suiv.

Junon, jalouse d'Europe, avoit porté sa vengeance sur son frère Cadmus et sur ses enfans. Ovide nous fournira plusieurs exemples de cette vengeance ; mais nous devons nous arrêter ici à ce qui regarde Actéon. Ce prince étoit fils d'Autonoë, fille de Cadmus et de ce fameux Aristée, qui, pour avoir enseigné aux hommes la culture des oliviers et plusieurs autres arts utiles, mérita d'être mis au rang des Dieux. Pausanias (1) dit qu'Actéon étant à la chasse dans le territoire de Mégare, trouva Diane qui se baignoit avec ses Nymphes. La nouveauté du spectacle le fit approcher : pour punir sa témérité, la Déesse le métamorphosa en cerf, et il fut dévoré par ses propres chiens. Cet événement est parfaitement bien représenté dans une antique du cabinet Maffey. Diane y est distinguée par le croissant qu'elle porte sur la tête. On la voit jeter de l'eau sur le malheureux Actéon, dont la tête paroît déjà celle d'un cerf, conformément à Ovide, qui fait ainsi commencer la métamorphose. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'Actéon paroît habillé en guerrier et non pas en chasseur ; mais il est représenté de même dans une autre antique du cabinet de Brandebourg ; et il y a bien de l'apparence que dans les temps héroïques, l'habillement de chasse n'étoit pas différent de celui de guerre. Pour ce qui regarde le fonds de cette fable, il y a des auteurs qui prétendent qu'Actéon fut véritablement dévoré par ses chiens, qui étoient devenus enragés; d'autres disent seulement que ce prince s'étant ruiné par les dépenses qu'il fit pour avoir des chiens, on publia qu'il en avoit été dévoré. Diodore de Sicile (2), après Euripide (3), semble avoir plus approché de la vérité, lorsqu'il dit qu'Actéon avoit marqué

(1) *In Att.*
(2) Lib. IV.
(3) *In Bacchis.*

quelque mépris pour Diane, et avoient voulu manger des viandes qui lui avoient été offertes en sacrifice. La punition qu'en prend la Déesse est une Episode assez ordinaire aux poëtes dans ces sortes d'occasions. L'orgueil et l'impiété attirèrent tous les malheurs de la famille de Cadmus, et le prince lui-même ne fut chassé de ses états, comme je le dirai dans la suite, que pour s'être opposé aux cérémonies que les Grecs avoient mêlées dans le culte de Bacchus, qui s'étoit introduit de son temps dans la Grèce.

Apollodore nous apprend qu'Actéon avoit été l'élève de Chiron, et qu'il mourut sur le mont Cythéron pour avoir vu Diane dans le bain, quoiqu'Acusilaüs prétende que c'est pour avoir eu trop de tendresse pour Sémelé. Cet auteur ajoute que les chiens qui l'avoient dévoré moururent de tristesse. Il nous a même conservé le nom de ces chiens; mais ils sont extrêmement corrompus. Il est vrai cependant qu'Ovide a tiré ces noms des auteurs grecs. L'un s'appelle le Gourmand, l'autre la Tempête, l'Abboyeur, le Loup, le Noir, le Tigre; ainsi des autres, dont on peut voir la signification dans les commentateurs.

Explication de la quatrième Fable. (Page 162.)

Euripide (1), Orphée (2) et Ovide après eux, racontent que Jupiter étant amoureux de Sémelé, fille de Cadmus, Junon, qui en fut jalouse, prit la figure de Béroé, nourrice de sa rivale, pour lui inspirer cette défiance qui la perdit; Jupiter qui la vint voir avec ses foudres, l'ayant réduite en cendres. Quelque galanterie qu'eut cette princesse avec un prince nommé Jupiter, et qui eut une fin tragique, donna lieu à cette fable, sans qu'on puisse en rien dire de plus

(1) *In Bacchis.*
(2) *Hymn. in Dionys*

particulier. Pausânias nous apprend seulement dans ses Laconiques, que Cadmus irrité contre sa fille, l'exposa sur la mer avec son fils, et qu'ils s'arrêtèrent sur les rivages d'Oréate, ancienne ville de Laconie, où l'on trouva Sémelé morte dans une espèce de coffre, et on l'enterra avec beaucoup de magnificence. Quoi qu'il en soit, l'enfant dont elle accoucha, et que Jupiter retira de son sein, pour le porter dans sa cuisse, fut nommé Bacchus; mais il faut bien distinguer le petit-fils de Cadmus, de l'ancien Bacchus d'Egypte, dont nous parlerons dans une autre occasion.

Sémelé fut mise après sa mort au rang des Dieux, sous le nom de Thyoné, ainsi que le dit Apollodore (1) qui nous apprend que Bacchus, son fils, étant descendu aux Enfers, l'en avoit retirée, étoit monté avec elle dans le Ciel, où, selon Nonnus, elle conversoit avec Diane et Minerve, et mangeoit avec Jupiter, Mercure, Mars et Vénus. L'auteur que nous avons sous le nom d'Orphée, donne à Sémelé le nom de Déesse et de reine de tout le monde, Πα· βασιλείαν. Cependant il ne paroît pas que son culte ait été fort en vogue, et nous n'en voyons aucune trace dans l'antiquité, si ce n'est peut-être dans une pierre gravée et publiée par Béger (2), où on lit cette inscription, dont le sens est, *les Démons tremblent au nom de Sémelé*. Je ne sais au reste ce que veut dire Philostrate, lorsqu'il avance que Sémelé ayant été brûlée à l'arrivée de Jupiter, son image étoit montée au Ciel, mais qu'elle étoit fort obscure. J'ai dit que Sémelé avoit été nommée Thyoné, lorsqu'elle fut mise au rang des Dieux; sur quoi il est bon de remarquer en passant, que lorsque quelqu'un étoit ainsi déifié, on changeoit ordinairement son nom; Ino, devenue Déesse de la Mer, fut nommée Leu-

(1) Lib. III.
(2) *Spicil.* 48.

cothoé ; Mélicerte prit le nom de Palémon ; Circé , celui de Marica ; Romulus , celui de Quiris ; ainsi des autres.

Explication de la cinquième Fable. (Page 165.)

Cette fable ne demande point d'autre explication, après ce que nous venons de dire. Car quoique tous les anciens soient d'accord que Jupiter , ayant visité Sémelé avec ses foudres, l'avoit réduite en cendres elle et son palais, nous ne trouvons aucun monument ancien qui nous représente cet événement. On voit seulement sur un vase, publié par M. Spon , Mercure qui présente le petit Bacchus nouveau né à une Nymphe, que cet auteur croit être Leucothoé.

Explication de la sixième Fable. (Page 168.)

Pour expliquer la fable d'Echo, je ne sais si je n'aurois pas plutôt fait de recourir à la physique qu'à l'histoire. Car quand il seroit vrai , comme le dit Ovide, que cette Nymphe étoit la confidente de Jupiter, et qu'elle amusoit Junon pendant qu'il faisoit l'amour; quand nous saurions encore que cette Nymphe devint amoureuse de Narcisse, dont les mépris la réduisirent enfin à se retirer dans le fond des antres et des rochers, où, desséchée entièrement par l'ardeur de sa passion, elle ne conserve plus que la voix, on n'en seroit guère plus avancé. Ainsi il vaut mieux dire que les poëtes qui animoient tout , avoient inventé cette fable pour expliquer ce phénomène d'une manière ingénieuse. Car dans les poëtes, comme le remarque fort bien M. Despréaux,

Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage,
Chaque vertu devient une divinité;
Minerve est la Prudence , et Vénus la Beauté:
Echo n'est plus qu'un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse, etc.

Pour soutenir l'explication physique, on dit qu'Echo étoit fille de l'Air et de la Langue. Et si l'on a ajouté que le dieu Pan en avoit été amoureux, c'est qu'apparemment il avoit recherché la cause de ce phénomène.

Si toutefois on veut que l'histoire entre pour quelque chose dans cette fable, on peut dire que ce qui y a donné lieu, c'est que quelque Nymphe s'étant égarée dans les bois, ceux qui la cherchoient, n'ayant entendu que la voix de l'Echo, qui répondoit à leurs demandes, publièrent que la Nymphe avoit été changée en voix.

Explication de la septième Fable. (Page 173).

L'histoire de Narcisse si bien écrite par notre poëte, est un de ces faits singuliers, qui ne nous apprennent rien d'important. Ovide dit qu'il étoit fils du fleuve Céphise et de la Nymphe Liriope; et Pausanias rapporte qu'il étoit Thespien d'origine. Voilà tout ce qu'on en peut savoir : car la consultation de Tirésias sur les aventures de Narcisse, n'est qu'une épisode de l'invention du poëte. Le meilleur est de regarder cette fable comme une leçon utile qui nous développe les funestes effets de l'amour-propre. Mais qui est-ce qui n'est pas capable de faire les réflexions qui en naissent si naturellement ? Chacun peut penser, sans que je le dise, qu'il ne faut pas se regarder avec trop de complaisance; que nos bonnes qualités doivent nous être cachées, et qu'il ne faut pas être le premier à admirer, encore moins à publier ses perfections. Peut-être qu'on pensera même que le peu de réalité qu'on trouve dans les plaisirs, que nous cherchons avec tant d'empressement, ressemble à ce vain fantôme dont ce jeune insensé étoit amoureux, et qui le jeta enfin dans cette triste langueur qui lui causa la mort. Le

sais que la plupart de ceux qui pensent avantageusement d'eux-mêmes ne voudront pas se reconnoître dans la folle ardeur que Narcisse eut pour lui-même ; mais quand la métaphore seroit un peu forte, la leçon n'en seroit pas moins instructive.

On ne sait rien, au reste, de ce jeune homme, ainsi que je viens de le dire, que ce qu'en rapporte Pausanias (1) qui dit que Narcisse, ayant perdu sa sœur qu'il aimoit tendrement, qui lui ressembloit beaucoup et qui alloit toujours à la chasse avec lui, crut, en se voyant un jour dans une fontaine, que c'étoit l'ombre de cette chère sœur, et qu'il en mourut de regret. Cette fontaine, au reste, étoit, selon le même auteur, dans le pays des Thespiens, près d'un village nommé *Donacon*. Narcisse, selon les poëtes, fut changé en cette fleur, qui, depuis ce temps-là, a toujours porté son nom : ce que Pausanias regarde comme une vaine fiction, puisque, selon le témoignage de Pamphus, Proserpine, qui fut enlevée long-temps avant que Narcisse vînt au monde, cueilloit le narcisse parmi les autres fleurs qui se trouvoient dans les campagnes d'*Enna ;* et cette fleur lui fut toujours consacrée. On peut ajouter encore, pour confirmer ce que dit Pausanias, que le narcisse, selon Sophocle, étoit une fleur destinée pour faire des guirlandes aux Euménides, dont le culte est sans doute plus ancien que celui qui fait le sujet de cette fable. Anciennement, ceux qui sacrifioient à ces Déesses étoient couronnés de narcisse, parce que cette fleur vient ordinairement autour des sépulchres. Comme le nom de Narcisse vient d'un mot grec qui veut dire *être engourdi, stupide, sans sentiment ;* on a imaginé que ce jeune homme, à force de se regarder dans une fontaine, étoit devenu comme immo-

(1) *In Boet.*

bile, avoit perdu tout sentiment, s'étoit desséché et étoit mort enfin; de-là cette langueur, cette diminution sensible d'embonpoint, cette foiblesse et toutes les circonstances de cette fable si bien décrite par Ovide. Peut-être même qu'on ne lui a donné qu'après sa mort le nom de Narcisse. On peut lire au reste dans Dioscoride (1) la description de la fleur de Narcisse, qui ne ressemble pas mal à ce que nous appelons Œillets Notre-Dame.

Comme Ovide, en rapportant que c'étoit Tirésias qui avoit prédit les aventures de Narcisse, raconte une fable sur le sujet de ce fameux devin, il est bon de le faire connoître un peu plus particulièrement. Tirésias, si nous en croyons Apollodore, étoit fils d'Evère et de Cariclo. Adonné dès sa jeunesse à la science des augures, il y réussit si bien, qu'il s'acquit la réputation d'être le plus grand devin de son temps. On le consultoit de toutes parts, et on ajoutoit beaucoup de foi à ses prédictions. Il fut sur-tout très-célèbre dans la seconde guerre de Thèbes, qu'on nomme ordinairement la guerre des Epigones. Après la prise de cette ville, il conseilla aux Thébains de se retirer dans un coin de la Béotie, ce qu'ils firent : mais il ne sut pas prévoir que cette retraite lui seroit fatale. En passant près de la fontaine de Tilphouse, il voulut s'y désaltérer, et soit qu'il fût échauffé, ou que l'eau eût quelque mauvaise qualité, il mourut peu de jours après. Comme ce devin avoit vécu fort long-temps, et que sur la fin de ses jours, il étoit devenu aveugle, on publia sur son sujet deux fables fort singulières; l'une, qu'il avoit perdu l'usage de la vue, ou pour avoir vu Minerve dans le bain, ainsi que le rapporte Phérécyde, ou pour avoir jugé le diffé-

(1) Lib. IV, chap. CLX.

rend dont parle Ovide, d'une manière qui piqua si fort Junon, qu'elle le rendit aveugle. On ajouta que Jupiter, pour le dédommager de la perte de ses yeux, lui avoit révélé l'avenir. La seconde fable que notre poëte a tirée d'Hésiode (1), étoit que Tirésias avoit changé deux fois de sexe en frappant de sa baguette deux serpens qui frayoient. Ces deux fictions n'ont sans doute d'autre fondement qu'un traité que Tirésias avoit peut-être composé sur les prérogatives des deux sexes; ou plutôt parce que ce devin, qui se piquoit d'être un grand astrologue, enseignoit non-seulement que les astres étoient animés : opinion assez commune en ce temps-là; mais aussi qu'ils étoient de différens sexes. On sait au juste le temps auquel vivoit Tirésias, puisqu'il étoit à Thèbes pendant la guerre des Epigones, qui arriva environ 1200 ans avant l'ère chrétienne, dix ou quinze ans avant le siège de Troye.

Explication des Fables VIII, IX et X. (Page 179).

Ovide, dans cette fable, a étrangement défiguré l'histoire de Bacchus. Les auteurs Grecs qu'il a suivis, avoient accoutumé de publier que les Dieux étoient originaires de leur pays, mais ils se contredisent si grossièrement, qu'il ne faut faire que la plus légère attention pour s'en appercevoir. Car si Bacchus est fils de Sémelé, et né à Thèbes dans la Béotie, par quelle aventure est-il nourri et élevé sur le mont Nisa dans l'Arabie? Si Cadmus est son grand-père, comment a-t-il pu voir son culte établi de son vivant? Pourquoi s'y est-il opposé, et a mieux aimé perdre ses états que de voir rendre à son petit-fils des honneurs qui devoient tant le flatter?

(1) *Théogonie.*

Ce qui a trompé les poëtes Grecs, et Ovide après eux, c'est que ce fut Cadmus lui-même qui porta dans la Grèce les mystères de ce Dieu, et voyant que le peuple y avoit ajouté des cérémonies infâmes, dont l'usage n'étoit pas connu dans les pays où ils avoient pris leur origine, employa tout ce qui dépendoit de lui pour les abolir, et fut enfin obligé de céder à la force, et de se retirer dans l'Illyrie.

Disons quelque chose de plus raisonnable sur cette divinité et sur ses mystères. Cicéron (1) compte cinq Bacchus. Le premier étoit fils de Jupiter et de Proserpine; le second, fils du Nil, est celui qu'on dit avoir bâti la ville de Nisa : le troisième eut pour père Caprius ; on dit que celui-ci fut roi de l'Asie, et que ce fut en son honneur qu'on institua la fête nommée *Sabazie :* le quatrième étoit fils de Jupiter et de la Lune, à qui l'on croit que se font les cérémonies sacrées, qu'on appelle Orphiques ; le cinquième, fils de Nisus et de Thione, fut l'instituteur des Triétérides. Diodore de Sicile (2) ne reconnoît que trois Bacchus ; l'Indien, surnommé le Barbu, qui fit la conquête des Indes ; le second, fils de Jupiter et de Cérès, qu'on représentoit avec des cornes ; le troisième, fils de Jupiter et de Sémelé, étoit nommé le Thébain. Mais l'opinion la plus raisonnable sur ce sujet est celle d'Hérodote (3), de Diodore (4), et de Plutarque (5), qui nous apprennent que le véritable Bacchus et le plus ancien de tous étoit né en Egypte, et se nommoit Osiris.

(1) *De Nat. Deor.* Lib. III.
(2) Lib. I.
(3) Lib. II.
(4) Lib. I.
(5) *Traité d'Osiris.*

Le culte de cette divinité, établi anciennement parmi les Egyptiens, passa dans la Grèce, et y fut fort altéré. Si nous en croyons Diodore, c'est Orphée qui le fit connoître dans ce pays, et qui y ajouta plusieurs cérémonies de sa façon. Il tâcha même de le rendre méconnoissable, dans le dessein qu'il avoit d'honorer la famille des Cadméens qui l'avoient fort bien reçu. Ainsi il mit sur le compte du petit-fils de Cadmus, des mystères qui avoient été institués en l'honneur d'Osiris, peu connu alors dans la Grèce.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de cette ancienne divinité d'Egypte, ni de rechercher quel a été cet Osiris. Je sais que plusieurs savans des deux derniers siècles ont eu sur ce sujet des sentimens fort singuliers. Vossius (1) prouve fort au long que l'ancien Bacchus ou Osiris, est le même que Moyse, et il fait sur ce sujet un parallèle fort ingénieux, auquel le P. Thomassin et M. Huet (2), ont ajouté plusieurs preuves qui le rendent très-vraisemblable. Le savant Bochart (3) prétend que le premier de tous les Bacchus est Assyrien d'origine, et ce qu'il dit sur ce sujet mérite d'être consulté. Pour moi je suis persuadé que l'histoire d'Osiris, chargée des aventures ou des conquêtes de Moyse, est le veritable fonds de celle de Bacchus; que les cérémonies de cette ancienne divinité d'Egypte sont passées dans la Grèce, long-temps avant qu'on eût entendu parler de leur héros; mais que Sémelé ayant eu un fils qui fut appelé, ou du moins surnommé Bacchus, qui fit quelques conquêtes et quelques actions semblables à l'ancien, on les a confondus dans la suite, et pour faire

(1) *De Idololat.*
(2) *Demonstrat. Evangel.*
(3) *Chan.* Lib. I.

honneur

honneur à la famille de Cadmus, on a mis son petit-fils au nombre des demi-Dieux; on lui a rendu tout le culte qui s'étoit long-temps auparavant établi parmi eux à l'honneur de l'ancien Bacchus, et l'on a chargé son histoire des aventures d'Osiris et des autres Bacchus. En effet, ceux qui connoissent le génie des Grecs savent bien qu'ils chargeoient tous leurs héros des depouilles de ceux des nations orientales, dont ils avoient reçu la connoissance par les colonies qui en étoient venues : ils ajoutèrent même à l'histoire de ce Dieu plusieurs fables de leur invention. Diodore dit que comme Sémelé étoit acouchée à sept mois du jeune Bacchus, on avoit publié que Jupiter l'avoit enfermé dans sa cuisse, pour l'y porter jusqu'à son terme. Mais n'en déplaise à Diodore, c'est une équivoque qui a donné lieu à cette fable. Le même mot grec Μερος, signifie également la *cuisse* ou *l'antre d'une montagne ;* ainsi, au lieu de dire que Bacchus avoit été nourri sur le mont Nisa, comme les Egyptiens le racontoient, on publia qu'il avoit été porté dans la cuisse de Jupiter. Le savant Bochard prétend même avoir trouvé l'origine de cette fable, dans cette expression si ordinaire dans l'écriture sainte, où, pour nous apprendre qu'une personne est née d'une autre, les auteurs sacrés se servent de cette Phrase, *natus ex femore.*

Je voudrois pouvoir traiter plus au long une matière sur laquelle il y a tant de choses à dire ; mais il faudroit pour cela entrer dans des discussions, qu'on ne s'attend pas de trouver dans un ouvrage qui doit être à la portée de tout le monde. Ceux qui voudront en apprendre davantage pourront consulter les auteurs que j'ai cités, et voir dans le premier volume de l'antiquité, expliquée par le P. Montfaucon, toutes les figures qui représentent cette di-

vinité, et découvrir par-là plusieurs circonstances remarquables sur son histoire et sur son culte. Ils trouveront dans le recueil de ce savant bénédictin des triomphes antiques, où ce même Dieu est représenté sur un char tiré par deux tigres ou deux panthères. Il y en a même un, où deux Centaures conduisent le char de Bacchus, et plusieurs autres dont il est inutile de parler.

Comme Bacchus s'étoit attiré l'amour des peuples où il avoit voyagé, qu'il s'étoit appliqué à cultiver la vigne, et qu'il avoit appris à ses sujets plusieurs arts ou utiles ou nécesaires, il fut honoré comme une grande divinité, et son culte s'étendit fort loin. On institua plusieurs fêtes à son honneur, dont on peut voir les cérémonies dans Meursius, dans Fasoldus, dans Castellanus, et dans les autres auteurs qui ont traité ce sujet. La plus grande de ces fêtes, et qui est celle qui donne lieu à l'histoire tragique de Penthée dont je vais expliquer la fable, étoit célébrée tous les trois ans, et on la nommoit *Trieterica*.

Dans cette fête tumultueuse les Bacchantes faisoient porter sur un char traîné par des tigres ou des panthères, la figure de Bacchus, avec la représentation obscène de *Phallus*. Ces femmes couronnées de pampre, avec leurs thyrses à la main, couroient autour de ce char, ainsi qu'on peut le voir dans plusieurs figures antiques, et dans plusieurs bas-reliefs, où les mystères de Bacchus sont représentés. Ces Ménades faisoient retentir l'air du bruit de plusieurs tambours et d'autres instrumens d'airain, en criant : *Evohe Bacche !* et nommant ce Dieu *Bromius*, *Lyæus*, *Evan*, *Leneus*, *Sabazius*, &c. Les Grecs ayant reçu cette fête si connue dans les Indes et dans l'Egypte, y ajoutèrent des cérémonies particulières, et plusieurs infamies qui révoltèrent toujours ceux qui avoient conservé quelque ombre

de modestie et de pudeur. Ces fêtes furent souvent proscrites ; mais la licence trouva toujours le moyen de les rétablir. Les dames les plus distinguées, les princesses, et les reines même, se faisoient initier dans ces mystères, d'où la pudeur étoit entièrement bannie. On ne sauroit lire, sans en convenir, ce que les premiers apologistes de la religion chrétienne ont reproché sur ce sujet aux Païens, qui, malgré les allégories que les philosophes Platoniciens avoient imaginées pour en diminuer l'horreur, étoient obligés d'avouer que la licence avoit introduit dans ces mystères, bien des choses qu'il falloit retrancher. Car ces mystères, qui étoient les mêmes que ceux d'Isis, que les colonies avoient apportés dans la Grèce, comme tous les savans en conviennent, n'étoient pas, dans leur origine, aussi licencieux qu'ils le furent dans la suite.

Nous voyons que dans ces temps de barbarie, on se servoit du prétexte de ces fêtes pour commettre les plus grands crimes. Les dames de Thrace voulant se venger des mépris d'Orphée, choisirent le jour qu'elles célébroient ces mystères pour aller sur le mont Cythéron, où elles le déchirèrent impitoyablement. Progné, voulant délivrer sa sœur des mains de Térée, alla avec les autres Bacchantes rompre les portes de sa prison, et la conduisit au palais, où elles massacrèrent le jeune Itis, et le firent manger au roi ; et dans la fable qui fait le sujet de cette explication, nous voyons les Bacchantes de Thèbes, monter sur le mont Cithéron, pour mettre en pièces l'infortuné Penthée.

Cette histoire, de la manière que la raconte Ovide, est exactement vraie, et toute l'antiquité en convient. Ce jeune prince, fils d'Echion, et d'Agavé, fille de Cadmus, ayant succédé aux états de son grand-père, voulut, comme lui, s'opposer aux abus qui s'étoient glissés dans les mys-

tères de Bacchus, et alla lui-même sur le mont Cythéron, pour châtier les Bacchantes qui y célébroient les orgies. Ces femmes insensées, parmi lesquelles étoient sa mère et ses tantes, le mirent en pièces (1). Pausanias (2) cependant, dit que ce prince étoit un impie; mais c'est qu'on regardoit comme tels, tous ceux qui entreprenoient de faire quelque changement dans les mystères de la religion. Le même auteur raconte (3) que ce prince étant monté sur un arbre, pour voir les cérémonies secrètes des orgies, fut découvert par les Bacchantes, qui punirent sa curiosité de la manière que je viens de le dire. L'oracle, continue-t-il, ordonna aux Corinthiens d'aller chercher un arbre et de lui rendre les honneurs divins. On voyoit encore de son temps à Athènes (4), la figure de Penthée qui étoit déchiré par les Bacchantes.

(1) *Apolog.* Lib. III.

(2) *In Bœot.*

(3) *In Corinth.*

(4) *In Athen.*

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLES I, II, III ET IV.

ARGUMENT.

Les filles de Minyas, au lieu de célébrer la fête de Bacchus, travaillent pendant ce temps-là, et racontent plusieurs histoires pour se désennuyer; entr'autres celles de Dercète, de Sémiramis et de Naïs. Pyrame et Thisbé s'étant donné rendez-vous hors des murs de Babylone, Thisbé, qui y arriva la première, fut obligée de se cacher dans un antre, à la vue d'une lionne, et laissa tomber son écharpe. Pyrame qui vit cette écharpe ensanglantée, crut que Thisbé étoit morte, et se tua de désespoir. Thisbé, étant sortie quelque temps après, et voyant son amant sans vie, se perça le sein de la même épée.

MALGRÉ tous ces prodiges, Alcithoé, fille de Minyas, ne peut se résoudre de se trouver à la

célébration des orgies : elle nie même hardiment que Bacchus soit fils de Jupiter, et ses sœurs deviennent les complices de son impiété. Cependant le grand prêtre indique le jour de la fête, et ordonne, sous peine d'encourir l'indignation de ce Dieu, aux dames Thébaines et à leurs esclaves, de s'abstenir de toutes sortes d'ouvrages, de se couvrir de peaux de panthères, de laisser leurs cheveux épars et négligés, de se couronner de fleurs, et de porter leurs thyrses. Tout le monde obéit à cet ordre; les femmes quittent leurs ouvrages, font brûler de l'encens sur les autels de Bacchus, et dans les hymnes qu'elles chantent à son honneur, elles lui donnent les noms mystérieux de Bromius et de Lyæus; elles l'appellent le divin enfant qui fut engendré du Feu, qui eut deux mères, et qui nâquit deux fois; elles ajoutent à tous ces titres, celui de Nyséus, de Thyonée, de Léné, de Nyctélius, de père Elélée, d'Iacchus, d'Evan, et tous les autres que la Grèce a inventés à son honneur. Elles lui attribuent la gloire d'avoir le premier planté la vigne. Vous êtes, lui disent-elles, cet enfant éternel dont la jeunesse dure toujours, vous êtes le plus beau et le plus aimable des Dieux de l'Olympe ; quand vous paroissez sans les cornes que vous avez accoutumé de porter, vous avez tout l'éclat et toute la beauté

d'une jeune fille; vainqueur de l'Orient, vous avez poussé vos conquêtes jusqu'à l'extrêmité de l'Inde, et sur les rives du Gange; Penthée et Lycurgue ont été punis de leur impiété, c'est vous qui avez précipité dans les ondes les parjures matelots de Toscane. Les cruels Lynx traînent votre char; et vous êtes sans cesse accompagné de Bacchantes, de Satyres et du vieux Silène, qui, presque toujours ivre, chancèle sur son âne, et a bien de la peine à se soutenir. La joie des jeunes gens, les cris d'allégresse des femmes, le bruit des tambours, des flûtes et des trompettes, vous accompagnent dans tous les lieux où vous daignez aller. Aujourd'hui les dames Thébaines implorent votre secours, et vous conjurent de leur être favorable, par le zèle et l'empressement qu'elles ont de célébrer vos mystères.

Les filles seules de Minyas profanèrent cette fête, et continuant à filer ou à faire de la toile, elles ne donnèrent aucun repos à leurs esclaves. Pendant que tout le monde, dit l'une de ces filles, est aujourd'hui dans l'oisiveté, et qu'on ne songe qu'à offrir de l'encens à une divinité imaginaire, nous qui travaillons sous les auspices de Minerve, tâchons d'adoucir notre travail par quelques discours amusans; contons tour-à-tour quelque histoire qui puisse nous faire pa-

roître le temps moins long. Ses sœurs louèrent son dessein, et la prièrent de commencer la conversation. Comme cette fille savoit une infinité d'histoires, elle hésita un peu de temps pour se déterminer sur le choix. Elle ne savoit d'abord si elle devoit parler de Dercète qui fut changée en poisson, et qui, depuis sa métamorphose, habite dans les étangs de la Syrie; ou de Sémiramis, sa fille, qui, sous la forme d'une colombe, a fixé son séjour sur les hautes tours de Babylone; ou des enchantemens de Naïs, qui, par la douceur de sa voix, ou par la vertu de quelques plantes, changeoit en poissons les jeunes gens qui s'attachoient à elle, et qui éprouva enfin elle-même une pareille métamorphose; ou enfin de l'aventure qui fit changer de couleur, le fruit du mûrier, qui devint rouge, de blanc qu'il étoit, lorsqu'il fut souillé du sang de deux amans malheureux : comme cette histoire étoit moins connue que les autres, elle se détermina à la raconter, et elle la commença ainsi, en continuant de filer.

Pyrame et Thisbé, l'un le jeune homme le plus accompli, l'autre la plus aimable fille de tout l'Orient, avoient leurs maisons proches l'une de l'autre, dans cette ville fameuse, que Sémiramis fit autrefois entourer de hautes murailles. Le voisinage leur donna bientôt lieu de se connoître et de s'aimer, et leur amour s'accrut avec le temps:

l'hymen auroit dû couronner leur tendresse; mais leurs parens s'y opposèrent, et leur défendirent ce qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de défendre. Leurs cœurs étoient également enflammés, mais comme ils n'osoient se confier à personne, ils employoient pour se parler le langage des yeux, ces signes si expressifs pour des amans : cette contrainte augmentoit encore le feu dont ils brûloient. Dans le mur qui séparoit leurs deux maisons, étoit une fente aussi ancienne que le mur même. Personne ne s'en étoit apperçu jusqu'alors; mais qu'est-ce qui échappe à l'amour? Tendres amans, vous l'apperçûtes les premiers, et vous la fîtes servir à vos entretiens. Là, Pyrame et Thisbé exprimoient sans contrainte leurs plus tendres sentimens. Souvent, après avoir long-temps soupiré, ils s'écrioient l'un et l'autre : Muraille, jalouse de notre bonheur, pourquoi mets-tu obstacle à nos amours? Qu'il s'en faut peu que nous ne soyons heureux! s'il ne nous est pas permis d'espérer un bonheur parfait, que ne permets-tu du moins que nous puissions nous donner quelques baisers? Nous ne sommes pourtant point ingrats pour le bien que tu nous procures; nous te devons, et nous l'avouons avec joie, le plaisir que nous avons à nous entretenir. Lorsqu'ils s'étoient ainsi parlé tout le jour, le

soir ils se disoient adieu, et baisoient chacun de leur côté la muraille : comme si leurs baisers eussent pu la pénétrer. Un matin, dès que l'Aurore eut ramené le jour, ils ne manquèrent pas l'un et l'autre de venir à ce même endroit, et après s'être plaints de leur triste destinée, et de la dure contrainte où ils étoient réduits, ils résolurent, dès que la nuit seroit venue, de tromper leurs gardes, de sortir de leurs maisons et de la ville; et de peur de s'égarer, ils prirent pour le lieu du rendez-vous le tombeau de Ninus, et un mûrier blanc qui étoit auprès sur le bord d'une fontaine. Ce parti fut reçu avec joie de part et d'autre, et ce jour leur parut plus long qu'à l'ordinaire; il fit enfin place à la nuit. Thisbé à qui l'amour donnoit du courage, jugeant que les ténèbres pourroient favoriser son invasion, se couvrit d'un voile, sort de la maison, sans qu'on s'en apperçut, traverse la ville, et étant arrivée la première au tombeau de Ninus, elle s'assied sous l'arbre dont ils étoient convenus. Un moment après, une lionne la gueule encore teinte du sang des bêtes qu'elle venoit de dévorer, se rendit à la fontaine voisine pour étancher sa soif. Thisbé qui l'apperçut à la clarté de la lune, prit aussi-tôt la fuite, et alla se cacher toute tremblante dans un antre prochain. En fuyant, elle

laissa tomber son voile. La lionne, après avoir bu, vit en rentrant dans le bois cette écharpe, qu'elle déchira et la remplit de sang.

Pyrame, qui sortit plus tard de la ville, ayant remarqué, en passant, les traces de quelque animal, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, et ayant trouvé un moment après, le voile ensanglanté; une même nuit, dit-il, sera complice de la mort de deux amans: j'avoue que j'ai bien mérité de perdre la vie, mais l'infortunée Thisbé devoit jouir plus long-temps de la lumière du jour. Je suis le seul coupable, et puisque je vous ai engagée, chère amante, à venir pendant la nuit dans un lieu si plein de danger, je devois y arriver le premier. Lions cruels, qui habitez dans les antres de ces rochers, approchez, venez déchirer ce lâche cœur, venez l'arracher ce cœur perfide; mais il n'appartient qu'aux amans foibles de souhaiter la mort. Il dit, et relevant le voile de l'infortunée Thisbé, il l'apporte sous le mûrier, l'arrose de ses larmes, et après l'avoir baisé, lui adresse ainsi la parole: Tu dois aussi être teint de mon sang; il est juste qu'il soit mêlé avec celui de mon amante. En disant cela, il se perça le sein de son épée, et l'ayant retirée de sa blessure, il tomba à terre. Son sang sortit alors à gros bouillons et rejaillit avec la même force que l'eau qui sort impé-

tueusement d'un tuyau qui s'est rompu. Le mûrier sous lequel il venoit de se tuer, fut teint de son sang, et le fruit dont il étoit chargé, changea de couleur, et devint d'un noir pourpré.

Cependant, Thisbé qui n'étoit pas entièrement remise de sa frayeur, sort de l'antre, pour ne pas manquer à son amant; elle le cherche des yeux, brûlant d'envie de lui raconter le péril dont elle s'étoit garantie. Elle reconnut le lieu du rendez-vous; mais l'arbre qui venoit de changer de couleur la fit douter quelque-temps, si c'étoit celui sous lequel ils devoient se trouver. Comme elle étoit dans cette incertitude, elle voit à terre un corps palpitant. Ce spectacle la trouble, elle recule de quelques pas, elle pâlit, elle se sent saisie d'une horreur secrète et d'un frissonnement semblable à celui qu'on apperçoit sur la mer, lorsqu'un doux zéphyr en agite la surface. Mais lorsqu'enfin elle reconnut son amant, elle se livra toute entière à sa douleur, fit retentir l'air de ses cris, s'arracha les cheveux, se meurtrit le sein, et s'étant jetée sur le corps de Pyrame, elle arrosa sa plaie de ses larmes, mêlant ainsi ses pleurs avec le sang de son amant. Cher Pyrame, lui dit-elle, en l'embrassant tendrement, par quel funeste accident faut-il que je vous perde aujourd'hui? Répondez, cher amant, c'est votre Thisbé qui vous parle,

reconnoissez sa voix, qu'un de vos regards me fasse du moins connoître que vous m'entendez. Au nom de Thisbé, Pyrame ouvre ses yeux mourans, et les referme après l'avoir vue. Ce fut dans ce moment que Thisbé apperçut son voile, et l'épée de Pyrame hors de son fourreau. Ah! trop malheureux amant, s'écria-t-elle, c'est ta main, c'est ton amour qui t'ont ravi le jour, n'ai-je pas une main pour m'arracher la vie! L'amour seul me donnera assez de force pour te suivre. Si j'ai été la cause de ta mort, j'aurai du moins la consolation de t'accompagner dans l'horreur du trépas; la mort seule pouvoit nous séparer: non, elle n'en aura pas le pouvoir. Pères malheureux de deux amans infortunés, que l'amour le plus tendre et la mort ont réunis, ne refusez pas la dernière grace que nous vous demandons! souffrez que le même tombeau renferme nos deux corps: et toi, arbre funeste, qui couvre le corps de mon amant, et qui vas maintenant aussi couvrir le mien, porte les marques de notre infortune, que ton fruit noir et lugubre annonce à jamais que tu as été teint du sang de deux amans malheureux. A peine eut-elle achevé ces plaintes, qu'elle prit l'épée encore fumante du sang de Pyrame; elle l'appuya sur son sein, et se laissa tomber dessus. Les Dieux et leurs parens

accomplirent ses vœux ; l'arbre est témoin de cette triste aventure, et depuis ce funeste moment, ses fruits noircissent toujours en mûrissant ; et les cendres de ces deux amans, qu'on retira du bûcher, furent enfermées dans une même urne.

FABLE V.

ARGUMENT.

Vénus, piquée contre le Soleil, de ce qu'il avoit découvert son commerce avec Mars, le rendit toujours malheureux dans ses amours.

Un moment après qu'Alcithoé eut fini son histoire, Leuconoé prit la parole, et ses sœurs se mirent en devoir de l'écouter. Le Soleil, dit-elle, ce Dieu qui répand par-tout la lumière, n'a pas été exempt lui-même des foiblesses de l'amour. Je vais vous en conter les aventures. Comme rien ne peut lui être caché, ce fut lui qui ayant découvert le commerce de Mars et de Vénus, en avertit l'époux de la Déesse, et lui montra le lieu où les deux amans avoient accoutumé de se rendre. A cette nouvelle, Vulcain fut si consterné, que l'ouvrage auquel il travailloit, et le marteau lui tombèrent des mains. Pour les surprendre, il se mit sur le champ à faire un filet d'airain (1) si mince et si délié, qu'il en étoit

(1) Comme Ovide explique d'une manière fort générale le mécanisme de ce filet de Vulcain, les commentateurs ont paru fort embarrassés à le comprendre, et ceux qui ont

imperceptible. Les toiles les plus fines, celles mêmes des araignées, sont grossières en comparaison. Il usa, en le faisant, d'un artifice si singulier et si nouveau, que le moindre mouvement, un rien, pouvoit le faire jouer. Après cela il le tendit autour du lit de Vénus; et dès que Mars y fut entré avec elle, ils s'y trouvèrent pris. Vulcain, content du succès de son entreprise, alla ouvrir sur le champ les portes de la chambre, et donna ces deux amans en spectacle à tous les Dieux, qui les virent dans le plus grand désordre. Les Dieux rirent beaucoup de cette aventure, qui fit long-temps l'entretien de tout l'Olympe: il y en eut cependant parmi ceux qui étoient les moins sévères, qui auroient souhaité d'être déshonorés à ce prix.

Vénus, qui en fut extrêmement piquée, résolut de se venger de celui qui avoit découvert cette intrigue. Comme l'amour avoit fait son crime, elle voulut en faire sentir toutes les foiblesses à Apollon. Flambeau du jour, à quoi vous sert

peint ou gravé le sujet s'en sont tirés chacun suivant l'idée sous laquelle ils l'avoient conçu. Ferrante Palavicino, dans ses œuvres choisies, a fait un petit traité pour expliquer de quelle manière le filet avoit pu se détendre: mais outre que la chose est trop peu sérieuse pour s'y arrêter, j'ai cru devoir me servir des termes généraux pour traduire un poëte qui ne donne aucune idée particulière de ce mécanisme.

maintenant

maintenant cette beauté, cet éclat et ces rayons de lumière dont vous êtes environné ? Vous qui répandez par-tout la chaleur, vous brûlez vous-même d'un feu qui vous dévore; vous qui devez vos regards à l'univers, vous les arrêtez maintenant sur la seule Leucothoé. On vous voit lever plus matin, et vous rendre plus tard qu'à l'ordinaire dans le séjour de Thétis. Pour contempler cette beauté plus à loisir, vous rendez les jours mêmes de l'hiver beaucoup plus longs qu'ils ne doivent l'être. Quelquefois même tout votre éclat vous abandonne, le trouble de votre ame passe jusqu'à la lumière qui nous éclaire, et les ténèbres qui vous environnent alors, épouvantent toute la terre. Lorsque vous vous éclipsez, ce n'est pas la Lune qui nous prive de votre lumière, c'est l'amour qui vous fait pâlir. Vous n'aimez plus que la seule Leucothoé; vous ne vous souvenez plus ni de Clymène, ni de Rhodos, ni de la charmante mère de Circé. Vous avez toujours la même indifférence pour Clytie, qui malgré vos mépris, vous aime avec tendresse dans le temps même que vous soupirez pour une autre. La seule Leucothoé vous fait oublier toutes vos autres amours. Cette charmante fille devoit le jour à Eurynome, la plus belle personne de l'Arabie. Seule, elle effaçoit la beauté de sa mère, comme sa mère effaçoit celle des

autres femmes de son temps. Orchame, son père, gouvernoit la Perse, dont il étoit le septième roi depuis Bélus.

Les pâturages des chevaux du Soleil sont vers le couchant, c'est-là que nourris d'ambrosie au lieu d'herbe, ils se délassent des fatigues du jour, et qu'ils reprennent de nouvelles forces. Une nuit, tandis qu'ils se rafraîchissoient, le Soleil étant entré dans l'appartement de son amante, sous la figure de sa mère Eurynome, il la trouva qui filoit au flambeau, environnée de douze esclaves. J'ai quelque chose de secret à vous communiquer, ma fille, lui dit-il, en la baisant; que vos femmes se retirent, afin que je puisse vous parler en liberté. Elles obéirent; alors ce Dieu, sans perdre de temps. C'est moi, lui dit-il, qui par mon cours règle les saisons et les années; c'est moi qui vois tout et qui éclaire tout: je suis la lumière du monde: je vous aime. A ce discours, Leucothoé tremblante et étonnée, pâlit et laisse tomber son fuseau et sa quenouille. La crainte lui donnoit de nouvelles graces; le Soleil profitant de cet heureux moment, reprit sa véritable forme.

FABLE VI.

ARGUMENT.

Apollon, chagrin de voir Leucothoé, qu'il aimoit, enterrée toute vive par son père, la changea en l'arbre qui porte l'encens. Clytie, outrée du mépris que ce Dieu lui témoignoit, se laissa mourir de langueur, et fut changée en Héliotrope.

LEUCOTHOÉ, quoiqu'étonnée de l'éclat qui l'environnoit, fut charmée de la beauté d'Apollon, et se laissa vaincre sans beaucoup de résistance. Clytie, qui aimoit toujours le Soleil, en eut de la jalousie, et pour se venger de sa rivale, elle alla découvrir son crime à Orchame. A cette nouvelle, le roi transporté de fureur, ordonne qu'on l'enterre toute vive, et que l'on jette sur son corps un monceau de sable. En vain l'infortunée Leucothoé levoit les mains vers son amant, en vain elle juroit qu'il lui avoit fait violence; cet ordre cruel et inhumain fut exécuté. Le Soleil, par la force de ses rayons, fit d'abord entr'ouvrir la terre qui vous couvroit, charmante Nymphe, pour vous laisser la liberté de respirer,

mais vous ne pouviez plus alors profiter de cette faveur : la mort avoit fermé vos yeux pour jamais. Depuis le malheur de Phaëton, le Soleil n'avoit point senti de douleur plus vive. Il tâcha de réchauffer, par sa chaleur, le corps glacé de son amante ; tous ses efforts furent vains, le destin les rendit inutiles. Il se plaignit, il gémit, et ayant arrosé de nectar le corps de Leucothoé, et la terre qui l'environnoit : Du moins, dit-il, j'aurai la consolation de voir que vous vous éleverez vers le Ciel. En effet, le corps amolli par la vertu de cette divine essence, poussa des branches hors de terre, et forma enfin l'arbre qui porte l'encens.

Comme l'amour avoit été cause de l'indiscrétion de Clytie, il auroit pu lui servir d'excuse ; cependant dès ce jour-là Apollon ne la regarda qu'avec indifférence, et n'eut plus aucun commerce avec elle. Ses mépris la jetèrent dans un affreux désespoir ; et, réduite dans l'état le plus triste, la compagnie des Nymphes lui parut insupportable. Couchée nuit et jour sur la terre sans habits, les cheveux épars, elle n'eut pendant neuf jours, pour toute nourriture, que ses larmes et la rosée du Ciel. Elle ne se leva point pendant tout ce temps-là ; seulement elle tournoit les yeux vers le Soleil, et l'accompagnoit de ses regards pendant toute sa course. On

raconte que son corps demeura enfin attaché à la terre, qu'une couleur livide parut sur la tige qui en sortit, et qu'à la place de son visage, on ne vit plus qu'une fleur couleur de souci, mêlée d'un rouge violet. Quoiqu'attachée à la terre par ses racines, elle ne laissa pas de se tourner du côté du Soleil; et malgré son changement, elle marque toujours l'amour qu'elle a pour lui.

FABLES VII, VIII, IX, X, XI ET XII.

ARGUMENT.

La nymphe Salmacis, ayant vu le jeune Hermaphrodite dans le bain, se jette dans l'eau, et le tenant embrassé, il implore le secours de Mercure son père, et de Vénus sa mere. Bacchus, pour punir les filles de Minyas du mépris qu'elles avoient fait de ses fêtes, les changea en Chauves-Souris, et leurs ouvrages en lierre et en feuilles de vigne.

Ce que Leucothoé venoit de raconter, jeta ses sœurs dans l'admiration ; les unes disoient que la chose n'étoit pas possible ; les autres soutenoient que les Dieux peuvent tout, mais elles s'accordoient toutes à nier que Bacchus fût une divinité. Alcithoé n'avoit encore rien dit ; on la pria de conter aussi quelque histoire, et on l'y invita par un grand silence. Je ne vous parlerai pas, dit-elle, en continuant son ouvrage, de l'aventure du berger Daphnis, qui gardoit les troupeaux sur le mont Ida, et qu'une Nymphe, jalouse de sa rivale, changea en rocher, tant l'amour inspire de fureur quand il est méprisé !

Cette histoire est trop connue. Je ne dirai rien non plus de Scython, qui avoit successivement les deux sexes. Je passerai sous silence l'histoire de celle si fidelle à Jupiter pendant son enfance, et qui depuis, par son indiscrétion, fut changée en diamant; je ne m'arrêterai pas à celle des Curetes, qui devoient leur naissance à la Pluie qui les forma. Je n'ai pas dessein non plus de vous entretenir de Crocus ni de Smilax, changés l'un et l'autre en fleur; mais je veux vous amuser par quelque agréable nouveauté.

Vous ignorez peut-être pourquoi la fontaine Salmacis est devenue si infâme, et pourquoi ses eaux rendent les hommes mols et efféminés; en voici la raison: pour le fait il est hors de doute. Les Nayades élevèrent autrefois dans les antres du mont Ida un enfant qui étoit né de Mercure et de Vénus: son visage avoit, avec les traits de son père, la beauté et les graces de sa mère; il fut nommé Hermaphrodite, du nom de Mercure et de celui de Vénus. Quand il fut arrivé à l'âge de quinze ans, il abandonna, pour aller voyager, les lieux où il avoit été élevé. Il aimoit à voir de nouvelles terres, de nouveaux fleuves, et sa curiosité lui faisoit compter pour rien toutes ses fatigues. Il avoit déjà visité les villes de la Lycie: il étoit arrivé dans la Carie, qui en est voisine, lorsqu'il s'arrêta près d'une fontaine dont l'eau

étoit si belle et si claire qu'on en voyoit aisément le fond; rien n'en troubloit la pureté; il n'y avoit ni joncs, ni roseaux, ni algues; un gazon toujours verd formoit, autour du bassin de cette fontaine, une charmante bordure. La Nymphe qui l'habitoit, n'aimoit ni la course, ni la chasse, ni à tirer de l'arc: elle étoit la seule de toutes les Nayades que Diane ne connût point, son nom étoit Salmacis. Ses sœurs lui disoient souvent: Salmacis, armez-vous d'un javelot, prenez un carquois, partagez votre temps entre les exercices de la chasse et le repos; leurs discours étoient inutiles, une indolente oisiveté faisoit toutes ses délices. Elle n'avoit d'autre plaisir qu'à se baigner, qu'à prendre soin d'orner ses cheveux, et à consulter dans le crystal de l'onde quels ajustemens lui siéroient le mieux. Quelquefois couverte d'un voile transparent, elle demeuroit couchée nonchalamment sur l'herbe et sur le gazon: souvent elle s'amusoit à cueillir des fleurs; c'est à quoi elle s'occupoit lorsqu'elle apperçut le jeune Hermaphrodite. Dès qu'elle l'eut vu, elle en devint éperduement amoureuse. Quelque envie qu'elle eût de l'aborder, elle voulut auparavant s'ajuster, voir si sa robe avoit bonne grace, et composer de manière son visage et ses regards, qu'elle pût paroître à ses yeux aussi belle qu'elle pouvoit l'être. Alors elle lui adressa ainsi la parole: Jeune étranger, qui que

vous soyez, on vous prendroit pour un Dieu, et si cela est, vous ne pouvez certainement être que l'Amour. Si vous êtes un simple mortel, quel bonheur pour vos parens d'avoir un fils si accompli! que votre frère, que votre sœur, si vous en avez une, sont heureux! quelle félicité pour celle qui a pris soin de vous nourrir! mais le comble du bonheur est réservé pour celle qui doit être un jour votre épouse. Si elle est déjà choisie, du moins soyez-lui infidèle pour quelque temps. Si vous n'avez encore jeté les yeux sur personne, je vous offre ma main. Salmacis se tut. Hermaphrodite, qui ne savoit point encore ce que c'étoit que l'amour, rougit à ce discours, et la rougeur lui donna un nouvel agrément: la couleur de son visage parut semblable à celle d'une pomme vermeille ou à celle de l'ivoire qu'on a teint en rouge, ou enfin à celle de la lune qui s'éclipse. Du moins, continua Salmacis, donnez-moi des baisers tels que vous les donneriez à votre sœur; et sur cela elle voulut se jeter à son col. Modérez vos transports, lui dit Hermaphrodite, si vous ne voulez pas que la fuite me dérobe pour jamais à vos yeux. Non, reprit Salmacis, que cette menace avoit épouvantée, demeurez, vous êtes le maître de ces lieux; je vous cède la place. Après ces paroles, elle fit semblant de s'éloigner, et elle

alla se cacher derrière une touffe d'arbres pour le voir sans en être vue. Alors le jeune homme se croyant seul et sans témoins, se promena autour de la fontaine, il y met les pieds, et la fraîcheur de l'eau l'invitant à se baigner, il se déshabille. Cette vue redouble la passion de la Nymphe; ses yeux brillent comme les rayons du soleil qu'une glace réfléchit, et elle retient à peine ses transports. Hermaphrodite se jeta dans l'eau, et pendant qu'il nageoit, son corps paroissoit semblable à une belle figure d'ivoire, ou à un lys qu'on voit à travers d'un crystal. Enfin je triomphe, s'écria Salmacis, en quittant sa robe et se jetant dans l'eau. Elle s'approche de lui, l'arrête malgré sa résistance, et lui dérobe quelques baisers. Tel qu'on voit le serpent enlevé par un aigle, le serrer et s'entortiller autour de ses aîles et de ses griffes, le lierre s'attacher à un arbre, ou le polype à la proie qu'il découvre sur les eaux, telle est la Nymphe Salmacis auprès de l'indifférent Hermaphrodite. En vain il fait tous ses efforts pour se dégager; en vain il se refuse à la tendresse de la Nymphe, elle le presse de plus en plus, le prie, le sollicite; un cruel mépris est toute la récompense de ses emportemens. Du moins, lui dit-elle, tu ne m'échapperas pas; grands Dieux, faites que rien ne me sépare de ce perfide.

Les Dieux exaucèrent sa prière, et leurs deux corps se confondirent en un, sous le même visage. Tels qu'on voit deux rameaux attachés l'un à l'autre, se joindre en croissant, et se cacher sous la même écorce, leurs deux corps parurent n'en faire plus qu'un: on ne pouvoit pas même dire si c'étoit celui d'un homme ou celui d'une femme; ils étoient et n'étoient pas l'un et l'autre. Hermaphrodite voyant qu'il venoit de changer de sexe, et que son corps étoit moitié homme et moitié femme, adressa la parole à Mercure et à Vénus; mais d'un ton qui n'avoit plus cette vigueur mâle avec laquelle il parloit auparavant: O mon père! ô ma mère! ne refusez pas à votre fils la grace qu'il vous demande; que tous ceux qui viendront se baigner dans cette fontaine, éprouvent le même changement que moi. Sa prière fut écoutée; Mercure et Vénus répandirent dans la fontaine une essence qui lui communiqua la vertu de faire changer de sexe.

La conversation des Minéïdes étoit finie, et elles marquoient encore, en continuant leur travail, le mépris qu'elles faisoient de Bacchus et de ses fêtes, lorsque tout d'un coup elles entendirent un bruit confus de tambours, de flûtes et de trompettes, qui les étonna d'autant plus qu'elles ne virent personne. Une odeur de myrrhe et de safran se répandit dans leur chambre, et, ce

qui paroît incroyable, leur toile se couvrit de verdure, et poussa des pampres et des feuilles de lierre. Le fil qu'elles venoient d'employer, se convertit en ceps chargés de raisins, et ces raisins prirent la couleur de pourpre qui étoit répandu sur l'ouvrage. Déjà l'on étoit à ce temps de la journée, où les ténèbres qui commencent à se répandre et la lumière qui disparoît, font douter s'il est jour ou nuit, lorsqu'un bruit épouvantable ébranla toute la maison. Elle paroît tout-à-coup remplie de flambeaux allumés et de mille autres feux, qui brilloient de tous côtés; on entendit des hurlemens affreux, comme si toute la maison eût été remplie de bêtes féroces. Les Minéïdes effrayées allèrent se cacher pour se mettre à couvert du feu et de la lumière; mais pendant qu'elles cherchent les endroits les plus secrets de la maison, une membrane extrêmement déliée couvre leur corps, et des aîles fort minces s'étendent sur leurs bras; l'obscurité qui règne dans les lieux où elles se sont cachées, les empêche de s'appercevoir qu'elles viennent de changer de figure; cependant elles s'élèvent en l'air, où, sans avoir de plumes, elles se soutiennent avec des aîles composées d'une peau mince et transparente. Elles veulent parler, mais elles ne forment qu'un son foible et proportionné à la petitesse de leur corps; une espèce de mur-

mure plaintif est toute la voix qui leur reste pour exprimer leurs regrets. Le séjour des maisons leur plaît encore, et elles n'aiment point les forêts comme les autres oiseaux; ennemies de la lumière qu'elles fuient, elles ne volent que la nuit, ce qui leur a fait donner le nom de Chauve-Souris.

FABLES XIII ET XIV.

ARGUMENT.

Junon ayant envoyé Tisyphone dans le palais d'Athamas, y causa tant de trouble et de désordre; que ce prince, devenu furieux, écrasa contre une muraille le jeune Léarque, son fils; en poursuivant ensuite sa femme Ino, elle se précipita dans la mer avec Mélicerte, son autre fils; et Neptune, à la prière de Vénus, les changea en Dieux marins. Les dames de Thèbes qui accompagnoient Ino, sur le point de se précipiter dans la mer, furent changées en rochers et en oiseaux.

Ces prodiges avoient inspiré aux Thébains un grand respect pour Bacchus; Ino, sa tante, les racontoit par-tout. Seule de toutes les filles de Cadmus, elle n'avoit eu d'autre sujet de chagrin que les malheurs arrivés à ses sœurs. Junon jalouse de la prospérité de cette princesse, qu'elle voyoit si fière d'être la femme d'Athamas, d'être mère de plusieurs enfans, et d'avoir eu la gloire d'élever Bacchus; Junon, dis-je, ne put retenir plus long-temps son courroux. Eh quoi! dit-

elle, le fils d'une maîtresse de Jupiter aura pu précipiter sous les ondes, et changer en dauphins des matelots qui le méprisoient ; porter une mère à déchirer son propre fils, et métamorphoser en chauve-souris les filles de Minyas, et tout le pouvoir de Junon se bornera à répandre d'inutiles larmes ? Est-ce ainsi qu'elle doit se venger ? Sont-ce là des effets dignes de son ressentiment ? Non, il m'apprend de quelle sorte je dois punir l'offense qu'on m'a faite ; il est permis de prendre des leçons même de son ennemi. Le meurtre de Penthée me fait assez connoître ce que peut la fureur. Pourquoi Ino n'en ressentira-t-elle pas les mêmes effets que ses sœurs ?

Il est un chemin ombragé d'Ifs, qui conduit aux Enfers par des lieux dont le silence redouble l'horreur ; les eaux dormantes du Styx y forment continuellement des nuages et des brouillards ; c'est par-là que les ombres de ceux qui ont reçu les honneurs funèbres, descendent dans les Enfers. La Pâleur, le Froid, la Crainte et les Mânes habitent ce triste séjour. Mille routes différentes conduisent au palais de Pluton, qui est ouvert de tous côtés. Semblable à l'Océan qui reçoit tous les fleuves qui coulent sur la terre, l'empire de ce Dieu rassemble toutes les ames, et malgré la foule de celles qui y arrivent, il paroît toujours vuide et désert. Vous y voyez

errer de toutes parts les ombres dépouillées de leurs corps. Les unes fréquentent le barreau ; les autres s'empressent de faire leur cour à Pluton ; d'autres enfin s'appliquent aux mêmes exercices qui les avoient occupées pendant leur vie.

Junon, pleine de rage et de fureur, abandonne le séjour céleste pour descendre dans cette triste demeure. Dès qu'elle y fut arrivée, la porte par où elle passa fit entendre un bruit extraordinaire. Cerbère ouvrit ses trois gueules et aboya trois fois. D'abord elle appela les Furies. Ces cruelles et inexorables filles de la Nuit étoient assises près de la porte de cette ténébrense prison, et peignoient leurs cheveux entortillés de serpens. Dès que les Déesses eurent apperçu Junon à travers l'obscurité, elles se levèrent. La prison qu'elles gardent est le séjour des Ombres criminelles : c'est-là que Titye, dont le vaste corps occupe l'espace de neuf arpens, est déchiré par un cruel vautour ; que Tantale court après l'onde qui le fuit, et tâche vainement de cueillir le fruit d'un arbre qui s'éloigne ; que Sisyphe roule un rocher qui retombe sans cesse ; qu'Ixion tourne éternellement autour d'une roue à laquelle il est attaché. C'est-là enfin que les Danaïdes, qui ne rougirent point de donner la mort à leurs maris, tâchent vainement de remplir un tonneau qui se vuide à mesure qu'elles y portent de l'eau.

Junon

Junon ayant regardé d'un œil farouche ces malheureux, sur-tout Ixion : Pourquoi, dit-elle, en s'adressant aux Furies, et arrêtant ses regards sur Sisyphe, celui-ci est-il le seul de ses frères qui soit condamné à des tourmens éternels, pendant que le superbe Athamas et sa femme, qui ont toujours fait gloire de me mépriser, habitent un palais magnifique ? Elle apprit ensuite aux Furies le sujet qu'elle avoit de les haïr, les motifs qui l'avoient engagée à descendre aux Enfers, et ce qu'elle attendoit de leurs secours. Je veux, dit-elle, que la maison d'Athamas soit réduite en poudre, et que vous l'engagiez lui-même dans un crime qui y porte le trouble et l'horreur. Elle accompagne cet ordre de prières et de promesses, et n'oublie rien de ce qui peut les engager à l'exécuter. Junon avoit achevé de parler, lorsque Tisyphone secouant ses cheveux blancs et hérissés, et repoussant sur ses épaules les serpens qui les environnoient : Un plus long discours seroit inutile, dit-elle à la Déesse, vous serez obéie ; abandonnez ce triste séjour, et retournez dans le Ciel. Junon part, comblée de joie, et prête à rentrer dans l'Olympe ; Iris répand sur elle une céleste rosée qui la purifie.

La cruelle Tisyphone prend sur le champ sa torche et sa robe ensanglantée, se ceint avec un serpent et sort du royaume ténébreux. La Crainte,

l'Horreur, la Tristesse, et la Fureur au visage effaré, lui servent de compagnes. Elle s'arrête à l'entrée du palais d'Athamas, fait trembler les portiques qui le soutiennent, et souille les portes du venin qu'elle exhale. Le Soleil épouvanté se cache et refuse sa lumière. Athamas et son épouse, effrayés par tant de prodiges, voulurent sortir; mais la cruelle Furie s'étant mise à la porte, étendit ses bras, et secouant les serpens qui étoient dans ses cheveux leur en ferma le passage. Les serpens agités se répandent également sur ses épaules et autour de son visage, et tirant leurs langues qu'ils font briller comme des dards, ils vomissent un noir venin et font entendre d'horribles sifflemens. Tisyphone en arrache deux qu'elle jette contre Ino et Athamas. Ces deux serpens pénètrent d'abord jusqu'au fond de leur cœur, et y portent un mortel poison : leur corps n'en fut point endommagé, leur ame en ressentit seule les funestes effets.

La Furie avoit encore apporté avec elle un poison subtil, composé de l'écume du Cerbère et du venin de l'Hydre. Elle avoit mêlé dans cette composition tout ce qui peut inspirer la rage, l'oubli, le crime, les larmes, la fureur et l'amour du meurtre et du carnage. Après avoir pétri tous ces poisons et les avoir détrempés avec du sang qui venoit d'être répandu, elle y

mêla de la cigue et les fit cuire dans un bassin d'airain. Elle verse ensuite sur ces deux époux, que la frayeur avoit rendus immobiles, ce fatal venin qui pénètre à l'instant jusqu'au fond de leurs entrailles. Elle secoue la torche qu'elle porte à la main, tourne plusieurs fois autour d'eux avec rapidité, et fière de sa victoire et d'avoir si bien exécuté les ordres de la Déesse, elle délie le serpent qui lui avoit servi de ceinture, et s'en retourne dans le sombre royaume de Pluton.

Elle n'est pas plutôt partie qu'Athamas saisi d'une fureur subite, court au milieu de son palais, criant de toute sa force courage, compagnons, tendez les filets dans cette forêt; je viens d'appercevoir une lionne avec ses deux lionceaux. Après ce discours, il se mit à poursuivre la reine qu'il prend pour une bête féroce: il arrache d'entre ses bras le jeune Léarque, son fils, qui, riant de l'emportement de son père, lui tendoit les bras, et l'ayant fait pirouetter deux ou trois fois, il le jette contre une muraille où il est écrasé. Ino saisie d'une pareille fureur, soit que ce fût l'effet de la douleur que lui causoit la mort de son fils, ou du poison fatal que Tisyphone avoit répandu sur elle, pousse d'horribles cris, fuit toute échevelée et hors d'elle-même, portant entre ses bras le jeune Méli-

certe, en criant *Evohe Bacchus !* Junon sourit lorsqu'elle entendit prononcer le nom de ce Dieu : Que ton nourrisson, lui dit-elle, te prête son secours pour t'entretenir dans la fureur qui te possède.

Sur le bord de la mer est un rocher escarpé, dont le fond sert de retraite aux eaux qui l'ont creusé; le haut est hérissé de pointes et s'étend fort avant dans la mer; Ino, à qui la fureur donnoit de nouvelles forces, monte sur ce rocher et se précipite dans l'onde avec son fils : les flots qui la reçoivent se couvrent d'écume et l'engloutissent.

Vénus, pénétrée du malheur de sa petite-fille, tâcha d'adoucir Neptune en sa faveur, et lui parla ainsi : Souverain maître de la mer, grand Dieu qui avez eu en partage le second empire du monde, soyez sensible au malheur d'une famille qui m'appartient; prenez soin de ces infortunés que vous voyez flotter au milieu des ondes; mettez-les au nombre de vos divinités; la grace que je vous demande est d'un grand prix; mais j'espère l'obtenir; je vous ai déjà d'autres obligations qui ne sont pas moins considérables, puisque c'est à la mer que je dois mon nom et ma naissance. Neptune accorda à Vénus la grace qu'elle venoit de lui demander, et ayant dépouillé Ino et Mélicerte de ce qu'ils avoient de

mortel, il changea leur nom et leur visage, et les revêtit de l'auguste majesté des Dieux ; Ino prit le nom de Leucothoé, et Mélicerte celui de Palémon.

Les dames Thébaines cherchent avec empressément Ino, qui s'étoit rendue sur le bord de la mer; et marchant sur ses traces, elles arrivent enfin sur le rocher, d'où elles ne doutent plus qu'elle ne se soit précipitée. Dans l'affliction que leur cause une aventure si tragique, elles déchirent leurs habits, s'arrachent les cheveux, et déplorant les malheurs de l'infortunée maison de Cadmus, elles s'en prennent à Junon, et lui reprochent son injustice et sa cruauté. La Déesse se sentant piquée de leurs plaintes : Vous allez être vous-mêmes, leur dit-elle, les exemples les plus terribles de cette cruauté que vous me reprochez. L'effet suivit de près la menace. Celle qui avoit été la plus attachée à Ino, prête à se jeter dans la mer, devient immobile, et se trouve prise au rocher. Une autre, tandis qu'elle se meurtrit le sein, sent ses bras devenir roides et inflexibles. Une troisième avoit les bras tendus vers la mer ; ses bras demeurent dans la même situation. Une dernière s'arrachoit les cheveux avec les mains ; ses mains et ses cheveux sont changés en rocher. Toutes enfin éprou-

vent le même changement et demeurent dans la même attitude où elles s'étoient trouvées au moment de leur métamorphose. Les autres compagnes de la reine, changées en oiseaux, voltigent depuis ce temps-là dans ce même endroit, et y touchent l'onde du bout de leurs aîles.

FABLE XV.

ARGUMENT.

Tant de malheurs arrivés coup sur coup, obligèrent enfin Cadmus et Hermione, sa femme, à abandonner le séjour de Thèbes, pour se retirer dans l'Illyrie, où ils furent métamorphosés en serpens.

CADMUS qui ignoroit que sa fille et son petit-fils eussent été reçus au nombre des divinités de la Mer, cédant enfin à la douleur que lui causoient les malheurs qu'il avoit vu arriver à sa famille, abandonna le séjour de la ville qu'il venoit de bâtir, persuadé que tous ces désastres étoient moins attachés à sa propre personne, qu'au lieu qu'il avoit choisi pour la construire. Après avoir erré long-temps en différens pays, il arriva enfin dans l'Illyrie avec Hermione, son épouse, qui l'avoit toujours accompagné. Accablés l'un et l'autre autant par leurs disgraces que par le poids des années, ils s'entretenoient un jour des calamités de leur maison, et racontoient les tristes aventures qui leur étoient arrivées. Le dragon, dit Cadmus, que je tuai d'un coup

de javelot, lorsque j'entrai dans la Grèce, et dont je semai les dents, n'étoit-il pas consacré à quelque divinité? N'est-ce pas lui qui nous a attiré tous les malheurs dont nous avons été affligés? Si les Dieux vengeurs marquent par tant de maux qu'ils veulent me punir de ce crime, je les prie de me changer moi-même en serpent. A peine a-t-il fait cette prière, qu'il s'apperçoit que son corps en prend la figure, et que sa peau en s'endurcissant devient noire et se couvre d'écailles et de petites tâches: aussi-tôt il tombe sur le ventre, et ses jambes qui se joignent, ne forment plus qu'une longue queue. Comme ses bras n'avoient point encore éprouvé le même changement, il les tend à Hermione. Approchez, lui dit-il, en versant un torrent de larmes, approchez, chère épouse, triste compagne de mes malheurs; embrassez-moi tandis que vous le pouvez encore, et avant que tout mon corps soit changé en serpent: prenez cette main qui me reste. Il vouloit continuer de parler, mais sa langue s'étant fendue, il ne prononça plus aucune parole distincte, et n'exprima ses plaintes que par des sifflemens: c'est la seule voix que la nature lui ait accordée. Cher Cadmus, s'écria Hermione, en se meurtrissant le sein, époux infortuné, faites tous vos efforts pour résister à cet enchantement. Quel prodige! Que

sont devenus vos pieds, vos mains, vos bras; tout votre corps, enfin, qu'est-il devenu? Grands Dieux, pourquoi ne me faites-vous pas aussi éprouver le même changement? Pendant qu'elle formoit ces tristes plaintes, et que son époux continuoit de la caresser et de la baiser, elle fut tout d'un coup métamorphosée en serpent. Ce prodige remplit d'étonnement tous les compagnons de Cadmus, qui furent témoins de ce spectacle. Les deux serpens, la tête levée, après les avoir caressés, rampèrent quelque temps l'un près de l'autre, et entrèrent dans un antre de la forêt voisine. Depuis ce temps-là ces serpens ne fuient point la compagnie des hommes, et ne leur font aucun mal; doux et paisibles, ils se ressouviennent encore de ce qu'ils furent autrefois.

FABLES XVI ET XVII.

ARGUMENT.

Persée, fils de Jupiter et de Danaé, ayant tué Méduse, emporta sa tête dans l'Afrique, et le sang qui en découla, y forma cette quantité de serpens, dont cette partie du monde a été depuis infectée. Atlas, roi de ce pays, effrayé du souvenir d'un oracle, qui lui avoit prédit qu'un fils de Jupiter viendroit un jour le détrôner, résolut de tuer Persée; mais celui-ci le prévint, lui ôta la vie, et les Dieux le changèrent en cette montagne qui porte encore son nom.

Au milieu de tant de malheurs, Cadmus et Hermione trouvoient encore un grand sujet de consolation dans Bacchus, leur petit-fils. Honoré dans les Indes, qu'il venoit de subjuguer, et adoré dans toute la Grèce, il n'y avoit que le seul Acrise, qui, quoique sorti de la même famille, refusoit avec opiniâtreté de recevoir dans Argos le culte et les mystères de ce Dieu. Il ne pouvoit se persuader que Bacchus fût fils de Jupiter, non plus que Persée, que Danaé, sa

fille, avoit conçu du même Dieu, changé en pluie d'or. Mais il se repentit bientôt (tant la force de la vérité a de pouvoir sur nous!) d'avoir manqué de respect pour Bacchus, et de n'avoir pas rendu justice à la naissance de son petit-fils. L'un étoit déjà au nombre des immortels; l'autre, chargé des dépouilles d'un monstre redoutable dont il venoit de triompher, voloit au milieu des airs. Il voyoit déjà les sables arides de la Libye, lorsque le sang qui couloit de la tête de la Gorgone, étant tombé sur la terre, forma cette grande quantité de serpens et d'insectes venimeux, dont le pays est si rempli depuis ce temps-là.

Persée voloit au milieu des airs où il étoit emporté comme un nuage qui est poussé par les vents. Il voyoit au-dessous de lui le globe de la terre, dont il étoit séparé par un espace immense, et parcouroit ainsi tout l'univers. Trois fois il approcha du pôle du Nord, et trois fois du signe de l'Ecrevisse. Il alla des lieux où le Soleil se lève jusqu'à ceux où il se couche. Le jour étant prêt à finir, ce héros ne voulant pas s'exposer à être surpris par les ténèbres de la nuit, s'arrêta dans le royaume d'Atlas, pour s'y reposer jusqu'au temps où l'étoile du matin annonce le retour de l'Aurore. Là régnoit le fils de Japet, Atlas, qui surpassoit tous les autres

hommes par l'énormité de sa taille, son empire s'étendoit sur les dernières régions du monde, et sur cette vaste mer où les chevaux du Soleil, après avoir fourni leur carrière, vont se délasser des fatigues du jour. Mille troupeaux de toutes sortes de bétail, paissoient tranquillement dans cette agréable contrée, dont ce prince étoit le seul maître : ses jardins remplis d'arbres, dont les feuilles, les branches et les fruits étoient d'or, jetoient un éclat surprenant. Prince, lui dit Persée, en l'abordant, si vous êtes touché de la splendeur de la naissance, je reconnois Jupiter pour mon père ; si vous êtes sensible aux belles actions, j'ai lieu d'espérer que vous serez content, lorsque vous apprendrez l'histoire de ma vie. Je ne vous demande, pour cette nuit, que ce que les droits de l'hospitalité me permettent de vous demander. Atlas se ressouvint alors d'un ancien oracle que Thémis avoit autrefois rendu sur le Parnasse. La Déesse lui avoit prédit qu'un jour les précieux fruits de ses arbres seroient enlevés, et que cette conquête étoit réservée à un fils de Jupiter. Pour les mettre à couvert, il avoit fait environner ses jardins de fortes murailles, et les avoit mis sous la garde d'un affreux dragon : à toutes ces précautions, il avoit encore ajouté celle de ne recevoir aucun étranger dans ses états. Dès qu'il vit arriver Persée, il lui parla

de la manière du monde la plus rebutante : Retirez-vous d'ici , lui dit-il ; ne comptez pas sur l'éclat imaginaire de vos prétendues belles actions, ni sur les secours de Jupiter, dont vous vous vantez d'être le fils. Il ajouta même la violence aux menaces, et se mit en devoir de le chasser.

Persée voyant enfin que les paroles douces et polies qu'il avoit employées jusqu'alors, ne le fléchissoient point , lui répondit avec beaucoup de fermeté. Cependant se voyant le plus foible, (car qui pouvoit égaler la force d'Atlas ?) il lui parla ainsi : Puisque vous faites si peu d'état de moi et de la prière que je vous ai faite, recevez la récompense que vous méritez. Il dit, et ayant détourné ses regards, il lui présenta la tête de Méduse. A cet objet, l'énorme Atlas est changé en montagne : sa barbe et ses cheveux deviennent les arbres qui la couvrent, ses bras et ses épaules en forment les éminences ; sa tête en fait la pointe, et ses os les rochers qu'on y voit : son vaste corps s'accrut tellement dans cette métamorphose, qu'il devint capable de soutenir le Ciel et les Etoiles.

FABLES XVIII ET XIX.

ARGUMENT.

Persée, après la victoire qu'il venoit de remporter sur Atlas, et que celui-ci eut été métamorphosé en montagne, fut en Ethiopie, où il arriva dans le moment qu'Andromède étoit exposée à un monstre. Persée tua ce monstre, et cacha sous le sable la tête de la Gorgone, et la couvrit de feuilles et de plantes marines qui devinrent du corail. Il rend graces aux Dieux de sa victoire, épouse Andromède, et pendant les nôces il raconte la manière dont il avoit tué Méduse, et pourquoi Minerve avoit changé ses cheveux en serpens.

Les vents renfermés dans les sombres cavernes d'Eole, laissoient régner le calme dans l'univers, et l'étoile du matin qui brilloit dans le Ciel, invitoit déjà les hommes au travail, lorsque Persée ayant attaché ses aîles à ses pieds, et s'étant armé d'un javelot recourbé, s'élança d'un vol rapide au milieu des airs. Après avoir parcouru de vastes contrées, il fixa ses regards

sur les peuples d'Ethiopie, où régnoit Céphée. C'étoit dans le moment qu'Andromède, pour expier le crime de sa mère, alloit périr par l'ordre injuste de Jupiter Ammon. Notre héros, appercevant cette jeune princesse attachée à un rocher, l'auroit prise pour une statue de marbre, s'il n'avoit vu en même-temps ses cheveux flotter au gré des vents, et ses yeux répandre des larmes. Il prend de l'amour sans s'en appercevoir, il s'étonne, et frappé de l'éclat de cette beauté, il s'arrête et oublie presque de remuer ses aîles pour se soutenir. Ce ne sont point-là, dit-il, belle princesse, les chaînes que vous devez porter; vous ne devez sentir le poids que de celles qui unissent le cœur des amans: apprenez-moi, je vous prie, votre nom; quel pays vous donna la naissance, et pour quel sujet vous êtes ainsi chargé de fers?

Andromède se tut d'abord; la pudeur lui défendoit de parler à un homme, et si ses mains n'avoient pas été enchaînées, elle s'en seroit servie pour se couvrir le visage: ses larmes qui coulèrent en abondance furent les seuls interprêtes de ses malheurs. Cependant, comme il la sollicitoit instamment de lui répondre, et qu'elle craignoit qu'il ne la crût coupable de quelque crime, elle lui apprit son nom, son pays, et l'excès de vanité qui avoit rendu sa mère cou-

pable, en comparant sa beauté à celle des Néréïdes. Elle parloit encore, lorsque les flots agités firent entendre un grand bruit, et que l'on vit sortir de la mer un monstre dont le vaste corps occupoit un espace immense. A cet aspect Andromède jeta un grand cri. Son père et sa mère également malheureux, mais non pas également coupables, étoient présens à ce triste spectacle, et l'on voyoit la douleur et la consternation peintes sur leur visage. Dans l'impuissance de la secourir, ils se contentent de gémir, de répandre des larmes et de l'embrasser : Vous n'aurez que trop de temps, leur dit Persée, pour pleurer vos malheurs; mais vous n'avez pas un moment à perdre si vous voulez secourir votre fille. Si je venois vous la demander pour épouse, vous ne la refuseriez peut-être pas au fils de Jupiter et de Danaé, au vainqueur de la Gorgone, à un mortel qui a osé prendre son essor au milieu des airs ; mais je veux ajouter à tous ces titres, celui de l'avoir méritée, en lui conservant la vie. Céphée et la reine sa femme, acceptent avec joie cette proposition ; ils le conjurent d'exécuter sa promesse, et offrent leur royaume pour la dot de leur fille. Tel qu'on voit un vaisseau lorsqu'il est vigoureusement agité par les rameurs, fendre les flots et les couvrir d'écume, tel on vit alors le monstre s'avancer du côté du rocher,

rocher. Déjà il n'en étoit éloigné que de l'espace que peut parcourir une balle poussée par une fronde, lorsque le héros ayant frappé la terre d'un coup de pied, s'éleva au milieu des airs. Son ombre que l'eau réfléchissoit irrita le monstre, et il tourna contre elle toute sa rage.

Comme l'aigle qui voit dans la plaine un serpent, fond sur lui avec précipitation, l'enlève, et de peur d'en être blessé lui presse la tête avec ses serres; Persée tombe du milieu des airs sur le dos du dragon, et lui enfonce dans l'épaule droite son épée jusqu'à la garde. La bête se sentant blessée, s'élève en bondissant sur la surface de la mer, et s'y replonge ensuite, s'agitant comme un sanglier que poursuit une meute de chiens. Le jeune guerrier qui le voit prêt à se jeter sur lui, évite adroitement sa rencontre, sans discontinuer de le frapper. Les flots de sang et d'eau qu'il vomit, rejaillissent sur Persée, mouillent ses aîles et le mettent hors d'état de pouvoir se soutenir en l'air. Heureusement dans le temps qu'il n'osoit plus s'exposer à voler, il apperçoit un rocher que la mer laisse à découvert lorsqu'elle est calme; il s'y appuie de la main gauche, pendant que de la droite il lui enfonce trois ou quatre fois son épée dans le ventre. On entendit alors tout le rivage retentir des cris d'alégresse, qui furent portés jusque dans les Cieux; Cassiopée et Céphée, au

comble de leur joie, reconnoissent Persée pour leur libérateur et pour leur gendre. La belle Andromède qui les accompagne, devient le prix du vainqueur, comme elle a été le motif d'une entreprise si pleine de dangers. Persée, après avoir lavé ses mains victorieuses, cacha sous le sable la tête de Méduse, et de peur qu'elle ne fût endommagée, il eut soin de la couvrir de feuilles et de ces plantes tendres et molles qui croissent dans la mer. Leurs branches encore pleines de sève, attirèrent le venin de la Gorgone qui les pétrifia. Les Nymphes de la mer, étonnées d'un prodige si surprenant, voulurent faire la même épreuve sur d'autres plantes, et elles eurent le plaisir d'y réussir. Elles en jetèrent après cela une grande quantité dans la mer, qui furent changées en corail. Telle est encore aujourd'hui la nature de ce végétal; plante tendre et molle dans l'eau, il se durcit et se pétrifie dès qu'il est exposé à l'air.

Après cet heureux succès, Persée éleva trois autels de gazon, l'un à gauche pour Mercure, l'autre à droite pour Pallas, et le troisième au milieu pour Jupiter. Il immola une génisse à la Déesse de la guerre, un veau à Mercure, et un taureau au souverain des Dieux.

Après avoir offert ces sacrifices il donna la main à Andromède, qui étoit le prix de sa victoire. L'Amour et l'Hymen les accompagnoient

avec leurs torches allumées; de précieuses cassolettes répandoient de tous côtés l'agréable odeur des parfums; les maisons étoient ornées de guirlandes et de couronnes de fleurs, le son des flûtes et des lyres mêlé avec les voix, faisoit entendre un agréable concert, et annonçoit par-tout l'alégresse publique. La maison royale, toute brillante d'or et ornée des plus beaux meubles, étoit ouverte à tout le monde, et les seigneurs de la cour s'y rendirent pour assister au festin que le roi avoit fait préparer. À la fin du repas, dans le temps que le vin inspiroit la joie à tous les convives, Persée fit tomber la conversation sur les mœurs et sur les coutumes du pays. Après que Céphée l'eut entièrement satisfait sur ce sujet, il le pria à son tour de lui apprendre par quelle heureuse aventure il avoit coupé la tête de Méduse, et quel artifice il avoit employé pour y réussir.

Dans le royaume d'Atlas, dit Persée, étoit un lieu fortifié de hautes murailles, dont la garde étoit confiée aux deux filles de Phorcys, qui se tenoient à la porte. Elles n'avoient qu'un œil dont elles se servoient tour-à-tour; pendant qu'une d'elles le prêtoit à sa sœur, je glissai ma main adroitement et je m'en saisis. Maître du passage, j'allai par des routes détournées, et par des chemins obscurs et remplis de bois et de rochers, jusqu'au palais des Gorgones. L'horreur de ces

lieux étoit augmentée par les figures d'hommes et de bêtes féroces, que l'aspect de Méduse avoit pétrifiés. Pour me garantir de cet enchantement, je ne la vis que par le moyen du bouclier, qui me réfléchit son image, comme auroit pu faire une glace. Le sommeil avoit alors assoupi les yeux de Méduse et ceux des serpens qui formoient sa chevelure. Je profitai de ce moment pour lui couper la tête. Le sang qui en coula donna la naissance au cheval Pégase, qui prit d'abord son essor dans les airs, et à Chrysaor, son frère. Persée leur raconta ensuite tous les autres dangers qu'il avoit courus, et leur parla des mers et des terres qu'il avoit découvertes durant un si long voyage. Il leur nomma les astres et les constellations desquelles il s'étoit approché, et il finit son discours plutôt qu'on ne l'auroit souhaité.

Un des principaux de la compagnie lui demanda alors, pourquoi des Gorgones il n'y avoit que Méduse qui eût les cheveux entortillés de serpens? Comme vous me demandez, lui répondit Persée, une histoire qui est digne de votre curiosité et de celle de toute l'assemblée, je vais vous la raconter. Méduse étoit la plus aimable personne de son temps, et elle avoit inspiré de la tendresse à un grand nombre d'amans. Quoiqu'elle fût parfaitement belle, elle n'avoit rien

de plus beau ni de plus charmant que ses cheveux ; leur beauté surpassoit tout ce qu'on peut s'imaginer : c'est le témoignage que m'en ont rendu ceux qui l'avoient vue. Neptune, qui en étoit amoureux, profana avec elle le temple de Minerve, qui fut obligée de se couvrir les yeux de son égide. Pour punir Méduse, elle changea ses cheveux en serpens, et depuis ce temps-là cette Déesse, pour épouvanter ses ennemis, porte sur son égide la tête monstrueuse de cette Gorgone.

EXPLICATION DES FABLES DU QUATRIEME LIVRE.

Explication des Fables I, II, III et IV. (Pag. 213).

DE la manière dont parle Ovide, dans les III et IV livres, on voit bien que l'établissement du culte de Bacchus dans la Grèce, trouva de grandes oppositions, et que les ministres de ces fêtes, pour les faire recevoir, publièrent plusieurs merveilles ; et ce sont ces prétendus prodiges qu'il faut expliquer ici.

I. Bacchus ayant été trouvé ivre par quelques Toscans, fut mis dans leur vaisseau pour être vendu comme un esclave ; mais ce Dieu s'étant réveillé, et ayant vu qu'on ne le conduisoit pas à Naxe, comme on le lui avoit promis, les changea en Dauphins. Cette fable, si nous en croyons Bochard, n'a d'autre fondement que quelques aventures arrivées à des marchands Tyrrhéniens, dont le vaisseau portoit à la proue la figure d'un Dauphin, ou plutôt celle du poisson que l'on nomme *Tursio*, le Marsoin. Ces marchands firent naufrage auprès de l'isle de Naxe, qui étoit consacrée à Bacchus, dont apparemment ils avoient méprisé les mystères ; c'en fut assez pour publier que c'étoit ce Dieu lui-même qui les avoit fait périr.

II. Les Minéïdes, affectant de travailler pendant que l'on célébroit les fêtes de Bacchus, furent changées en chauve-souris. Cela veut dire, sans doute, que ces filles, dont on

fit une exacte recherche, étant sorties secrètement de Thèbes, on publia leur métamorphose. Quoi qu'il en soit, ces prétendus châtimens de Penthée, des mariniers, des Minéïdes, et de Lycurgue, firent passer Bacchus pour une divinité fort vindicative, et les prêtres ne manquèrent pas de faire valoir ces histoires, pour rendre son culte plus respectable.

III. Ovide, qui a trouvé le secret de lier avec tant d'art, des fables qui n'avoient entr'elles aucune liaison, fait raconter aux Minéïdes plusieurs histoires qui demandent quelques éclaircissemens. Voici le fondement de celle de Dercette, qui fut changée en poisson. Dercette, si nous en croyons Diodore (1), Pline, Hérodote, Athénagore, et parmi les modernes, Vossius et Selden, ayant offensé Vénus, cette Déesse la rendit amoureuse d'un jeune homme dont elle eut une fille. Désespérée d'une aventure qui la déshonoroit, elle fit mourir son amant, exposa son enfant, et alla ensuite se jeter dans un étang, où elle périt. Les Syriens firent bâtir un temple près du lieu où elle s'étoit précipitée, où ils l'honorèrent comme une Déesse, et publièrent qu'elle avoit été métamorphosée en poisson. Ils la représentèrent sous la figure d'une femme, qui, de la ceinture en bas, se termine en poisson. Les Syriens s'abstinrent depuis de manger du poisson de cet étang, et même de tout autre : ils lui en offroient dans les sacrifices, et on en voyoit de dorés dans les temples de cette Déesse. Il y a quelques auteurs qui croient que Dercette étoit une princesse très-cruelle, qui avoit défendu aux Syriens l'usage du poisson ; mais si cela étoit, l'auroit-on adorée après sa mort ? Il vaut mieux dire qu'elle s'étoit attirée par ses bienfaits l'amitié et l'estime de son peuple. Au reste, si nous en croyons

(1) Lib. II.

Selden, qui a fait un excellent traité sur les divinités de Syrie, la fable de Dercette ou Atergatis vient de celle de Dagon, Dieu des Philistins, qui étoit représenté sous la figure d'un poisson, et le nom d'Atergatis est composé d'*Adir Dagon*, grand poisson ; ce qui pourroit bien avoir donné lieu à la métamorphose. Ce même auteur croit que la fable de Dercette est la même que celle de Vénus, d'Astarte, de Minerve, de Junon, d'Isis et de la Lune ; que c'est la Mylitte des Assyriens, et l'Alilac des Arabes.

Les antiquaires prennent pour Dercette une figure du cabinet de M. de la Chausse, qui représente une Déesse, tenant d'une main un cupidon qui tend son arc, pendant qu'elle en regarde un autre qui tient un flambeau élevé en l'air ; mais la fleur de Lotus, qu'elle porte sur la tête, la fait reconnoître pour une divinité d'Egypte. N'oublions pas de rapporter ici ce que Lucien (1) dit de Dercette. *Quelques-uns croient*, dit-il, *que le temple qui est dans la ville sacrée, est l'ouvrage de Sémiramis, qui le consacra, non pas à Junon, comme on le croit, mais à sa mère Dercette. J'ai vu*, continue-t-il, *dans la Phénicie, une image de cette Déesse, qui est fort extraordinaire ; c'est une femme, qui, de la ceinture en bas, se termine en poisson, mais celle qui est dans la sainte cité (2), a toute la forme d'une femme.*

Il paroît, par ce que nous venons de dire, que la jeune princesse qui fut exposée par Dercette, étoit la fameuse Sémiramis et sa fille. Diodore (3) raconte que quelques bergers l'ayant trouvée, la portèrent chez Simma, femme d'un maître des troupeaux du roi, qui l'éleva avec beaucoup de soin, et lui donna le nom de Sémiramis, qui, en langue

(1) *De Dea Syr.*

(2) C'étoit sans doute la ville d'*Hierapolis.*

(3) Lib. II.

Syriaque, signifie une Colombe. De-là apparemment est venue la fable qui dit qu'elle avoit été nourrie par des Colombes, et qu'elle fut dans la suite métamorphosée en Colombe. Cet oiseau fut toujours en grande vénération parmi les Assyriens. Les interprêtes de l'écriture sainte disent que le passage du prophête Jerémie, *facta est terra eorum in deselationem à facie Columbæ*, fait allusion à l'histoire de cette princesse, et des Colombes qui la représentoient; ainsi que cet autre verset, où il est dit, *fugite à facie gladii Columbæ*. Je ne m'étendrai pas davantage sur l'histoire de cette fameuse reine, sur laquelle les anciens paroissent si fort se contredire, qu'on n'en sauroit rien tirer d'assuré. Ceux qui voudront voir cette histoire bien approfondie, pourront lire dans le troisième tome des *mémoires de l'académie des belles-lettres*, les recherches de M. l'abbé Sévin sur l'histoire d'Assyrie. Je me contente de dire ici que ce qui peut avoir donné lieu à sa métamorphose, c'est que Ninias son fils, voulant la faire périr sans irriter ses sujets, publia qu'elle s'étoit envolée sous la figure d'une Colombe.

IV. La triste catastrophe de Pyrame et de Thisbé, que je vais expliquer, est un de ces évènemens tragiques, que les passions ne causent que trop souvent dans le monde. On croit que ces deux amans, dont les parens ne s'aimoient pas, se donnèrent rendez-vous sous un mûrier, qui étoit hors de la ville. Thisbé y arriva la première, et ayant été obligée de se cacher à la vue d'un lion, son écharpe, qu'elle laissa tomber, fut ensanglantée; ce qui ayant fait croire à Pyrame, qui arriva un moment après, qu'elle avoit été dévorée, il se tua de regret. Thisbé étant revenue sur ses pas, et ayant bien jugé en voyant son écharpe,

que son amant ne s'étoit tué que parce qu'il l'avoit crue morte, se perça le sein du même glaive. Au reste, je n'ai trouvé cet évènement que dans Ovide et dans Hygin (1), et ces deux auteurs conviennent qu'il est arrivé près de Babylone.

Il seroit assez utile d'en savoir davantage là-dessus. On voit bien que c'est une leçon aux enfans de ne point prendre d'engagement précipité, sur-tout lorsque les intérêts des familles peuvent y former des obstacles; aux parens, de ne pas toujours consulter ou leur ressentiment ou leur intérêt, et de se prêter quelquefois à des inclinations qui ne deviennent criminelles que par leur entêtement. Malheureusement notre poëte corrompt par des peintures trop vives, et par des images trop licencieuses, la morale qu'on pourroit tirer des fables. Il n'entreprend guère de développer le cœur, qu'il ne le montre du côté foible, et ces métamorphoses peuvent être regardées comme le triomphe de toutes les passions. Qu'on me pardonne une réflexion, que les fables que je vais expliquer dans la suite ne justifient que trop.

Explication de la cinquième Fable. (Page 223).

Quelque envie qu'on ait eue dans le dernier siècle de justifier la théologie des poëtes, il est bien difficile de ne pas convenir qu'elle présente souvent des idées bien dangereuses pour les mœurs. Quand ils ne nous proposent que les foiblesses des hommes, on peut en tirer des leçons utiles; mais lorsqu'ils décrivent avec tant de soin et avec des réflexions peu sérieuses, les crimes des Dieux, que peut-on en conclure, si ce n'est qu'il est permis de suivre

(1) Fab. 242.

ses penchans, puisque les Dieux eux-mêmes s'y sont laissés entraîner? Je sais que les philosophes ont tourné à l'allégorie l'adultère de Mars et de Vénus, qui fait le sujet de la fable que j'explique. Ils ont dit avec Plutarque (1), que ceux qui naissent pendant la conjonction des deux planètes, qui portent le nom de Mars et de Vénus, sont sensibles à l'amour; mais que si le Soleil n'en est pas alors éloigné, leurs intrigues seront bientôt découvertes. Mais ceux qui lisoient cette fable dans l'Odyssée d'Homère (2) et dans Ovide, saisissoient-ils d'abord ces idées astronomiques? ou plutôt ne concluoient-ils pas que, puisque les Dieux s'étoient laissés entraîner aux penchans les plus doux, il étoit permis aux hommes de s'y livrer sans scrupule? Qu'on dise tant qu'on voudra, qu'Homère la met dans la bouche d'un Phéacien, c'est-à-dire, d'un homme corrompu par les plaisirs et par la mollesse, l'exemple n'en est pas moins dangereux. Quel spectacle plus licencieux que de voir Mars et Vénus attachés dans les filets de Vulcain, et les autres Dieux rire de cette aventure, et souhaiter même d'être déshonorés à ce prix-là?

Ce qu'il y avoit encore de dangereux dans ces sortes d'exemples, c'est qu'on y apprenoit à conserver le ressentiment des injures. On dit en effet que Vénus fut si piquée contre le Soleil qui avoit découvert son intrigue, qu'elle s'en vengea sur lui et sur toute sa postérité. De-là la triste catastrophe de Leucothoé; de-là les crimes et les malheurs de Circé, de Pasiphaé, de Médée et des autres princesses qui rapportoient leur origine au Soleil. Au reste, les idées lascives qui résultoient de cette fable, passoient

(1) *Traité de la manière de lire les poëtes.*
(2) Liv. VIII.

des livres où elle étoit exposée, dans les monumens qui la représentoient, et l'antiquité nous en a conservé deux, qu'on trouve dans Bellori (1), et quoiqu'ils n'aient rien de fort immodeste, on voit les Déesses elles-mêmes, témoins d'un spectacle si dangereux, quoiqu'Homère eût dit que la modestie les avoit empêchées de s'y trouver.

Au reste, comme cette fable pouvoit avoir quelque fondement dans l'histoire, il est bon de rapporter ici ce qu'en dit Palephate (2). Le Soleil, fils de Vulcain, roi d'Egypte, voulant faire observer à la rigueur la loi de son père contre les adultères, et ayant été informé qu'une dame de la cour avoit commerce avec un courtisan, entra la nuit dans son appartement, et l'ayant surprise, la fit punir sévèrement. C'est, ajoute cet auteur, l'équivoque du nom de Soleil, qui donna lieu à la fable qu'Homere proposa dans la suite, d'une manière à la faire méconnoître. Libanius déplorant la ruine et l'incendie du temple d'Apollon, qui étoit dans le faubourg d'Antioche, se plaint de l'ingratitude de Vulcain, le Dieu du feu, envers Apollon, qui lui avoit autrefois donné un avis. Le rhéteur s'arrête là sans s'expliquer davantage sur cet avis; mais S. Jean Chrisostôme (3), pour mettre au jour tout le ridicule de cette plainte, dit que l'avis qu'Apollon avoit donné à Vulcain, regardoit la découverte de l'adultère de sa femme avec Mars. Remarquons ici en passant, que si Libanius attribue à Apollon ce qu'Homère, Ovide et les Marbres attribuent au Soleil, il suit en cela l'opinion qui confondoit souvent ces deux divinités, quoiqu'on les trouve souvent distinguées l'une de l'autre, sur-tout dans les cérémonies de leur culte.

(1) *Adm. antiq. Roman.*

(2) *In frag.*

(3) Discours sur S. *Babilas.*

Explication de la sixième Fable. (Page 227).

La fable de Leucothoé enterrée toute vive par son père Orchame, et celle de Clytie, sa rivale, métamophosée en Tourne-Sol, ne renferme rien d'historique; du moins je n'ai rien découvert de satisfaisant sur ce sujet. J'ai bien posé pour principe, et je crois l'avoir suffisamment prouvé (1), que les fables étoient ordinairement fondées sur l'histoire; mais je n'ai pas désavoué qu'on y ait quelquefois renfermé la morale et la physique. Ainsi, ce qu'on peut dire sur celle dont il s'agit ici, c'est que Leucothoé n'a passé pour être la fille d'Orchame, roi de Perse, que parce que ce prince fut le premier qui fit planter dans son royaume l'arbre qui porte l'encens, et qu'on appeloit Leucothoé. On a ajouté que cette prétendue princesse aimoit Apollon, parce que l'encens est une drogue aromatique fort en usage dans la médecine, dont ce Dieu étoit l'inventeur; et on y a joint la jalousie de Clytie, parce que le Tourne-Sol est une plante, qui, selon les naturalistes, fait mourir l'arbre qui porte l'encens. Je dois avouer cependant que Pline, qui donne à l'Héliotrope plusieurs propriétés, ne parle point de celle-ci. Je suis fâché de n'avoir rien à dire de plus particulier sur cette fable, car il me paroît bien surprenant que pour nous apprendre qu'Orchame a planté l'arbre qui porte l'encens, on ait dit qu'il avoit enterré sa fille toute vive, pour la punir d'avoir été sensible au Soleil, son amant, et que sa rivale Clytie, pour avoir révélé cette intrigue, ait été métamorphosée en Tourne-Sol. Mais il vaut encore mieux se contenter de cette explication, que de hasarder des conjectures, qu'il seroit difficile de rendre

(1) *Explication des Fables*, tome I.

un peu probables. Je n'ai rien trouvé, dans l'antiquité, de cet Orchame dont parle ici notre poëte, qui dit qu'il étoit septième descendant de Bélus, et qu'il régnoit sur les Perses Achéménides.

Explication des Fables VII, VIII, IX, X, XI et XII. (Page 230).

VII. Il arrive quelquefois qu'Ovide, pour donner une espèce de suite à ses métamorphoses, en rapporte plusieurs qui sont aussi inconnues que peu curieuses; comme sont celles que racontent les Minéïdes. Il seroit inutile de s'y arrêter long-temps; car que peut-on dire sur un berger que ses mépris pour une Nymphe convertissent en rocher? sinon qu'on a voulu par-là nous marquer son insensibilité, ou bien que sa femme lui donna un philtre qui le rendit stupide comme le prétendent quelques Mythologues, sans nous donner aucune raison de cette conjecture.

VIII. On a publié de même que Scyton changea de sexe, parce que la Thrace, qui prit le nom d'une fameuse Magicienne, nommée *Thracia*, s'appeloit auparavant *Sython;* ainsi comme elle perdit un nom, dont la prononciation est du genre masculin, pour en prendre un féminin, quelque faux bel esprit dit que Scython avoit changé de sexe.

IX. Pour ce qui regarde la métamorphose de Celme, Pline dit que c'étoit un jeune homme fort modéré et fort sage, et sur lequel les passions ne faisoient aucune impression, et que c'est pour cela qu'on l'a changé en diamant. Il y a cependant des auteurs qui prétendent que Celme, pour avoir révélé que Jupiter, dont il avoit été le père nourricier, étoit mortel, fut enfermé dans une tour impénétrable, et que pour cela il fut appelé le diamant. D'autres enfin prétendent qu'il fut toujours fidèle à Jupiter, et que

ce Dieu, pour le récompenser, le combla de biens et de richesses.

X. Pour expliquer la fable de Crocus et de Smilax, on dit que ces deux époux furent changés en fleurs, pour avoir mené une vie chaste et innocente.

XI. Comme notre poëte, à l'occasion de Celme, parle des Curètes qui élevèrent Jupiter, il est bon de s'étendre un peu sur leur sujet. Si nous en croyons Denis d'Halicarnasse (1), les Curetes étoient d'anciens habitans de l'isle de Crète : selon le P. dom Pezron (2), c'étoient les prêtres et les astrologues des princes Titans, qui étoient fort adonnés aux sciences spéculatives, et sur-tout à l'astrologie, comme il paroît par l'histoire de Prométhée et d'Atlas, deux grands astrologues de ce temps-là. Ils consultoient à tout moment les augures et avoient recours pour cela aux Curètes. En un mot, ceux-ci étoient aux Titans ce que les Druïdes étoient parmi les Gaulois, les Mages chez les Perses, et les Saliens chez les Sabins. On les employoit aussi très-souvent à l'éducation des enfans des princes, où ils réussissoient fort bien, leur apprenant la médecine, l'astrologie, la religion et la guerre, où ils alloient eux-mêmes, et où, pour se distinguer des autres, ils avoient des armes particulières, dont ils faisoient un certain bruit cadencé, frappant adroitement de leurs lances contre leurs boucliers (3), dansans et sautans avec beaucoup de contorsions pour s'animer au combat, et pour y exciter les autres; ce qui leur fit donner le nom de Curètes et de Coribantes. C'est au bruit de cette symphonie qu'ils élevèrent le jeune Jupiter, pour empêcher qu'il ne fût reconnu. La

(1) Lib. II.

(2) *Ant. de la langue des Celtes.*

(3) *Apol.* Lib. I.

danse, dont ils furent inventeurs, fut appelée Dactyle; et c'est peut-être à cause de cela qu'on les nomma eux-mêmes Dactyles; quoique plusieurs auteurs anciens prétendent que ce nom voulant dire le doigt, ils prirent ce nom, parce qu'ils étoient au nombre de dix, comme les doigts de la main.

Nous apprenons deux choses d'Apollodore (1); l'une que les Curètes furent tués par Jupiter, pour avoir caché Epaphus; l'autre qu'ils avoient découvert à Minos l'endroit où étoit son fils Glaucus. Au reste, la fable qui les fait naître de la Pluie et de la Terre, n'a d'autre fondement, sinon, que les Curètes étoient de la race de Titan, et qu'ils descendoient d'Ourane et de Titée, dont les noms sont les mêmes que ceux du Ciel et de la Terre, comme nous l'avons dit. Ils se rendirent très-fameux dans la suite; inventèrent plusieurs arts nécessaires à la vie (2) et ne contribuèrent pas peu à polir l'esprit et les mœurs des habitans de l'isle de Crète. Ce sont au reste ces mêmes Dactyles Idéens, si nous en croyons les anciens, qui inventèrent l'art de dissoudre le fer. Les forêts du mont Ida ayant été embrasées, soit par le tonnerre ou par quelque autre accident, on vit couler une grande quantité de fer que le feu avoit fondu, ce qui donna lieu à l'établissement des forges. Les Marbres de Paros (3) n'oublient pas cet événement et le placent sous le règne de Minos, premier du nom; Pandion premier, étant roi d'Athènes, c'est-à-dire, vers l'an du monde 2700, 1300 avant JESUS-CHRIST. Mais je crois que cet art étant connu long-temps auparavant, du moins parmi les Scythes et les autres peuples,

(1) Lib. II.
(2) *Diod. de Sic. loco cit.*
(3) *Epo.* II.

où Prométhée, ou plutôt Magog et Tubalcain l'avoient apporté.

Si l'on veut s'instruire plus à fond de ce qui regarde les Curètes, il faut lire ce qu'en rapporte Strabon (1), cet auteur ayant recueilli avec soin ce que plusieurs anciens dont les ouvrages ne subsistent plus, avoient dit sur ce sujet. On peut consulter aussi la savante dissertation de M. Astori sur les Cabires, où cet habile antiquaire prouve que les Corybantes, les Curètes, les Dactyles et les Telchiniens étoient les mêmes.

XII. Pour expliquer la fable de Salmacis et d'Hermaphrodite, qui n'a passé pour être le fils de Mercure et de Vénus, que parce que son nom est composé de ces deux divinités, les mytologues ont débité bien des rêveries. Voici en peu de mots ce qui peut y avoir donné lieu. Il y avoit dans la Carie, près de la ville d'Halicarnasse, ainsi que nous l'apprenons de Vitruve (2), une fontaine qui servit à humaniser quelques barbares, qui, ayant été chassés par la colonie que les Argiens établirent dans cette ville, furent obligés d'y venir puiser de l'eau; et ce commerce avec les Grecs les rendit, non-seulement très-polis, mais les fit donner dans le luxe de cette nation voluptueuse; et c'est ce qui donna à cette fontaine la réputation de faire changer de sexe. On pourroit penser encore que l'eau de cette fontaine amollissoit le courage, et rendoit efféminés ceux qui en buvoient, comme il y en a d'autres qui rendent stupides ou furieux. Lylio Giraldi (3) prétend que la fable tire son origine de ce que cette fontaine étant enfermée de murailles, il s'y passoit de temps en temps des aventures qui lui

(1) Lib. VII.
(2) Lib. II. Cap. VIII.
(3) *Sim.* V.

donnèrent cette réputation ; mais, comme cet auteur ne prouve point sa conjecture, il vaut mieux rapporter la réflexion de Strabon (1) qui dit qu'il ne sait pas pourquoi cette fontaine étoit en si mauvaise réputation, puisque la mollesse vient moins de l'air ou de l'eau, que des richesses et du luxe. Cette fable est écrite par notre poëte d'une manière qui n'expose que trop vivement les effets de la volupté.

Explication des Fables XIII et XIV. (Page 238).

Les poëtes, pour soutenir ce qu'ils avoient avancé sur la source des malheurs arrivés dans la famille de Cadmus, font jouer à Junon un rôle bien indigne de la mère des Dieux. Comme Athamas avoit épousé Ino, fille de Cadmus, la jalouse Junon descend aux enfers pour mettre les Furies dans ses intérêts, et Tisyphone va dans le palais d'Athamas, où elle cause des désordres inouis.

Je ne m'étendrai pas ici sur ce que la mythologie a publié des Furies. J'ai traité ce sujet fort au long dans une dissertation, qu'on trouvera dans *les mémoires de l'académie des belles-lettres*. Il suffit de dire ici que l'antiquité a reconnu trois furies, Tisyphone, Mégère et Alecto ; que ces trois Déesses, qui se tenoient à la porte du Tartare, étoient regardées comme les ministres de la vengeance des Dieux, et qu'elles punissoient également les vivans et les morts, suivant l'ordre qu'elles en recevoient.

Pour revenir maintenant à ce qui regarde Athamas et sa famille, il est sûr que ce qu'en rapporte Ovide est très-historique, et qu'il ne faut en retrancher que le merveilleux.

(1) Lib. IV.

Athamas (1), fils d'Eolus, et arrière-petit-fils de Deucalion, ayant épousé, après la mort de Thémisto, sa première femme, Ino, fille de Cadmus, la répudia peu de temps après, pour épouser Néphelé, dont il eut Phrixius et Hellé; mais cette princesse ayant aussi été répudiée à son tour, il reprit Ino, et en eut Léarque et Mélicerte. Ino ne pouvant supporter les enfans de Néphelé, qui, étant nés les premiers, devoient succéder à la couronne, chercha tous les moyens de les faire périr. Comme la ville de Thèbes se trouvoit alors affligée d'une cruelle famine, qu'on dit qu'elle avoit causée, en faisant empoisonner le grain avant que de le semer, ainsi que le rapporte Hygin (2), elle fit consulter Apollon, et ayant gagné les prêtres, l'oracle répondit que pour faire cesser ce fléau, il falloit immoler aux Dieux irrités, les enfans de Néphelé. Phrixius, averti par son gouverneur des mauvais desseins de sa marâtre, fit équiper secrètement un vaisseau, et ayant enlevé les trésors de son père, il s'embarqua avec sa sœur Hellé, et arriva dans la Colchide, où il trouva une favorable retraite chez Eta, son parent. La jeune Hellé s'étant trouvée incommodée et étant montée sur le tillac du vaisseau pour vomir, tomba dans la mer et se noya, ou mourut de fatigue sur l'Hellespont, à qui on assure qu'elle donna son nom, ainsi que nous le dirons plus au long en expliquant la fable de la Toison d'Or. Cependant Athamas ayant découvert les entreprisés de sa femme, se laissa tellement emporter à la colère, qu'il tua Léarque qu'Ino aimoit tendrement, et la chercha elle-même pour l'immoler à sa vengeance. Cette malheureuse princesse, pour éviter la fureur du roi, sortit du palais avec son autre fils, Mélicerte, et se voyant pour-

(1) Voyez *Diod. Hérod. et Apollod.* Lib. III. *Pausanias in Bœot. etc.*

(2) *Hygin.* Cap. I.

suivie, elle monta sur un rocher et se précipita dans la mer.

On dit, pour consoler les restes de cette déplorable famille, que les Dieux avoient changé Ino et Mélicerte en divinités de la mer, sous les noms de *Leucothoé* et de *Palémon*. On leur rendit les honneurs divins, et leur culte passa dans les différens pays. Mélicerte fut fort honoré dans l'isle de Ténédos, où l'on porta la superstition jusqu'à lui offrir des enfans en sacrifice. Glaucus établit même, en l'honneur de cette nouvelle divinité, les jeux isthmiques, qui furent long-temps célébrés à Corinthe, et qui, ayant été interrompus dans la suite, furent rétablis par Thésée, en l'honneur de Neptune. Leucothoé fut aussi honorée à Rome, où elle avoit un temple (1) où les romains, principalement les femmes, alloient offrir leurs vœux pour les enfans de leurs frères, n'osant prier la Déesse pour les leurs, parce qu'elle avoit été trop malheureuse en enfans. C'est ce que veut dire Ovide (2) par ces vers:

Non tamen hanc pro stirpe suâ pia mater adoret;
Ipsa parum felix visa fuisse parens.

Il n'étoit pas permis aux femmes esclaves d'entrer dans ce temple, et on les battoit impitoyablement lorsqu'on les y trouvoit.

Comme les peuples qui recevoient le culte des divinités étrangères, en changeoient souvent les noms, Ino, que les Grecs nommoient *Leucothoé*, fut appelée *Matuta* par les Romains, et Mélicerte, que les premiers honoroient sous le nom de Palémon, fut reconnu à Rome sous celui de *Portumnus*. On ne trouve aucune figure de ce Dieu;

(1) *Cicer. Plutarque, etc.*
(2) *Fast.* Lib. VI.

mais Boissart nous en a conservé une de Matuta, au bas de laquelle on trouve ces mots : *Matuta Lug.* Ovide ajoute à la fable que je viens d'expliquer, que Junon, craignant que les compagnes d'Ino ne reçussent la même grace de Neptune, les changea toutes en rochers ou en oiseaux : circonstance qui nous apprend que quelques-unes des dames qui accompagnoient la reine, échappèrent aux poursuites d'Athamas, pendant que les autres périrent avec elle.

Athamas ne pouvant souffrir le séjour de Thèbes, et n'ayant plus d'enfans, donna son royaume à Coronus et à Haliarte, neveux de son frère Sisyphe, et s'étant retiré dans la Thessalie, y bâtit la ville d'Atus ; mais Phrixus étant revenu dans la suite, ou plutôt son fils Presbon, ainsi que le rapporte Pausanias, ces deux princes lui rendirent la couronne.

Explication de la quinzième Fable. (Page 247.)

Après que Cadmus eut régné long-temps dans sa capitale avec sa chère Hermione, il se forma contre lui une conjuration. Chassé du trône, et Penthée, son petit-fils, ayant pris la couronne, il fut obligé de se retirer avec sa femme et son fils Polydore en Illyrie, où il mena une vie fort cachée, quoiqu'Apollodore dise (1) qu'il commanda l'armée des Illyriens, qui le choisirent ensuite pour leur roi. Quoi qu'il en soit, on publia après sa mort, qu'il avoit été changé en serpent, comme Ovide et Plaute nous l'apprennent.... *et nostræ autorem gentis, cum Veneris filia angues repsisse Tellus Epirotica vidit* (2). Voici vraisemblablement ce qui peut avoir donné lieu à cette métamorphose. Les Phéniciens

(1) Lib. III.
(2) *Plaute, Amphitr.*

s'appeloient anciennement *Archiviens* ou *Héviens*, nom qu'ils gardèrent encore après s'être établis dans la Grèce. Or, *Chiva*, en Hébreu, veut dire un *Serpent* ; et c'est sans doute ce qui a donné lieu aux Grecs qui n'avoient rien de meilleur à dire de la vie obscure et de la mort de leur héros, de publier, à l'aide de ce mot, que Cadmus et Hermione avoient été changés en serpens. Pour rendre la chose plus authentique, ils firent élever en Illyrie des serpens de pierre, comme des monumens du changement surnaturel de leur fondateur. Ainsi toutes ces idées de dragons et de serpens, qu'on trouve répandues dans les poëtes qui parlent de ce prince, tirent de-là leur origine.

Ce qu'Aulu-Gelle rapporte des Illyriens, me fait hasarder une autre conjecture. Selon cet auteur, les anciens habitans de l'Illyrie avoient deux paupières à chaque œil, et leurs regards étoient si dangereux, qu'ils ôtoient la vie à ceux sur qui ils tomboient. Cette opinion, quoique fausse, avoit sans doute porté les Grecs à appeler les Illyriens, des Serpens, des Basilics ; et par conséquent, lorsque Cadmus se fut retiré parmi eux, on dut dire qu'il étoit devenu un Illyrien, un Dragon, un Serpent ; expression métaphorique, qui, dans la suite, fut prise à la lettre. Quoi qu'il en soit, tous les anciens conviennent avec Apollodore (1) et Pausanias (2), que ce prince fut obligé de se retirer en Illyrie, où ayant donné du secours aux Encheliens, qui faisoient la guerre aux Illyriens, ceux-ci furent défaits, et pour faire la paix avec les Encheliens, lui déférèrent la couronne. Cadmus régna long-temps en Illyrie, et son fils Illyrus lui succéda. Si on en croit Chris-

(1) Lib. III.

(2) *In Bœt.*

lodoras, cité par Pausanias, notre héros bâtit dans le pays des Encheliens, la ville de Nygnis.

Après la retraite de Cadmus, Polydore fut déclaré roi de Thèbes. Ce prince épousa Nycléïs, dont il eut Labdacus, qui lui succéda. Laïus régna après la mort de Labdacus, son père ; mais comme il étoit encore enfant, la régence fut donnée à Lycus, frère de Nictée ; Laïus fut père d'Œdipe, dont nous parlerons dans la suite. C'est ainsi qu'Apollodore (1) range la succession des descendans de Cadmus.

Il est bon d'avertir que nos savans modernes ne croient pas que Cadmus fut fils d'Agénor. Fondés sur l'autorité d'Evhémère, ils prétendent (2) qu'il n'étoit qu'un des officiers du roi de Tyr, et Hermione une chanteuse qu'il avoit débauchée, et que ce n'est que pour lui faire honneur que les Grecs ont dit qu'il étoit fils de ce prince. D'autres prétendent même que Cadmus n'est pas un nom propre, mais appellatif, et qu'il signifie *conducteur*, parce qu'en effet il sortit de Phénicie, non pas pour aller chercher Europe, mais pour conduire une colonie dans la Grèce. Bochard ajoute qu'il n'a été appelé Cadmus, que parce qu'il sortit de l'Orient de Phénicie, pays que l'écriture-sainte appelle *Cadmonin*, qui veut dire *Oriental*, et du côté du Mont Hermon, d'où vraisemblablement on a fait le nom d'*Hermione*, qu'on a dit dans la suite être fille de Mars. Comme Cadmus fut un prince très-illustre, qu'il laissa une longue postérité, et que les Grecs croyoient même lui devoir l'usage des lettres, les poëtes embellirent son histoire de tout le merveilleux dont ils purent s'aviser. Ils publièrent même,

(1) Lib. III.

(2) *Euseb. Prép. Evang.*

ainsi que nous l'apprenons d'Apollodore et de Pausanias, que les Dieux abandonnèrent le Ciel, lorsqu'il épousa Hermione, pour se trouver à la célébration de son mariage.

Explication des Fables XVI et XVII. (Page 250.)

La fable de Persée, qui coupe la tête à Méduse, demande pour être rapportée à l'histoire, une explication un peu étendue. Jupiter, dit-on, étant devenu amoureux de la belle Danaé, fille d'Acrise, roi d'Argos, se changea en pluie d'or pour entrer dans la tour d'airain où son père l'avoit enfermée. L'origine de cette fable vient de ce qu'Acrise épouvanté de la prédiction d'un oracle, qui lui avoit appris qu'il seroit tué un jour par l'enfant qui naîtroit de Danaé, avoit fait enfermer cette princesse dans une tour qui avoit des portes d'airain ; ou même, si nous en croyons quelques auteurs, dans une espèce de chambre souterraine, couverte de lames de ce métal, que Pausanias appelle *thalamum æneum subterraneum* (1). Cet auteur ajoute qu'elle subsista jusqu'au temps de Périlaus, tyran d'Argos, qui la fit détruire. Cette précaution cependant lui fut inutile. Prœtus, son frère, amoureux de sa nièce, tâcha de corrompre la fidélité de ses gardes. La précieuse pluie d'or qu'il leur donna, les eut bientôt gagnés, et il fut introduit dans la tour. On cacha ce commerce à Acrise; mais Danaé étant accouchée de Persée, ce prince le fit exposer avec sa mère sur la mer, dans une méchante barque, qui aborda près de Sériphe, où régnoit Polydecte. Ce prince les reçut favorablement, et prit soin de l'éducation du jeune Persée ; mais étant dans la suite devenu amoureux de Danaé, pour éloigner Persée, il tâcha de lui

(1) *In Corinth.*

inspirer le désir d'acquérir de la gloire, et lui conseilla d'aller faire la guerre aux Gorgones.

Comme c'est dans cette guerre qu'il tua Méduse, il est bon de vous faire connoître son histoire. Je serois trop long si j'entreprenois de ramasser toutes les fictions que les poëtes ont imaginées sur ce sujet. Contentons-nous de rapporter ce qu'en dit Hésiode, le plus ancien de ceux qui en ont parlé : « Phorcus, dit-il (1), eut de Céto deux filles, Péphrédo et » Enyo, qui vinrent au monde avec des cheveux blancs; et » c'est pour cela que les Dieux leur ont donné le nom de » vieilles. Il en eut aussi les Gorgones, qui demeurèrent au » fond de l'Océan, à l'extrêmité du monde, près du séjour » de la nuit, là même où les Hespérides font entendre les » doux accens de leurs voix. Les noms de ces Gorgones sont » Sthéno, Euryalé, et Méduse, si célèbre par ses malheurs; » elle étoit mortelle, au lieu que ses deux sœurs n'étoient » sujettes ni à la vieillesse, ni à la mort. Le Dieu de la mer » fut sensible aux charmes de Méduse, et sur le tendre » gazon d'une prairie, au milieu des fleurs que le printemps » fait éclore, il lui donna des marques de son amour (2); » elle périt ensuite d'une manière funeste. Persée lui coupa » la tête, et du sang qui en sortit, naquirent le héros » Chrysaor et le cheval Pégase. Chrysaor tira son nom » d'une épée d'or, qu'il tenoit à la main au moment de » sa naissance. Dans la suite il devint amoureux de Cal- » lithoé, fille de l'Océan, et en eut Géryon, ce fameux » géant à trois têtes. Pégase fut ainsi nommé, parce qu'il » étoit né près des sources de l'Océan; il quitta la terre » et s'envola vers le séjour des Immortels. C'est-là qu'il

(1) *Theog.* vs. 270, etc.

(2) Ovide dit que c'étoit dans le temple de Minerve.

» habite dans le palais même de Jupiter, dont il porte les » éclairs et le tonnerre ».

Pour expliquer cette fable, que les poëtes qui ont suivi Hésiode, ont ornée de nouvelles fictions, les historiens ont avancé bien des conjectures qui ne paroissent guère bien fondées. Diodore (1) prétend que les Gorgones étoient des femmes guerrières, qui habitoient la Libye, près du lac Tritonide. Les Amazones, leurs voisines, ayant eu quelque démêlé avec elles, leur déclarèrent la guerre sous la conduite de Myrine, leur reine. La querelle fut décidée dans une bataille rangée, dans laquelle les Amazones tuèrent trois mille Gorgones, et obligèrent les autres à se cacher dans les bois. Ce même auteur ajoute que dans la suite les Gorgones se rétablirent de cette grande perte, et que leur domination dura jusqu'au temps où Méduse, leur reine, fut tuée par Persée. Ce que Pausanias nous apprend sur ce sujet, a beaucoup de rapport avec la narration de Diodore. Cet auteur dit (2) qu'après la mort de Phorbas, Méduse, sa fille, régna sur les peuples qui habitoient le lac Tritonide. Cette princesse avoit une fort grande passion pour la chasse et pour les combats, et désoloit toutes les terres des peuples voisins. Mais enfin Persée, qui s'étoit enfui du Péloponnèse, et qui avoit amené avec lui des troupes choisies, la surprit une nuit, défit le camp volant qui lui servoit d'escorte, et la tua elle-même dans la mêlée. Le lendemain, il voulut la voir, et toute morte qu'elle étoit, elle lui parut d'une beauté si surprenante, qu'il lui coupa la tête et l'emporta dans la Grèce, pour la donner en spectacle au peuple, qui ne pouvoit la regarder sans être frappé d'étonnement.

(1) Lib. I.

(2) *In Corinth.*

Il paroît que ces deux auteurs ont regardé les Gorgones comme des héroïnes; plusieurs autres, au contraire, les ont prises pour des monstres. C'étoit, selon eux, des femmes sauvages d'une figure bizarre, qui habitoient les antres et les forêts; et qui, se jetant sur les passans, faisoient des ravages horribles. C'est ainsi qu'ont pensé sur les Gorgones, Proclus de Carthage, Alexandre de Mynde, Athenée, Xénophon de Lampsaque, Pline, et Solin qui l'a copié. On peut voir les passages de tous ces auteurs cités avec soin dans la savante dissertation de M. l'abbé Massieu (1).

Paléphate et Fulgence paroissoient persuadés que les Gorgones étoient des filles opulentes, qui possédoient de grands biens et les faisoient valoir avec beaucoup d'industrie. Phorcus, leur père, leur laissa en mourant trois isles qu'elles partagèrent entr'elles et une statue d'or de Minerve, qu'elles déposèrent dans un trésor qui leur appartenoit en commun. Elles n'avoient toutes trois qu'un seul ministre, homme fidèle et éclairé dont elles se servoient pour l'administration de leurs biens, et qui, par cette raison, passoit souvent d'une isle à l'autre, et c'est ce qui a donné lieu de dire qu'elles n'avoient à elles trois qu'un œil, qu'elles se prêtoient alternativement.

En ce temps-là Persée, fugitif d'Argos, couroit les mers et pilloit les côtes. Il entendit parler de cette statue d'or, et forma aussi-tôt le dessein de l'enlever. Il surprit et arrêta le ministre des Gorgones, dans un trajet où l'intérêt de ses maîtresses l'avoit engagé. Ce qui a encore donné lieu aux poëtes de feindre, qu'il leur avoit volé leur œil, dans le temps que l'une le donnoit à l'autre. Elles furent in-

(1) *Mémoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome III.

consolables de la perte d'un homme qui leur étoit si nécessaire. Persée leur fit dire qu'il le leur rendroit, si elles vouloient lui livrer la Gorgone ; et en cas de refus, les menaça de la mort. Méduse ne voulut jamais entendre à cette demande ; mais Steno et Euryalé, plus susceptibles des impressions de la crainte, y consentirent. C'est pour cela que Persée tua Méduse, et rendit aux deux autres sœurs leur ministre. Ce héros mit en pièces la Gorgone, c'est-à-dire, la statue de Minerve, et en attacha la tête à la proue de son vaisseau, auquel il donna aussi-tôt le nom de Gorgone. Comme la vue de cette dépouille, et l'éclat qu'avoient fait les expéditions de Persée, répandoient par-tout la terreur et tenoient devant lui les hommes dans une espèce d'inaction, on s'avisa de dire qu'avec la tête de Méduse il changeoit ses ennemis en rochers. Persée favorisoit lui-même ces bruits, qui ne contribuoient pas peu à la rapidité de ses conquêtes. Etant allé ensuite dans l'isle de Sériphe, Polydecte, qui en étoit roi, s'enfuit avec ses sujets. Persée ne trouvant dans leur ville que des pierres, fit publier qu'il en avoit pétrifié tous les habitans, et menaça du même sort tous ceux qui entreprendroient de lui résister.

Enfin, il y a des historiens qui prétendent que les Gorgones étoient de belles filles qui faisoient sur les spectateurs des impressions si surprenantes, qu'on disoit qu'elles les changeoient en rochers. C'est l'opinion d'Ammonius Sérénus, que Servius nous a conservé dans ses notes sur le sixième livre de l'Enéïde.

Les auteurs modernes ne varient pas moins sur cette fable que les anciens. Vossius (1) croit qu'elle tire son origine de la relation du fameux Hannon dans les isles Orcades, et M. le Clerc (2) prétend que par cette conquête

(1) Sur *Pomp. Méla.*

(2) Notes sur *Hésiode.*

de Persée, on a voulu nous conserver le souvenir d'un voyage que les Phéniciens firent autrefois en Afrique, d'où ils emmenèrent un grand nombre de chevaux. Il est persuadé que le nom de Persée qui fut donné au chef de cette expédition, vient du mot phénicien *pharscha*, qui veut dire *cavalier;* ce qui s'accorde avec le cheval Pégase, sur lequel les poëtes le font monter; *pag sous* dans la même langue voulant dire un cheval bridé, comme Bochart, dont il a emprunté sa conjecture, l'avoit avancé (1); et il conclut que les Gorgones étoient les cavales de ce pays que les Phéniciens enlevèrent; ce qu'il confirme par les paroles mêmes d'Hannon, qui dit que les femmes de cette partie de l'Afrique, d'où il venoit de voyager, étoient toutes velues, et qu'elles devenoient fécondes sans la participation de leurs maris : ce qui convient aux jumens, selon la créance populaire, dont parle Virgile dans les Géorgiques, qui dit qu'elles conçoivent en se tournant du côté du Zéphyre. Hannon ajoutoit qu'il avoit pris deux de ces monstres, et que les ayant tués, il en avoit fait prendre les peaux pour les attacher, comme une chose merveilleuse, dans le temple de Junon, où elles demeurèrent long-temps suspendues. On peut appuyer la conjecture que M. le Clerc tire de la relation d'Hannon, sur ce qu'on a donné aux isles que les Gorgones habitoient, le nom de Gorgades, pour faire allusion, sans doute, à la vîtesse et à la légèreté de ces monstres.

Je suis étonné que ce savant homme n'ait pas appuyé son sentiment sur un passage d'Alexandre du Mynde, cité par Athénée (2) où il est dit qu'il naissoit dans la Libye

(1) *Hierozoïcon*, Lib. I. Chap. VI.

(2) Lib. III.

un animal, que les Nomades appeloient *Gorgones*, qui ressembloit à une brebis, et dont le souffle étoit si empoisonné, qu'elle tuoit sur-le-champ tous ceux qui l'approchoient. Une longue crinière lui tomboit sur les yeux; et elle étoit si pesante qu'elle avoit bien de la peine de l'écarter pour voir les objets qui étoient autour d'elle. Mais quand elle s'en étoit débarrassée, elle faisoit mourir tout ce qu'elle voyoit. Cet auteur ajoute que quelques soldats de Marius en firent une triste expérience dans le temps de la guerre que ce général faisoit à Jugurtha : car ayant rencontré une de ces Gorgones, et ayant voulu la tuer, elle les prévint et les fit mourir par ses regards. Enfin quelques cavaliers nomades, ayant fait une enceinte, la tuèrent de loin à coups de flèches.

Après tant d'opinions si différentes, concluons que cette fable, quoiqu'également célèbre dans les poëtes et dans les historiens, est aussi impénetrables que les routes du Labyrinthe, et qu'il faudroit avoir le fil d'Ariadne pour en sortir heureusement. En effet, que peut-on dire d'assuré sur les Gorgones, puisque ce que les anciens nous en ont appris est plein de contradictions ?

Tâchons cependant d'expliquer les circonstances les plus considérables de cette fable, et pour commencer par le cheval Pégase, qui naquit du sang de Méduse, ainsi que Chrysaor, on peut fort bien dire que c'étoient deux bons vaisseaux à voiles, qui étoient dans le port de l'isle qu'habitoit Méduse, et dont Persée se servit, après avoir ôté la vie à cette princesse. Ces deux vaisseaux portoient peut-être sur la proue la figure de deux chevaux ailés; et voilà l'origine de la fable. Lorsqu'on a dit que les Dieux avoient armé ce jeune héros; que Mercure lui avoit donné ses ailes et une épée recourbée comme une faucille, que Minerve

lui avoit prêté son bouclier, et Pluton son casque (1), on a voulu nous marquer, et la difficulté de l'entreprise, et les précautions que ce héros avoit prises pour l'exécuter : les aîles de Mercure en montrent la rapidité ; le bouclier de Minerve, les sûretés qu'il prit, et le casque de Pluton, le secret qu'il garda dans cette expédition. Lorsque les poëtes ont avancé que le corail étoit sorti en Afrique du sang de Méduse, c'est que par la défaite des Gorgones, la navigation devint plus aisée, ainsi que la pêche du corail. Les monstres et les serpens sortis du même sang, nous apprennent aussi d'une manière enveloppée, que notre héros ayant été un des premiers qui voyagea en Afrique, y trouva cette grande quantité de monstres et de serpens, dont cette partie du monde étoit anciennement remplie. Pour ce qui regarde l'égide de Minerve, dans laquelle, selon les poëtes, cette Déesse porta toujours la tête de Méduse avec ses serpens ; c'est une fiction qui est même fort mal soutenue ; le nom d'égide est certainement grec d'origine, et comme il est formé de celui d'une chèvre, il y a bien de l'apparence que le bouclier de l'ancienne Minerve d'Afrique, c'est-à-dire, de celle qu'on publioit être née aux environs du lac Tritonide, étoit couvert de la peau de cet animal, suivant l'usage de ces temps là. La tête de Méduse n'est pas même toujours accompagnée de ses serpens, dans les égides qui nous restent, et il s'y trouve quelquefois des Méduses très-belles et très-gracieuses, ainsi qu'on peut le voir dans Beger. Feu M. Foucault avoit parmi ses antiques, une Méduse d'une beauté singulière ; elle paroît assise sur des rochers, la tête appuyée sur la main gauche, et les serpens qui commencent à entortiller ses beaux cheveux, semblent lui causer une

(1) *Pausanias*, dans ses *Laconiques*, dit que ce furent les Nymphes qui donnèrent à ce héros le casque et les talonières.

douleur mortelle. La Méduse du chevalier Maffei, qui est l'ouvrage du graveur Solon, n'est pas moins belle ; mais ses cheveux sont entièrement changés en serpens. Toutes ces circonstances, dont Hésiode n'avoit point parlé, sont tirées de la fable d'Ovide, qui dit que Neptune ayant profané avec Méduse le temple de Minerve, cette Déesse en fut si piquée, qu'elle changea en serpens les cheveux qui avoient fait la principale beauté de cette princesse.

Si l'on me demande maintenant où étoient les isles qu'habitoient les Gorgones ; je répondrai que sur cet article, ainsi que sur les autres, il y a une grande diversité d'opinions dans les anciens auteurs. Le tout bien examiné, je crois que c'étoient les Gorgades qui sont dans l'Océan éthiopique, assez près de la terre ferme, et dont la principale s'appeloit *Cerne*, comme Diodore et Paléphate le disent. Il est sûr qu'anciennement on connoissoit très-peu l'Océan, avant la navigation d'Hannon (1). Ce voyageur même qui y entra le premier, ne s'éloigna pas beaucoup des côtes ; et par conséquent les Gorgones dont il parle, en devoient être assez proches. Ainsi je penche fort à croire que ces isles étoient les mêmes que celles du Cap-Vert, d'où Persée entra dans la Mauritanie, comme je dois l'expliquer dans la fable suivante.

Enfin, si l'on a ajouté que les Gorgones avoient des cheveux entortillés de serpens, des dents de sanglier, des aîles d'une grandeur extraordinaire, des griffes d'airain, et tout le corps couvert d'écailles ; c'est pour nous marquer, par ces expressions figurées, qu'elles alloient ellesmêmes à la guerre, armées de dards et de javelots garnis d'airain, avec de bonnes cuirasses, et que leurs vaisseaux étoient bons voiliers.

(1) Voyez *Vossius* sur *Méla*, pag. 309.

Explication

Explication des Fables XVIII et XIX. (Page 254).

Après la défaite des Gorgones, Persée passa par la Mauritanie, où régnoit le fameux Atlas. Ce prince, qui avoit été averti par un oracle de se donner de garde d'un fils de Jupiter, lui refusa les droits de l'hospitalité, et Persée lui ayant montré la tête de Méduse, le pétrifia, ou, pour parler plus juste, le fit périr dans les montagnes qui depuis ont porté son nom. Il enleva les pommes d'or du jardin des Hespérides, qui étoient gardées par un dragon que Junon leur avoit donné; c'est-à-dire, qu'il pilla les trésors de ce prince de Mauritanie; puisqu'il y a bien de l'apparence que ces pommes d'or étoient ou des mines que ce prince avoit trouvées dans les montagnes, et qu'il faisoit garder par des hommes armés et des dogues, ou quelques brebis qui étoient si belles en ce pays-là, qu'on pouvoit les appeler des brebis d'or; ou des oranges et des citrons, dont les jardins de cette contrée, qu'on appeloit Tingitanie, et qui sont si fameux dans tous les poëtes, étoient remplis. Persée fit périr Atlas dans le fond de ces montagnes qui portent son nom et celui de son aïeul; ce qui donna lieu à la fable qu'il avoit été changé en montagne. Mais nous parlerons plus au long, dans l'histoire d'Hercule, d'Atlas et des Hespérides.

Après le voyage de Mauritanie, Persée passant par l'Ethiopie délivra Andromede du monstre qui alloit la dévorer. Cassiopée, sa mère, ayant préféré sa beauté à celles des Néréïdes, l'oracle d'Ammon avoit ordonné que sa fille seroit exposée sur un rocher à un monstre que Neptune devoit faire sortir de la mer, ainsi que nous l'apprenons d'Ovide, d'Apollodore, de Lucrece, de Philostrate, et de plusieurs autres auteurs anciens. Le fondement de

cette fable vient de ce qu'Andromède avoit été fancée à un prince fier et brutal, à condition qu'il laisseroit la liberté du commerce dans le pays de Céphée (1). Persée, qui apprit cette circonstance, donna la chasse à ce Corsaire et le tua : ce qui fut représenté sous l'image d'un combat avec un monstre. Phinée, oncle d'Andromède, n'ayant pu faire périr ce Corsaire, fut obligé de céder ses prétentions à notre Héros ; et comme la crainte que lui inspira la valeur de Persée le retint dans l'inaction, on publia qu'il l'avoit pétrifié.

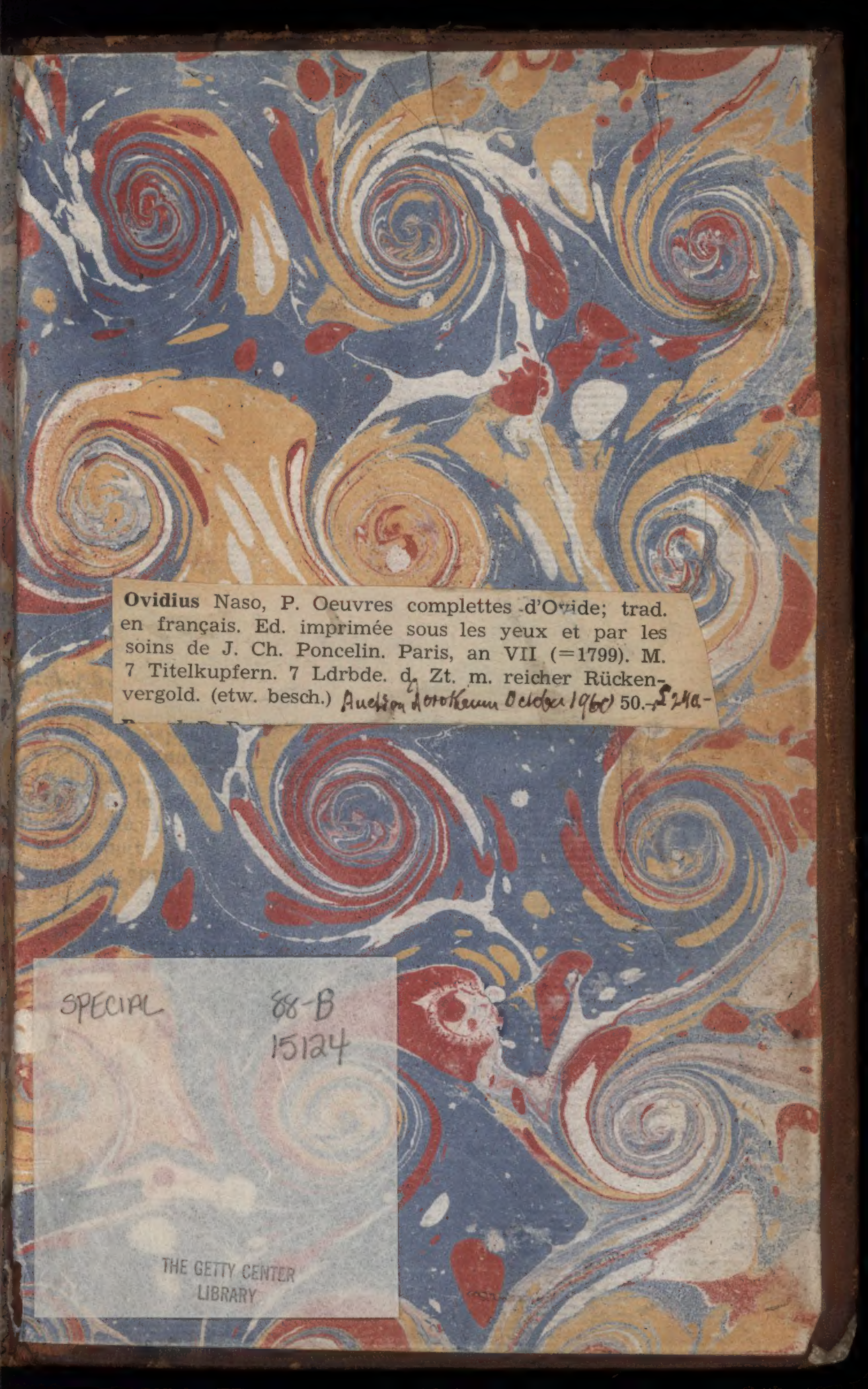
Comme les anciennes fictions sont toujours fort obscures, il est permis à chacun de les interprêter à sa mode; ainsi on ne sera pas étonné lorsqu'on lira dans d'autres auteurs, que Phinée étoit lui-même le monstre dont il est parlé dans cette fable, ou bien que le monstre lui-même étoit le nom du vaisseau sur lequel le Corsaire dont nous avons parlé devoit emmener Andromède. Ce vaisseau s'appeloit peut-être la Baleine, comme d'autres étoient nommés le Centaure, la Chimère, &c. et cette conjecture n'est pas sans fondement. L'antiquité nous a conservé cette histoire dans un monument (1), où l'on voit Persée retirer Andromède du rocher sur lequel elle avoit été exposée. Cette princesse y paroît vêtue d'une manière fort modeste, au lieu qu'Ovide, qui ne cherchoit qu'à remplir l'imagination d'idées obsènes, la fait exposer toute nue.

(1) *Vossius, de Idol.* Lib. I. Cap. 30.

(2) *Admir. Ant. Rom.*

FIN DU QUATRIÈME LIVRE ET DU PREMIER VOLUME.





Ovidius Naso, P. Oeuvres complettes d'Ovide; trad. en français. Ed. imprimée sous les yeux et par les soins de J. Ch. Poncelin. Paris, an VII (=1799). M. 7 Titelkupfern. 7 Ldrbde. d. Zt. m. reicher Rückenvergold. (etw. besch.) Auction Dorotheum October 1960 50.- S 240.-

